This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 934,154

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

548
B77a

Recommencements

Recommencements

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

Paul Bourget

PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

Poésies (1872-1876). *Au bord de la Mer.* — *La Vie inquiète.* — *Petits Poèmes.* 1 vol. avec portrait. . . 6 fr.

Poésies (1876-1882). *Edel.* — *Les Aveux.* 1 vol. . . . . 6 »

L'Irréparable. — *Deuxième Amour.* — *Profils perdus.* 1 vol. . . . . 6 fr.

Cruelle Énigme. 1 vol. . . . . 6 »

Un Crime d'amour. 1 vol.. . . . . 6 »

ÉDITION IN-18 JÉSUS

L'Irréparable. — *Deuxième Amour.* — *Profils perdus.* 1 vol. 3 50

Pastels *(Dix portraits de femmes).* 1 vol.. . . . . 3 50

Nouveaux Pastels *(Dix portraits d'hommes).* 1 vol. 3 50

Recommencements. 1 vol.. . . . . 3 50

Cruelle Énigme. 1 vol. 3 50

Un Crime d'amour. 1 vol. 3 50

André Cornélis. 1 vol. 3 50

Mensonges. 1 vol. 3 50

Le Disciple. 1 vol. 3 50

Un Cœur de Femme. 1 vol. . . . 3 50

Physiologie de l'Amour moderne. 1 vol.. . . . . 3 50

La Terre promise. 1 vol. 3 50

Cosmopolis. 1 vol. 3 50

Une Idylle Tragique. 1 vol. . . . 3 50

Essais de Psychologie contemporaine. *(Baudelaire.* — *Renan.* — *Flaubert.* — *Taine.* — *Stendhal.)* 1 vol. 3 50

Nouveaux Essais de Psychologie contemporaine. *(Dumas fils.* — *Leconte de Lisle.* — *Les Goncourt.* — *Tourguéniev.* — *Amiel.)* 1 vol. 3 50

Études et Portraits. *(I. Portraits d'écrivains.* — *II. Notes d'esthétique.* — *III. Études Anglaises.* — *IV. Fantaisies.)* 2 vol. . . . 7 »

Sensations d'Italie. *(Toscane. Ombrie. Grande-Grèce.)* 1 vol.. . . 3 50

Outre-Mer *(Notes sur l'Amérique).* 2 vol.. . . . . 7 »

COLLECTION ILLUSTRÉE

Cruelle Énigme *(Collection Guillaume-Lemerre).* 1 vol. petit in-8° illustré par Marold. . . . . 4 »

Mensonges *(Collection de romans illustrés).* 1 vol. petit in-8° illustré par Myrbach. . . . . 4 »

Un Scrupule. 1 vol. in-32 illustré par Myrbach.. . . . . 2 »

Un Saint. 1 vol. in-32 illustré par Paul Chabas . . . . . 2 »

Steeple-Chase. 1 vol. in-32 illustré par André Brouillet. . . . . 2 »

Discours de Réception à l'Académie Française. 1 vol. in-8°. . 1 fr.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

PAUL BOURGET

Recommencements

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XCVII

DÉDICACE

A CHARLES DE POMAIROLS

Vous *me permettrez, mon cher Pomairols, d'inscrire votre nom à la première page de ce livre, comme celui d'un des poètes vivants que je goûte le mieux et d'un des amis que je respecte le plus. Quoique les histoires que je vous offre ici soient bien diverses de milieu, elles sont toutes un commentaire d'après nature d'une même vérité, formulée par le philosophe :* la vie est une grande recommenceuse ; — *vérité navrante, vous le savez trop, lorsque l'on voit cette implacable vie recommencer en effet, continuer son œuvre de création indéfinie alors*

149612

que la perte d'un être trop cher nous immobilise, nous, dans la contemplation d'un passé à jamais passé, — vérité désenchantante lorsque l'on constate, après quarante ans, l'irrémédiable monotonie de notre propre destin et de tout destin; — vérité consolante lorsque l'on se dit que ce patient et invincible labeur de l'éternelle ouvrière doit pourtant avoir un sens. — Il y a un peu de toutes ces impressions dans ces dix récits de Recommencements, *tristes ou heureux, volontaires ou involontaires. Et à qui les offrir sinon à l'artiste qui a lui-même célébré cette continuité ininterrompue de la vie à travers les jours dans cet admirable poème :* les Romains dans mon champ :

« Moi-même je ressens les choses *avec l'âme*
Dont ils ont contemplé jadis ces cieux lointains... »

P. B.

Le Plantier. 14 janvier 1897.

I

Le Vrai Père

Le Vrai Père

I

Quand la comtesse de Bréau entra dans le petit salon de ce rez-de-chaussée où elle n'avait plus rejoint son amant depuis des mois, elle était affreusement pâle. La lueur de l'après-midi de décembre, — une avant-veille de Noël, — blafarde et rendue presque glauque par les vitraux des fenêtres, fonçait cette pâleur en lividité. Elle était enveloppée d'un manteau de loutre qu'elle ne dépouilla point, quoiqu'un brasier brûlât dans la cheminée. Elle marcha droit vers un jeune homme qui ne l'avait

pas entendue ouvrir la porte, car il demeurait assis au coin de ce feu qu'il regardait fixement, la tête dans ses mains. Il devait être arrivé dans l'appartement depuis longtemps, — à en juger par l'état des grosses bûches aux trois quarts consumées qui blanchissaient dans le foyer, — et son anxiété sans doute égalait celle de sa maîtresse, car il avait allumé, sans les finir, plus de vingt cigarettes de tabac russe. Les bouts de carton mâchonnés trahissaient l'impatience des dents et gisaient, jetés au hasard, contre les chenets et le garde-feu. L'arome de ce tabac, très doux et un peu fade, se mélangeait à l'odeur de poussière qu'exhalent les chambres rarement ouvertes, où il y a trop d'étoffes, trop de rideaux, un étouffement du bruit, de la lumière, de l'atmosphère. Les deux portes de celle-là disparaissaient sous de lourdes tapisseries. Sur la moquette du fond s'épaississaient des carpettes d'Orient, jetées au hasard. D'autres tapis drapaient le large divan, parmi les coussins. Cette pièce, une seconde à côté qui servait de chambre à coucher, une troisième, meublée en salle à manger, composaient tout le rez-de-chaussée. Ce n'était pas l'asile improvisé et momentané de l'adultère qui se sait une passade et ne redoute rien tant que les installations de rendez-vous, difficiles à détruire. Cet appartement, dans cette rue si calme de Chateaubriand, dénonçait le rêve d'un foyer caché à côté

du foyer avoué, l'illusion du début d'une liaison qui a caressé la chimère d'une intimité éternelle, avant de finir, comme toutes les autres, sur la haine, le dégoût ou l'indifférence. Que de couples à Paris disposent ainsi chaque année, avec une tendresse enivrée, de ces nids de baisers, des champs de bataille plus tard pour les mortelles rancœurs d'une maîtresse délaissée ou d'un amant trahi! On y est entré quand ces tapis étaient neufs, le cœur battant d'espérance, et on s'y retrouve comme Jeanne de Bréau se retrouvait là, auprès de Louis de Mégrignies, ayant senti couler entre soi et ce qu'on a tant aimé tous les mépris de l'âme humaine!...

La comtesse s'était arrêtée derrière le fauteuil du jeune homme qui continuait de regarder le feu. Sa nervosité de tout à l'heure, celle qui la faisait trembler de tout son corps quand elle avait ouvert la porte, s'était transformée en une ironie douloureuse. Elle qui connaissait Mégrignies comme une femme connaît un homme quand elle l'a aimé huit ans, elle avait l'évidence que cette attitude d'absorption dans la rêverie était feinte, cette ignorance de sa présence simulée, et elle le lui dit, avec cette âcreté presque brutale où les anciennes maîtresses soulagent l'amertume d'inguérissables déceptions :

— « Pourquoi faites-vous semblant de ne pas

m'avoir entendue entrer ? » commença-t-elle. « Si c'est pour me prouver que j'ai été votre dupe une fois de plus en prenant votre lettre au sérieux, c'est bien inutile... Et si ce que vous m'avez écrit est vrai, si je peux réellement vous sauver d'un danger, c'est bien inutile d'essayer de me produire de l'effet... »

— « Pauvre Jeanne ! Vous regretterez tout à l'heure de m'avoir parlé durement... » dit le jeune homme qui s'était levé sous le coup de cette brusque apostrophe. Il la regardait maintenant avec des yeux où elle lisait la confirmation de sa défiance. C'était de ces larges yeux très bruns de charmeur, mais aussi d'aigrefin, comme en ont les hommes qui savent se faire aimer des femmes et les exploiter, de ces yeux dont la prunelle est humide, caressante, veloutée, avec un arrière-fond brutal et implacable. Tout son visage et toute sa personne avaient d'ailleurs un je ne sais quoi de gracieux et d'ambigu, de souple et de dangereux qui donnait l'idée d'un grand félin. La bouche sensuelle et mauvaise se fermait d'un pli dur sous la fine moustache dorée, presque rousse. Le profil, différent de la face jusqu'à ne lui pas ressembler, s'allongeait vaguement en un museau d'animal de proie. Les mouvements étaient efféminés, abandonnés, avec une haute taille et une ampleur de poitrine qui révélaient le demi-athlète, l'hygiériste de club entraîné au cheval, aux armes, à la

paume. Enfin c'était un très joli homme avec une physionomie inquiétante et vile, malgré les plus aristocratiques délicatesses des lignes. La voix était douce, mais on sentait qu'il en jouait, comme on joue d'un instrument dont on manie le registre à volonté. Pour parler à cette maîtresse irritée à laquelle il avait demandé ce rendez-vous après de longues semaines d'une demi-rupture, il avait fait passer dans son accent une grâce enfantine, sûr que ce vague rappel de l'ancienne intimité, joint au charme de la présence, dompterait aussitôt cet être qu'il avait connu si à lui, si troublé par son moindre désir. La comtesse avait un peu fermé les paupières en entendant ce son câlin de voix. C'était bien un signe que l'ancien pouvoir du jeune homme sur elle n'était pas aboli. Mais n'était-elle pas venue, et quelle marque plus certaine aurait-elle su lui donner d'une passion persistante? Il le pensa du moins, et que ce ton désarmé, découragé, vaincu, s'accordait le mieux avec la démarche désespérée qu'il se proposait de tenter. Il continua :

— « Oui, vous regretterez d'avoir été dure... » Et, sans autre préambule, comme un ami qui rencontre un ami dans une circonstance périlleuse, et qui supprime d'un geste une longue suite de malentendus pour aller droit à l'affection dont il est sûr : « Je suis dans un moment terrible de ma vie, Jeanne, et j'ai besoin de dévouements vrais.

Ils ne sont pas nombreux, à Paris, les amis que l'on trouve dans ces crises-là. Mais je sais ce que vaut votre cœur... »

Elle eut aux lèvres la réponse : « Vous l'avez assez torturé pour cela... » Elle ne la dit pas. Il lui avait tendu la main. Elle lui abandonna la sienne. Il la serra d'une longue étreinte qui cherchait sans doute à réveiller en elle le frisson d'autrefois. Elle s'y prêta, sans que ses doigts bougeassent dans le petit gant sombre qu'elle n'avait pas plus ôté qu'elle n'avait levé son voile, et elle laissa tomber cette phrase d'une signification sinistre, prononcée après cette plainte, car elle supposait que déjà Mégrignies avait eu recours à sa bourse de femme élégante dans des circonstances difficiles :

— « Ne vous attardez pas à tant de détours. Vous avez joué de nouveau, vous avez perdu, et vous ne pouvez pas payer ?... »

— « Il s'agit d'une affaire de jeu, en effet, » répondit-il, après avoir visiblement hésité quelques secondes, « mais ce n'est pas ce que vous croyez. C'est plus grave. C'est beaucoup plus grave... »

Elle crut qu'elle s'évanouissait, tant la hideur de ce qu'elle entrevit lui causa de souffrance. Ses jambes tremblaient sous elle, et elle dut s'asseoir, quoiqu'elle se fût juré à elle-même de ne rester dans cet appartement que dix minutes et debout, comme une passante qui ne veut même pas ou-

vrir son manteau. Cependant Mégrignies continuait :

— « En deux mots, voici la chose. Même si l'accusation infamante portée contre moi était vraie, j'aurais voulu que vous l'apprissiez par moi d'abord... Mais je suis la victime de la plus abominable calomnie... Je suis accusé d'avoir volé, moi, Louis de Mégrignies, moi, le fils du colonel de Mégrignies, du héros de Reichshoffen, moi, le descendant de cette vieille famille qui n'a jamais eu une tache sur son blason!... Vous entendez, d'avoir volé!... » Et, avec la sauvage énergie dans la volubilité, de l'homme qui s'énerve à se défendre contre une honte qu'il sait trop méritée : « C'était avant-hier, au cercle... Je tenais la banque... J'avais deux associés, Casal et Salvaney. Ils étaient chacun pour deux cents louis dans mon jeu... J'avais devant moi un tas de plaques qui étaient à nous trois, par conséquent, si je gagnais. Et j'avais une chance, des huit et des neuf, à chaque coup!... Je devais donner les cartes et crouper en même temps. Il faisait très chaud et je n'étais pas très maître de moi... Je m'épongeais le front avec mon mouchoir, que je remettais, tantôt sur la table, tantôt dans mon gilet. A un moment, et comme je faisais ce dernier geste, une plaque de cinquante louis se prend dans les plis... Je ne la remarque pas, et je la glisse là, dans ce gilet, avec ce mouchoir. C'est mon valet de

chambre qui l'a trouvée, le soir, en rangeant mes vêtements. Je me dis : « Bon, je la rapporterai au « cercle après déjeuner, et j'aviserai Casal et Sal- « vaney. Ça leur fera plaisir d'ajouter à leur ma- « got ces trois cent soixante francs... » Si j'avais suivi cette première idée, rien n'arrivait. La fatalité veut que je reçoive une visite, que j'en aie moi-même deux à faire, que je dîne en ville, que j'aille au théâtre ensuite. Un peu migraineux, je rentre me coucher sans avoir paru au club. Et ce matin, à dix heures, je reçois la visite du général de Jardes, le vieil ami de mon père, qui me dit que quatre personnes m'ont vu mettre des plaques dans ma poche, qu'elles en ont témoigné devant le comité, et que je suis rayé du cercle si je ne préfère pas donner de moi-même ma démission. »

— « Et vous l'avez donnée ?... » demanda la comtesse froidement, après une minute d'un horrible silence.

— « Et je l'ai donnée... » répondit Mégrignies.

Sous cette simplicité de ton, il avait senti gronder l'indignation de cette femme qu'il savait si violente. Mais l'aveu était fait. — Du moins l'aveu qu'il voulait faire. — Il n'ajoutait pas qu'il avait étouffé ainsi, non pas une plaque, mais trois, et qu'en outre il en était à sa vingtième opération de ce genre, sans compter des escroqueries pires. Il avait obtenu du général de Jardes la promesse

que les quatre témoins et les membres du comité garderaient sur l'incident un absolu silence, et avec cette espèce d'étrange acharnement que déploient les déchus sociaux à ne pas abdiquer, il voulait croire que ce silence suffirait à sauver sa situation de monde pour peu qu'il tînt tête au soupçon durant les tout premiers jours. La révolte de sa maîtresse, en lui prouvant la folie de cette espérance, allait encore exaspérer sa furieuse résolution de ne point sombrer.

— « Et vous vous êtes laissé exécuter ainsi, » continua-t-elle, « sans vous défendre, sans vous justifier?... »

— « Le pouvais-je? » répliqua-t-il, « puisque j'avais contre moi cette fatalité indéniable, cette plaque ramassée sur le tapis sans m'en apercevoir?... »

— « Et vous avez dit cela au général de Jardes, et cet ancien ami de votre père, son frère d'armes, ne s'est pas porté garant de votre honneur? Il ne s'est pas porté votre garant contre ceux qui vous accusaient?... Et ces accusateurs eux-mêmes, ils étaient plusieurs. Ils vous épiaient donc avec bien du soin qu'ils vous ont vu faire ce geste tous ensemble? Et ils n'ont pas eu l'idée de vous avertir de cette distraction?... Et ce comité, il est donc composé de gens qui vous haïssent d'une haine bien profonde pour vous avoir cru coupable, là, tout de suite, sans vous avoir appelé, sans avoir

cherché à vous entendre ?... C'est un nom cependant que le vôtre, comme vous l'avez dit, celui d'un héros mort à l'ennemi. Et ces diplomates, ces vieux officiers, ces gentilshommes n'ont pas hésité une minute. Tout de suite ils ont admis que le fils de ce grand soldat volait au jeu comme un ignoble escroc? Quelle opinion ce monde a-t-il donc de vous pour que vous ayez été condamné aussitôt qu'accusé ?... Répondez. Je ne suis qu'une femme, moi. Je ne connais de la vie des cercles que ce que mon mari et mes frères m'en racontent. J'essaie de comprendre. Je ne comprends pas... »

Sa voix s'était saccadée à mesure qu'elle parlait. Un peu de rougeur colorait ses joues, — des joues trop minces, où, dans le masque de la femme de trente-cinq ans encore jeune, le masque de la vieille femme qu'elle serait bientôt se dessinait déjà. Quoique Mégrignies fût préparé à cette attaque, il sentit lui-même son sang-froid diminuer. Il n'avait pas prévu cette résistance à son mensonge, raisonnée et irréductible, et ce fut avec une irritation presque insultante qu'il répondit :

— « Vous le voyez bien que je ne pouvais pas me défendre, puisque vous-même, vous, ma maîtresse de huit ans, vous me jugez coupable ?... »

— « Malheureux !... » s'écria-t-elle, et cette fois toutes les amertumes de cette liaison qu'il rappelait, qu'il revendiquait si insolemment, débor-

daient dans ses gestes, dans son cœur, dans ses paroles : « Et où les aurais-je trouvées, les raisons de croire en vous ?... Ah ! quand il y a huit ans — huit ans ! — j'ai commencé de vous aimer, quand je me suis laissé séduire à votre jeunesse, à la fausse douceur de votre caractère, à ce que j'acceptais pour de l'amour vrai, pour de la tendresse, pour du bonheur, avec quelle fièvre j'allais à vous, avec quelle foi ! Comme je vous plaçais au-dessus de toutes les bassesses de la vie ! Comme je croyais en vous, alors ! Comme je vous estimais ! Comme je vous admirais ! Comme je vous aimais !... J'avais été bien misérable dans mon mariage, mais j'avais trouvé enfin un cœur d'homme sur qui me reposer, à qui me fier, à qui me donner !... Dieu ! quelle misère !... Mais si je l'ai descendu marche par marche cet escalier de désillusion, à qui la faute ? Comment ! Je vous aurai vu me mentir, comme vous m'avez menti, quand vous avez pris pour maîtresse ma cousine de Corcieux, là, sous mon toit, presque devant mes yeux ? Je vous aurai vu, après que j'ai eu la lâcheté de vous pardonner, me mentir encore, me mentir toujours, quand vous me trahissiez avec celle-ci, avec celle-là, et qu'on venait me le raconter ? J'aurai su qu'après m'avoir engagé votre parole que vous ne joueriez plus, la première fois que je vous ai empêché d'être affiché, vous êtes retourné au jeu le lendemain même ? J'aurai suivi, d'année en

année, de semaine en semaine, votre chute dans ce que les tentations de Paris ont de plus bas et de plus dégradant? J'aurai eu la preuve que vous vous grisiez, que vous viviez dans la plus abjecte compagnie, que vous y traîniez le secret de ma passion pour vous? Et tout cela, je l'aurai supporté avec l'idée que mon dévouement vous arracherait à cet abîme où je vous regardais rouler? Et ce dévouement, vous n'en aurez rien fait, que de l'exploiter comme un bien à vous, qui ne vous manquerait jamais?... Hé bien! Il vous manque à la fin. Je ne veux pas, entendez-vous, je ne veux pas de cette boue. Je ne veux pas... Mais avoue-là donc du moins, la vérité, » ajouta-t-elle en éclatant soudain en sanglots, « que j'aie vu en toi un mouvement sincère, quelque chose qui me permette de te plaindre, et pas seulement de te mépriser!... »

— « Je ne peux pas avouer ce que je n'ai pas commis, » répondit le jeune homme plus durement encore. « Je vous ai dit la vérité. J'ai pensé pouvoir compter sur vous dans une circonstance qui serait tragique, si je n'avais pas agi comme j'ai agi et donné la démission qui m'était demandée... Je l'ai fait, » insista-t-il, « beaucoup à cause de vous. Quoique notre liaison ne soit plus qu'un souvenir, puisque voilà trois mois que nous ne nous sommes vus ici, pour le monde elle subsiste toujours, et en épargnant à mon nom une publicité déshonorante dans son atroce injustice, je l'ai épar-

gnée au vôtre. Je l'ai épargnée aussi à *notre fils,* du moins pour tous ceux qui ont pu soupçonner le secret de sa naissance... Mais vous-même, si je voulais remonter l'histoire de notre liaison, croyez-vous qu'avec les folies de vos jalousies, avec le despotisme de votre passion, vous ne m'ayez pas fait beaucoup de mal?... Je vous laisse la triste satisfaction des reproches et des injures. J'ai fait appel à votre amour et à votre justice. Vos rancunes ont été plus fortes... C'est dans l'ordre. N'en parlons plus... »

Il s'arrêta. Il avait prononcé le mot par lequel il pouvait arrêter net cette âme de femme, même dans cette trop juste explosion. Quand ces syllabes : « notre fils » furent tombées de cette bouche, si cruellement injurieuse, Jeanne sentit, malgré sa colère, une terreur la glacer jusqu'aux moelles. Qu'allait lui demander, lui imposer le voleur, en se servant de cette arme contre laquelle la mère était sans défense? Après tout, quoique le petit garçon portât le nom de Bréau, et que l'amour du comte le protégeât contre toute tentative de Mégrignies, ce dernier était le vrai père, et il conservait, malgré ses fautes, malgré son crime, une espèce de droit imprescriptible contre lequel la comtesse était incapable de lutter. Le jeune homme avait frappé à une place sûre, cette fois. Il s'en aperçut, et il continua, sans plus chercher à rien dissimuler du réel motif pour

lequel il avait tenu à voir sa maîtresse ce jour même :

— « Malgré les promesses que j'ai d'un entier silence sur l'incident d'avant-hier, je connais trop Paris pour ne pas savoir que des indiscrétions seront commises, qu'elles ont déjà dû être commises. De ma démission, je puis fournir un prétexte très plausible. Je n'ai plus de fortune et je réduis mon budget. Quant à la légende qui me représenterait comme ayant dû partir à la suite d'une indélicatesse, j'entends qu'elle ne se forme pas, — *et elle ne se formera pas*. Il suffit pour cela que j'aille dans le monde autant et plus qu'auparavant, et j'y suis décidé... Vous avez un arbre de Noël demain, dans l'après-midi. Je tenais à vous prévenir que je m'y présenterai, et il faut, comprenez-moi tout à fait, *il faut* que j'y sois bien reçu... »

— « Et voilà vos pensées en un pareil moment! » dit la comtesse avec une profonde douleur. « Être reçu, même méprisé! Être du monde, même sans honneur!... Mais vous oubliez, » insista-t-elle avec une amertume infinie, « que je ne suis pas seule à la maison. En admettant que j'eusse la faiblesse de vous recevoir maintenant, je ne peux rien sur la volonté de M. de Bréau. J'ignore ce qu'il sait et ce qu'il saura. S'il me dit : « Je ne « veux plus que M. de Mégrignies paraisse ici, » je devrai obéir. »

— « *Il ne faut pas* que M. de Bréau vous dise

cela, » reprit le jeune homme en soulignant les mêmes mots qu'il avait soulignés tout à l'heure. Et il eut, pour formuler cet ultimatum, une expression implacable de tout son visage : « Réfléchissez, » ajouta-t-il, « que si vous me jetez par-dessus bord, si vous me lâchez, pour parler français, je n'ai plus rien à perdre. Je ne sais ni ce que je dirai, ni ce que je ferai, mais je vous affirme que si, demain, je ne suis pas reçu chez vous comme j'ai le droit de l'être, je ne serai pas seul à sombrer dans ce scandale... Ne me répondez plus. Ce n'est pas la peine. Et adieu, ou plutôt, à demain, si vous le permettez. Nous n'avons plus rien à nous dire... »

II

Devant certaines extrémités de bassesse morale, surtout lorsque nous en sommes les victimes, et que, sachant notre innocence, nous pouvons mieux en mesurer la vilenie, ce n'est pas toujours un sentiment de révolte qui se produit chez nous. La lassitude et le dégoût dominent quelquefois l'indignation. Nous cessons de voir l'individu qui nous a frappé d'un coup si déshonorant pour lui, et nous ne pouvons plus lui en vouloir. C'est

la vie elle-même et sa hideur foncière qui se révèlent à nous à travers lui. Qu'une telle abjection soit seulement possible, nous ôte la force de résister à cette ignominie. Qui n'a connu cette sensation, la plus amère de ce monde ? Qui n'a souhaité un jour, une heure, d'abdiquer toute action, de s'en aller, de s'endormir pour ne plus jamais rencontrer face à face l'infamie humaine ? Cette impression d'un mortel, d'un irrémédiable écœurement, Mme de Bréau la subissait trop profonde, trop complète en quittant ce rez-de-chaussée où Mégrignies lui avait montré le fond abject d'une âme dégradée ! Et elle avait aimé cet homme ! Et elle s'était complu à cet amour ! Cette femme dont ç'avait été la première et l'unique faute éprouvait une telle nausée intime qu'elle aurait voulu pouvoir s'anéantir, et avec elle-même le souvenir des caresses données à ce drôle et reçues de lui, le souvenir de cet enfant surtout, innocente créature qui l'avait pourtant, par sa seule existence, contrainte à supporter si longtemps le poids de cette liaison. Elle ne s'était pas reconnu le droit d'empêcher son amant de voir leur fils. Maintenant, à l'idée qu'elle avait conçu par cet escroc, ce maître-chanteur, elle se sentait comme gangrenée, comme empoisonnée d'une contagion de honte. Elle aussi connaissait trop le Paris du monde pour ne pas le comprendre : avant vingt-quatre heures, l'histoire du jeune homme serait publique. Elle vit en esprit

ses amies affluer chez elle, leur regard d'insultante curiosité, leur sourire d'ironie. Elle les entendit lui parler de son amant, comme elles en parleraient : celle-ci avec une feinte indifférence, cette autre avec une féroce insistance, une troisième avec une abominable compassion. Elle aperçut le hall de son hôtel avec l'arbre de Noël dressé au centre, tous les visages qui le rempliraient le lendemain, l'entrée de Mégrignies — et l'inconnu du dénouement!... Il faut rendre à ce cœur de femme la justice que la vision de ce désastre social la fit moins souffrir que la mémoire des paroles qu'elle venait d'écouter et qui la déchiraient à nouveau chaque fois qu'elle se répétait intérieurement les phrases menaçantes du clubman aux abois. Puis ces phrases lui imposaient des images plus précises encore, et elle se voyait face à face avec son mari. Quoique ce dernier eût été de tout temps assez dur pour elle, qu'il l'eût même trompée peu de temps après leur mariage, et que ses faiblesses de femme eussent du moins cette excuse, avait-il mérité qu'elle lui infligeât l'affront d'un si effroyable scandale? Il avait été avec elle un mari meilleur encore que bien d'autres, et les griefs nourris contre lui en d'autres jours s'évanouissaient tous en ce moment pour céder la place au souvenir des côtés estimables de ce caractère. Un point surtout causait à la mère une douleur affreuse : le comte chérissait, il idolâtrait le petit

garçon qu'il croyait son fils, cet enfant dont le vrai père se servait comme d'un instrument de chantage, et cette comparaison achevait de supplicier l'épouse coupable, mais si punie!

L'existence du monde, pour une femme du rang de Mme de Bréau, comporte une surcharge quotidienne de devoirs si stricts que, même à travers les tragédies les plus torturantes, ces esclaves de la mode en accomplissent les rites avec un automatisme quasi machinal. Cette après-midi d'agonie intérieure s'était donc passée pour celle-ci à poser des cartes et à vaquer dans des boutiques aux préparatifs de sa fête du lendemain. Mais depuis le moment où elle avait pris sa voiture, commandée à la porte d'un grand magasin, jusqu'à celui où elle se retrouva sous la marquise de son hôtel de la rue de l'Université, chacune de ces corvées, si monotones d'ordinaire, s'accompagna pour elle d'un mortel battement de cœur. Son appréhension de rencontrer un seul visage connu s'exaspérait jusqu'à l'angoisse. Que devint-elle, lorsqu'en descendant de son coupé elle vit dans l'antichambre le chapeau, la canne et les gants de son mari? Le valet de pied lui dit qu'en effet M. le comte était là. Cette présence à cette heure avait quelque chose de tellement insolite que la comtesse n'eut pas une seconde d'hésitation. Si son mari n'était pas au cercle, selon sa coutume de

tant d'années, attablé à son whist d'avant le dîner, c'est qu'un motif grave l'avait décidé à causer avec elle, et elle ne fut pas plus tôt entrée dans le petit salon qu'elle savait qu'il lui parlerait de Mégrignies.

Hippolyte de Bréau était un homme d'un peu plus de quarante-cinq ans, de haute stature, et taillé en force, avec un teint coloré, qui paraissait plus rouge encore à cause des cheveux et des favoris, assez maladroitement teints. C'était le petit ridicule de cet ancien officier, chez lequel tout était solide et comme carré, depuis ses larges épaules jusqu'à l'ossature de sa tête, et depuis son nez jusqu'à son menton. Bréau offrait exactement le type d'animalité opposé à celui de ce souple et ondoyant Mégrignies. Ces personnages-là, en qui revit une hérédité de hobereaux de province, grands chasseurs, grands buveurs et grands ignorants, sont souvent très frustes, très rudes, brutaux même, dans la jeunesse. Leurs qualités réelles d'honneur et de franchise prennent leur pleine valeur plus tard, de même que l'âge, en enlevant aux autres leur fleur de grâce et de sensibilité sensuelle, met à nu leur radical égoïsme et leur dureté foncière. Jeanne avait cruellement souffert des défauts de son mari dix ans auparavant. Lui-même n'avait pas assez ménagé cette jeune femme épousée un peu au hasard après qu'il avait, par

dégoût d'un passe-droit, quitté l'armée. Leur malentendu foncier, presque physiologique, avait eu ce résultat que ce gros garçon, de tempérament très sanguin, était retourné aux filles, tandis que sa femme, trop nerveuse et trop fine, ulcérée d'infidélités, pour elle injustifiables, avait été une proie marquée pour un séducteur adroit. Est-il besoin d'ajouter que jamais Bréau n'avait même soupçonné la liaison de Mégrignies et de la comtesse ? Dans les derniers mois, c'était lui qui défendait le jeune homme et qui l'imposait dans son intérieur.

— « J'ai tenu à vous communiquer tout de suite une assez triste nouvelle, ma chère Jeanne, » dit-il aussitôt qu'ils furent seuls. Le maître d'hôtel avait, comme d'habitude, apporté la table à thé. La comtesse, pour dissimuler la fièvre de son agitation, commençait d'allumer la lampe d'argent sous la bouilloire. Elle dosait les petites feuilles noires dans la cuiller en tendant toute sa volonté pour que ses mains ne tremblassent point.

— « Oui, » insista Bréau, « une très triste nouvelle... Plus pour moi que pour vous, car vous avez prouvé une fois de plus que la perspicacité d'un homme ne vaut pas celle d'une femme. Il s'agit d'un ami qui m'était resté très cher, quoiqu'il ne parût plus en faveur auprès de vous : de Louis de Mégrignies. »

— « Que lui arrive-t-il donc? » demanda la comtesse sans oser regarder son mari. L'humanité simple dont cet homme très loyal faisait preuve lui était affreusement pénible. Elle l'humiliait à une trop grande profondeur.

— « Il lui arrive, » reprit le comte, « qu'il est forcé de quitter le cercle. Le malheureux garçon en est tombé à de tels besoins d'argent, qu'il a volé au jeu. Vous entendez bien, volé, lui, le fils du colonel de Mégrignies, lui, que nous avons connu si délicat, si plein de cœur! C'est inconcevable, mais cela est... Il tenait la banque pour le compte de deux ou trois associés, et il soutirait des plaques à même le tas posé devant lui, qu'il mettait dans sa poche en les enlevant sous son mouchoir. On l'a remarqué, dénoncé, surveillé, pris sur le fait. Bref, le comité lui a demandé sa démission qu'il a dû envoyer aujourd'hui. On s'est donné le mot pour que l'affaire ne s'ébruitât point, par respect pour la mémoire de son père. Mais, jalousé comme il était, à cause de ses succès, de son élégance, de son esprit, vous jugez si le secret sera gardé, — d'autant plus qu'il y a une autre affaire plus malpropre encore... »

— « Dieu, quelle honte! Quelle honte! » balbutia la jeune femme en se pressant les mains sur les yeux avec un égarement où son mari vit seulement la révolte épouvantée d'une âme très

pure contre la révélation soudaine d'une hideuse infamie.

— « C'est, en effet, une grande honte et une grande pitié, » dit Bréau. « Imaginez-vous que dans cette chasse au billet de banque où il était réduit ces derniers mois, il a fait un faux. Il a imité la signature de Machault et touché ainsi un chèque de douze mille francs. »

— « Mais alors, » s'écria la comtesse, « c'est l'arrestation, c'est la police correctionnelle, c'est le bagne? »

— « Si Machault dépose sa plainte, sans aucun doute. Nous avons tout fait pour qu'il ne la déposât point. Nous lui avons offert, le général de Jardes et moi, il y a deux heures, de le désintéresser. Il a refusé. Mais c'est un brave garçon. Il reculera, j'espère, devant ce déshonneur jeté publiquement sur un nom comme celui-là. »

— « Il y a deux heures!... » répétait Mme de Bréau, comme hébétée.

— « Toute la question, » continuait le comte qui s'était mis à marcher dans le petit salon, « est de savoir ce que fera le coupable lui-même. Jardes prétend qu'il va rester à Paris, payer d'audace et aller dans le monde. Je ne veux pas le croire, et la preuve, c'est qu'il ne nous a pas fait visite, à nous qui étions de ses meilleurs amis. Nous saurons d'ailleurs demain à quoi nous en tenir. Vous l'avez invité à votre arbre de Noël, n'est-ce pas? »

— « Naturellement... » fit la comtesse.

— « Nous verrons bien s'il osera paraître!... »

— « Et s'il l'ose? » demanda-t-elle, haletante.

— « Alors, » fit Bréau, « c'est qu'il est vraiment descendu plus bas que je ne peux même l'imaginer, et, dans ce cas-là, c'est moi qui me chargerai de l'exécution... Je devais à nos relations avec lui de le sauver d'un irréparable scandale. Je l'ai fait. A sa place, je serais déjà mort. Il peut vouloir vivre et essayer de se réhabiliter, quoique ce soit bien peu probable. Mais s'il n'a même pas cette dernière pudeur des déchus : cacher sa honte, alors, les honnêtes gens qui l'ont connu se doivent à eux-mêmes d'en nettoyer à jamais la société. Et, s'il m'en fournit l'occasion, je me chargerai de la besogne... Ai-je raison?... »

La comtesse ne répondit pas. Elle avait lu sur la figure de son mari la résolution la plus virile. Elle l'avait toujours cru un très honnête homme. Elle n'avait jamais senti cette honnêteté comme aujourd'hui, et à quel moment! Et comme si la destinée avait voulu qu'elle vidât jusqu'au fond la coupe d'amertume, à la même seconde où Bréau prononçait cette phrase d'une si menaçante portée après ce qu'elle savait des projets de l'autre, la porte s'ouvrait pour laisser entrer une de ses meilleures amies, presque sa parente, la jeune et jolie Mme Ethorel, et cette dernière n'avait pas plutôt embrassé « sa chère Jeanne », serré la main à

« son cher Hippolyte », qu'elle commençait, en dévorant de ses frais yeux noirs la physionomie de la comtesse :

— « Vous savez la nouvelle ?... L'histoire Mégrignies ?... A qui se fier après cela ?... »

III

A la question de Mme Ethorel, si cruellement et si directement lancée, Mme de Bréau avait opposé ce visage impassible que le souverain principe de la tenue ordonne aux femmes de sa caste, comme leur robe et leur coiffure. C'est leur héroïsme professionnel, cette domination d'elles-mêmes dans les plus tragiques circonstances, — un héroïsme presque absurde d'ironie, car il consiste, comme fit celle-ci, durant cette terrible fin d'une terrible après-midi, à offrir des tasses de thé et des tartines de caviar à de bonnes amies qui lui déchiraient gratuitement le cœur. Il n'en vint pas moins de quatorze, — quatorze qui n'eurent pas d'autre sujet de conversation que Mégrignies et que la catastrophe où sombrait son honneur. Et à ces quatorze bourreaux du monde, féroces par vaine curiosité plus que par préméditation, Jeanne

répondit sur le même ton correct d'étonnement un peu attristé qu'elle avait adopté d'instinct dès la première de ces visites. Mais quand elle se retrouva seule, son énergie nerveuse était à bout, et elle s'évanouit sur la chaise longue de ce petit salon où elle venait de tant souffrir. Par bonheur son mari se rendait à un dîner d'hommes ce soir-là, et il était déjà parti, en sorte que cette défaillance n'eut pas ce redoutable témoin qu'elle eût peut-être éclairé. Rendue à la conscience de sa misère et libre — libre enfin — de s'abandonner à la tempête intérieure, la malheureuse se retira chez elle après avoir renvoyé sa femme de chambre et refusé de se mettre à table, sous le prétexte d'une migraine. Elle refusa même de voir son fils Jacques, le fils du voleur! — Le voisinage de cet enfant lui eût été physiquement intolérable! — Et là, enfermée, toute lumière éteinte, couchée sur son lit et les yeux grands ouverts sur le vide, elle commença de pleurer avec des soupirs et des sanglots, de pleurer sa honte, son amour abîmé dans un tel gouffre de fange, de pleurer son passé, son présent, son avenir, — de se pleurer, indéfiniment, solitairement, désespérément...

— « Perdue!... Je suis perdue!... » Elle répétait, à travers ses gémissements, ce cri d'une irréparable détresse où se résumaient tous les incidents de cette journée d'agonie. Oui, perdue dans son

existence de cœur, dans cette estime de ses propres sentiments, dont une créature un peu fière a besoin, même dans la faute, surtout dans la faute. Quand elle regardait dans sa mémoire, qu'y rencontrait-elle qui ne fût souillure, ineffaçable souillure? — Perdue dans son existence de foyer. Sa maison, c'était ce mari qu'elle jugeait aujourd'hui d'une façon trop différente de son jugement d'autrefois pour supporter désormais de l'avoir trompé comme elle l'avait trompé! C'était lui et c'était son fils, ce petit garçon dont elle sentait avec épouvante que maintenant elle le haïssait dans son sang, le sang de Mégrignies! — Perdue dans son existence de femme. Car cette curiosité qu'elle avait eu tant de peine à braver et dans un cercle si étroit, elle devrait y faire face sur le vrai théâtre du monde, et le cœur lui levait à la pensée de cette inquisition, implacable et frivole, qui la crucifierait de nouveau le lendemain, et pour aboutir à quel sinistre? Car Mégrignies viendrait à la fête qu'elle donnait. Il y viendrait, avec cette volonté de la ruiner qu'elle avait lue dans ses yeux. Ce dernier scandale serait sa vengeance contre cette société dont il était proscrit pour toujours. Dans l'éclair d'une demi-hallucination, elle vit de nouveau la foule de ses invités, l'entrée du voleur, son mari chassant l'hôte indigne et ce dernier répondant... Que dirait-il? Qu'elle avait été sa maîtresse? Que l'enfant était de lui? Ah! Quel

que fût l'outrage suprême auquel se préparait cette bouche infâme, mieux valait mourir que de l'entendre!...

— « Mourir?... » Jeanne s'écouta prononcer cette seconde parole à voix haute. Elle ferma les yeux, et une espèce de langueur inconnue s'insinua dans sa souffrance pour en adoucir l'acuité. Ce n'était pas la première fois, depuis le commencement de ses déceptions d'amour, qu'elle songeait à ce départ après lequel il n'y a plus de retour dans les misères d'ici-bas, à ce sommeil qui n'a plus de rentrée parmi les abominables hideurs de cette vie. Jamais elle n'avait éprouvé à ce degré l'attrait profond, irraisonné, irrésistible, du repos définitif. Ce fut une tentation si forte, si puissamment et si doucement forte à la fois, qu'elle sentit sa volonté s'en aller de ce côté-là, comme une pierre détachée de sa base et précipitée le long d'une pente. Elle répéta : « Mourir, mourir, mourir, » à plusieurs reprises et elle acheva de rouler dans le mystérieux vertige. Tous ceux qui ont essayé de se tuer vraiment et qui en ont réchappé, disent qu'à une minute l'être intime goûte une volupté inexprimable, même dans la crise de dernier désespoir. C'est à l'instant précis où la fatale résolution s'empare de notre âme que cette détente s'accomplit, presque analogue, dans l'ordre moral, à l'invasion du chloroforme dans l'ordre physique. Cette sorte d'a-

nesthésie intérieure, à la seule idée de l'anéantissement, donne raison aux médecins qui voient dans chaque suicide un aliéné passager. Tant que cette anesthésie ne s'est pas produite, les motifs les plus sérieux de nous détruire n'arrivent pas à déterminer un acte si contraire au fondamental instinct de notre nature animale. Quand elle a une fois touché une âme, la désagrégation intérieure est immédiate, presque foudroyante. Ainsi s'expliquent ces rapidités dans la pensée et dans l'exécution qui distinguent certaines morts volontaires. Il y a comme du somnambulisme dans cette hâte et dans cette adresse aux préparatifs qui caractérisent ces suicides improvisés. Aussi bien sont-ils d'ordinaire précédés par quelqu'une de ces secousses morales dont l'ébranlement atteint le cerveau comme un coup et comme une chute, et qui provoquent en lui un transport momentané. Quand ces commotions de toute la personne rencontrent un organisme aussi usé par les chagrins qu'était celui de Mme de Bréau, il n'y a plus même d'allées et venues dans la pensée, de prises et de reprises du projet. C'est du premier coup que l'idée funeste s'installe, et les malades s'étonnent eux-mêmes du peu de temps qu'ils ont mis à se décider. Jeanne s'était jetée sur son lit à huit heures. Il n'en était pas neuf quand elle se leva pour exécuter sa résolution.

Elle sonna sa femme de chambre afin d'avoir des lampes et aussi pour passer une toilette de nuit. Avec la vélocité de conception réellement prodigieuse de ces moments-là, elle avait aperçu dans le moindre détail les circonstances de son suicide. Elle voulait s'empoisonner de la manière la plus simple, en faisant croire qu'elle s'était trompée de drogue. Il lui suffisait de placer sa boîte à pharmacie sur sa table de nuit et d'y prendre un flacon au lieu d'un autre. Elle avait une fiole de noix vomique destinée à traiter des faiblesses d'estomac. Elle la viderait à pleine cuiller au lieu d'une potion contre l'insomnie. On croirait à une erreur, — ou l'on ferait semblant d'y croire. Pour que la vraisemblance fût plus complète encore, elle eut le courage de se laisser déshabiller et coiffer avec autant de minutie lente que si elle se fût réellement disposée à dormir paisiblement dans son lit préparé comme à l'ordinaire. Les draps bordés de dentelles, le couvre-pied havane, les petits oreillers noués de rubans se réfléchissaient dans la haute glace de l'armoire à triple panneau avec la soie bleuâtre des murs, avec les mille brimborions d'élégance partout épars dans cette chambre de femme à la mode qu'éclairait un globe d'un rose très doux. Il y avait dans un coin un bureau de forme plus ancienne devant lequel la jeune femme s'assit, dès qu'elle fut de nou-

veau seule. Elle fit jouer une petite porte, puis un panneau, et elle découvrit un tiroir secret d'où elle tira une liasse de papiers. C'étaient les quelques billets de Mégrignies qu'elle avait conservés. Lors d'une précédente rupture, suivie, hélas! d'une réconciliation, ils s'étaient rendu leur correspondance. Elle n'avait pu se décider à se séparer des toutes premières lettres, de celles d'avant la faute et d'aussitôt après. C'était, ces lettres d'un jeune homme, alors sensible et romanesque, — du moins elle l'avait tant cru, — le philtre dangereux où elle s'était ensorcelée. Elle commença d'en relire une, puis une autre, puis une troisième. D'habitude son esprit défaillait au contact de ce qui avait été son plus beau rêve avant de devenir sa plus amère rancœur. Cette fois le contraste était trop brutal entre ces phrases écrites et celles que son ancien amant avait prononcées aujourd'hui même. Elle froissa le papier un peu jauni déjà, et elle jeta le paquet au feu, sans même le regarder brûler, tant elle était absorbée à classer quelques autres objets qu'elle voulait détruire, des pages écrites pour elle seule, de petites reliques rangées pieusement, des feuilles et des fleurs séchées avec des dates, des portraits, jusqu'à des menus de soupers où ils s'étaient trouvés assis à la même table. Ces naïfs témoignages d'un sentiment qui avait duré des années rejoignirent les lettres, sans qu'elle y prît garde davantage, sinon pour retourner avec les

pincettes les débris à demi consumés, afin qu'ils se confondissent avec la cendre des bûches.

Ensuite, elle revint à son bureau et elle minuta son testament, après avoir eu soin de l'antidater d'une année. Sa pensée était si lucide qu'elle entra dans le détail des moindres legs qu'elle voulait faire. Elle ferma l'enveloppe avec son cachet, aussi soigneusement que l'employé oisif clôt un pli officiel. Elle mit tout en ordre sur son bureau, et elle regarda sa montre. Il était un peu moins de onze heures. Elle se donna un dernier quart d'heure pour passer la revue de sa chambre et se bien convaincre qu'elle ne laissait rien derrière elle qui pût déceler la manière dont elle partait. Jamais, depuis des jours, elle n'avait connu cette sérénité intime. Il lui semblait qu'elle était hors de la vie. Le battant de la pendule qui lui mesurait ses dernières minutes lui paraissait remplir cette chambre d'une musique solennelle et très douce, et quand elle passait devant la glace, elle souriait avec une espèce de pitié amie — comme elle eût fait à une autre — au fantôme blanc qu'elle y entrevoyait, si mince, si pâle, le fantôme en effet de celle qui avait été une femme aimante et malheureuse, une créature de passion et d'anxiété, et qui serait, dans quelques instants, une si heureuse, une si paisible morte.

— « Le bon Dieu ne serait pas le bon Dieu,

s'il ne me pardonnait pas, » se disait-elle quand ses yeux rencontraient le crucifix pendu au-dessus de son lit, et tel était son délire qu'elle finit par s'agenouiller pour faire sa prière, comme autrefois, — à deux pas du flacon déjà préparé où elle allait boire la mort.

Ce fut à cette minute qu'un bruit la fit tressaillir, imperceptible, mais elle connaissait trop sa maison pour que la moindre rumeur insolite ne lui arrivât point, surtout dans le silence commençant de la nuit et avec son état de surexcitation maladive. Elle avait ordonné aux domestiques de se coucher. Elle savait que dans ces circonstances, le valet de chambre de son mari veillait seul, et que le comte rentrait directement chez lui, par une porte qui ouvrait sur le palier, avant le hall. Or c'était dans ce hall qu'elle venait d'entendre ce bruit, comme d'un meuble jeté à terre. Cette femme, décidée à mourir et qui organisait à son suicide avec cette tranquillité singulière, frémit d'un frisson de terreur à l'idée, folle mais irrésistible, que quelqu'un était là, tout près, à deux pas d'elle, — sa porte donnait sur ce hall, — et que ce quelqu'un était Mégrignies! Dans des crises comme celle qu'elle traversait, la notion des impossibilités s'abolit et celle de l'étonnement. Il n'eût point paru extraordinaire à la malheureuse femme que son ancien

amant fût là, en train de dévaliser l'hôtel... La tête penchée en avant et toujours à genoux, elle écoutait. Elle crut saisir un nouveau bruit. Elle se leva, marcha vers cette porte du hall, et tendit l'oreille encore. Plus de doute, une personne marchait dans l'autre pièce. Elle eut le courage de tourner le bouton avec assez de lenteur pour qu'aucun grincement ne se produisît. Elle ouvrit le battant et elle attendit. Cette fois, le bruit se fit plus distinct. Si l'individu qui était là n'accomplissait pas une besogne de voleur, il en avait du moins pris toutes les précautions, car le long de l'épaisse portière qui retombait du côté du hall, il ne filtrait qu'un tout mince rayon de lumière, comme d'une lanterne placée à terre. Des froissements de feuillage prouvèrent à la comtesse que l'énigmatique visiteur passait auprès de l'arbre de Noël déjà debout au milieu du hall. En même temps elle reconnut que le personnage remuait une chaise. Ce qu'elle vit dans la pénombre l'immobilisa de surprise et d'épouvante, quoique ce fût une très simple scène et d'un ordre bien puéril par comparaison aux dramatiques événements du jour. Mais cette scène empruntait à ces événements mêmes une signification trop poignante pour la mère cachée dans l'ombre, et qui en suivait l'étrange détail.

La lumière qui éclairait les ténèbres de la pièce

de son filet si grêle, émanait, non point d'une lanterne sourde, mais d'une bougie posée sur le tapis, tout auprès du gigantesque arbre de Noël. Sur une chaise, contre cet arbre, se haussait une forme blanche, celle d'un enfant vêtu de sa longue chemise de nuit. Cet enfant était Jacques, le fils du voleur. Dressé sur la pointe de ses pieds nus qui apparaissaient hors du fourreau de batiste souple, il était occupé à détacher de l'arbre, une par une, des calebasses dorées, de la grosseur d'un fruit de cocotier, qui pendaient aux rameaux. Ces noix tenaient par un anneau à un crochet attaché lui-même aux branches. Elles s'ouvraient comme une boîte, par un ressort, et elles renfermaient des bonbons. L'enfant avait avec lui un sac de soie, où sa mère reconnut une de ses poches à ouvrage. Dans chacune des boîtes, décrochées et ouvertes ainsi, il prenait de sa petite main une pincée de ces bonbons qu'il mettait dans ce sac, puis il rajustait la noix soigneusement, la suspendait de nouveau et passait à une autre. Il avait calculé avec beaucoup de justesse qu'en soustrayant une faible partie seulement du contenu de chaque fruit, son vol resterait inaperçu.

A un moment, il dut descendre de sa chaise pour la rapprocher d'autres branches auxquelles il n'avait pas encore touché. Dans le geste qu'il fit pour exécuter prudemment cette opération,

la lumière de la bougie porta tout entière sur son visage. La ressemblance de sa physionomie et de celle de son vrai père fut si effrayante que Mme de Bréau jeta un cri. Le petit garçon lâcha la chaise en répondant à ce cri par un autre cri. Il reconnut sa mère qui arrivait à lui à travers la vaste chambre. Elle marchait sans parler, si pâle, les yeux si fixes et remplis d'une si profonde lumière de douleur, que l'enfant cessa de crier, dans son saisissement de cette apparition. Quand elle fut auprès de lui, elle saisit le sac des bonbons volés, elle montra l'arbre à son fils... Puis, comme à la seconde où elle s'était retrouvée seule dans son salon, après les torturantes visites de ses fausses amies, elle s'évanouit à moitié. De prononcer même une parole lui fut impossible. Les jambes lui manquèrent, et elle se laissa tomber sur la chaise dont l'enfant s'était servi, la tête en allée et s'appuyant sur lui avec une telle force qu'elle lui fit mal. Fut-ce cette impression d'une douleur physique ? Fut-ce l'appréhension de la gronderie et le remords de son vol ? Fut-ce un soudain accès d'un amour passionné pour sa mère, comme en ont ces garçons précoces, chez lesquels il semble que le bien et le mal, les meilleurs instincts et les pires devancent l'âge de la conscience ? Celui-ci se prit soudain à s'étreindre à la comtesse évanouie avec des baisers comme il ne lui en avait jamais donné, avec des sanglots comme il n'en

avait jamais poussé, avec des mots comme il n'en avait jamais prononcé :

— « Oh! maman, maman, » disait-il, « pardonne-moi, regarde-moi, ne me déteste pas, je t'en prie, aime-moi... Embrasse-moi... » et il répétait : « Pardonne-moi. Je te le promets, je ne volerai plus rien jamais, plus jamais... Mais parle-moi... Tu me fais peur. Maman, maman, n'aie pas tant de peine à cause de moi. Je t'aime tant... Tiens, regarde, regarde... »

Et comme sa mère, rappelée à elle, ouvrait en effet les yeux, elle le vit qui déchirait le sac où il avait enfermé les bonbons volés, et il les jetait par terre sur le tapis, et il les piétinait furieusement, en disant :

— « Tu vois bien que je ne serai plus gourmand, que je ne le suis plus. Mais dis-moi que tu me pardonnes, dis-le, oh! dis-le!... » cria-t-il avec désespoir. « Cela me fait trop de chagrin que tu sois fâchée ainsi contre moi... »

Il enfouit sa tête en gémissant dans le peignoir de sa mère. Tandis qu'il pleurait, secoué par des spasmes convulsifs, il sentit avec une émotion qui redoubla ses sanglots, les mains de la comtesse caresser ses cheveux, passionnément elles aussi, et silencieusement. — Mais ce qu'il ne sentait pas, ce qu'il ne pouvait pas sentir, c'était la profonde et soudaine révolution de cœur que son

retour vers elle après sa vilaine action avait provoquée chez cette femme dans cette heure suprême de sa destinée. La mère en elle avait tressailli d'un de ces frissons qui remuent jusqu'à l'âme de notre âme. Elle avait, dans le court espace de ces quelques minutes, mesuré à la fois quels criminels instincts l'hérédité d'un père infâme avait déjà déposés dans ce garçon de sept ans, et aussi quelle tendresee pour elle, capable de le métamorphoser tout entier, dormait en lui. Ce qu'il y avait, dans cette caresse, passionnée et silencieuse, de ces mains tremblantes sur la masse bouclée de ces cheveux d'enfant, c'était un réveil miraculeux de la vie, par la pitié, par le remords, par le sentiment de l'expiation, dans ce cœur de femme tout à l'heure décidé à la mort. C'était une résolution de ne pas permettre que ces coupables instincts, dont elle était la cause, triomphassent de cette tendresse. C'était une volonté de tout supporter pour faire que cet enfant ne devînt jamais ce qu'était devenu le vrai père, — ce père qu'elle lui avait donné. Que son ancien amant se vengeât, que sa situation de monde lui fût ravie, que son mari la chassât, que lui importait maintenant? — Elle avait son fils à sauver.

IV

. . . . . .

Les échos de l'orchestre aux sons duquel dansaient cinquante enfants entourés d'un public de pères et de mères, de sœurs et de frères, remplissaient le grand escalier de l'hôtel Bréau tout paré de plantes et fleuri de roses, avec ses célèbres tapisseries du temps de Charles le Téméraire. Deux des plus jolies femmes de la Société le descendaient par cette après-midi de Noël, Mme Ethorel et Mme la duchesse d'Arcole. Toutes deux étaient venues là, ainsi que tant d'autres — ainsi que toutes les autres — pour montrer leurs sympathies à « cette pauvre Jeanne », comme on appelait déjà dans le Tout-Paris des élégances la maîtresse du clubman exécuté. Et, à voix basse, pour n'être pas entendues des valets de pied dont la foule se serrait dans le vestibule de marbre, elles échangeaient leurs impressions.

— « Elle a tout de même une fière chance, » disait l'une, « que Machault ait porté plainte et que l'on ait arrêté Mégrignies ce matin. S'il avait eu l'audace de se présenter pourtant, cette après-midi ?... »

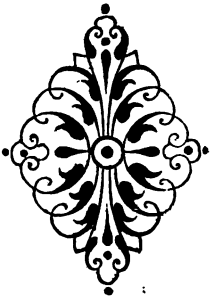
— « Bah ! » répondait l'autre, « Jeanne n'aurait pas bronché plus qu'elle n'a fait quand nous lui avons annoncé la nouvelle. Car elle ne le savait pas quand je lui en ai parlé. Positivement, elle ne le savait pas. Elle est forte, va, notre belle amie, elle est très forte. »

— « Ce n'est pas difficile à ce prix, » reprit la première, « il suffit de n'avoir pas de cœur... »

Et les deux charmantes poupées à la mode, qui ne doutaient pas de la délicatesse de leur cœur à elles, échangèrent un de ces sourires gracieusement désabusés où il entre juste ce que peuvent se permettre de misanthropie, des Parisiennes, trop fines pour s'indigner, trop expérimentées pour s'étonner. Puis, comme leurs voitures étaient avancées, elles se séparèrent en s'embrassant pour courir chez d'autres amies raconter le manque de cœur de Mme de Bréau. Encore quelques jours, et on allait dire, non plus : « Cette pauvre Jeanne, » mais : « Ce pauvre Mégrignies ! »

On le dit toujours. Telles sont les justices et les perspicacités du monde.

Paris. Décembre 1894.



II

Le David

Le David

I

QUINZE années durant nous avions tous envié la chance persistante d'Yves Clouet, le statuaire. Quand je dis *nous,* je parle d'un groupe d'écrivains et d'artistes dont chacun aujourd'hui dit *je*. Seulement, lorsque l'on s'est senti les coudes dans l'étroite intimité d'un cénacle, à la dure époque des débuts, on ne cesse pas de s'accompagner les uns les autres en pensée, sinon avec bienveillance, du moins avec un intérêt toujours très personnel et très vibrant. Pour Yves Clouet, d'ailleurs, les plus oublieux avaient une raison de ne pas désapprendre son souvenir : cette série ininterrompue de nobles

œuvres qui ont assuré au sculpteur une place si à part dans notre école contemporaine, depuis la *Proserpine cueillant la grenade,* de son premier salon, en 1877, jusqu'à son *Tombeau d'Alba Steno,* exposé au mois de mai dernier. Oui, la persistante, l'insolente chance! Avoir été beau, à vingt ans, d'une beauté de jeune patricien de la Renaissance Italienne, et, à trente-cinq ans, l'être encore, au point de faire se retourner les femmes dans les rues et dans les théâtres; — avoir eu, au sortir du collège, la plus large indépendance, de quoi éviter à son talent les servitudes du métier, et que ce talent, délicat et robuste, subtil et puissant, ait séduit également du coup et la foule et les raffinés; — s'être marié, jeune, par amour, avec une jeune fille de la grâce et de la splendeur d'une Vénus antique et que cette Vénus ait possédé en même temps les difficiles vertus nécessaires à l'épouse d'un grand artiste : l'absolu dévouement, l'intelligence réconfortante, la modestie soumise, et cette délicatesse d'amante qui donne à l'honnêteté du foyer la brûlante poésie de la passion!... Bien souvent, parlant de Clouet, entre anciens camarades, nous nous sommes dit :

— « Yves est le seul de nous qui n'ait pas manqué sa vie... »

Et comme le bonheur d'autrui n'est jamais une sensation agréable, un commentaire désobligeant suivait aussitôt :

— « Ce n'est pas difficile de réussir quand on est le larbin du public... » disait l'un, sévère chroniqueur à cinq louis l'invective dans un journal de chantage financier et mondain.

— « On arrive à tout, quand on n'a pas pour un sou de cœur... » disait un autre, un musicien, dont la femme est morte de misère et d'abandon.

— « Vous verrez ce qu'il en restera dans vingt ans... » concluait un troisième, un esthéticien de brasserie, qui n'a jamais exposé une toile ni publié un volume, mais il s'intitule lui-même, par imitation de l'anglais William Blake, sur lequel il a lu de vagues études, — *le peintre-poète !*

Ces épigrammes, et de plus cruelles, rédigées sous forme d'articles, arrivaient au vigoureux tailleur de marbres sans troubler sa sérénité. Il avait cette chance par-dessus les autres, d'être infiniment sensible à la louange et parfaitement insensible à la critique. Les artistes très convaincus sont souvent ainsi. L'envie parlée ou imprimée le faisait rire, de son rire gai, qui découvrait ses dents blanches et sans une tache d'or, entre ses lèvres d'une pourpre saine, et il répétait :

— « Nos jaloux nous mesurent notre talent, comme notre ombre nous mesure notre taille... »

Pour ma part, je crois n'avoir jamais éprouvé, devant cette étonnante fortune, la vilaine crispation de jalousie haineuse dans laquelle Yves n'a-

vait pas si tort de reconnaître une façon d'hommage. Non. Si étrange que doive paraître cette nuance de sentiment, après ce que j'ai rapporté, Yves Clouet m'inspirait au contraire une appréhension, une terreur, presque une pitié. A travers une expérience déjà variée des choses humaines, je n'ai rien constaté de plus absolu que cette vague, mais indéniable loi, incarnée par les Anciens dans le mythe de Némésis, la Déesse des compensations. Je crois profondément à l'universelle égalité des sorts et que toute joie est payée par une exacte rançon. Quand je rencontre des personnes à qui la destinée semble ne rien refuser de leurs désirs, je ferais volontiers comme le roi d'Égypte avec le fabuleux Polycrate. Ayant su l'histoire de l'anneau jeté à la mer par le tyran de Samos, et retrouvé dans le poisson, il rompit leur amitié, « ne voulant pas, dit Hérodote, associer sa vie à celle d'un homme qu'un si insolent bonheur désignait à d'effrayantes catastrophes »... Chaque fois que je pensais à Clouet, cette légende m'obsédait l'esprit. J'attendais, non sans angoisse, le détour que prendrait la fatalité pour frapper cet artiste que j'admirais, je l'avoue, dans ces temps-là, encore plus que je ne l'aimais. Ce qui distingue en effet la manière de Clouet, c'est un paganisme, heureux et facile comme son existence, auquel manque vraiment ce « lait de l'humaine tendresse » dont parle un poète. Son Idéal manifeste

une joie de force et de santé, une adoration de la libre nature, un animalisme serein par trop contraire à mes propres aspirations. On croirait que ce garçon qui vit depuis sa jeunesse dans un décor de splendeur, parmi les merveilles d'une maison comblée de chefs-d'œuvre comme un musée, n'a jamais même soupçonné la souffrance. Que de fois, à le voir, vêtu de velours, dans son atelier, et qui s'exaltait à me montrer quelques-unes de ses trouvailles de sculpture Toscane : son *Annonciation* de Mino de Fiesole, — son *Saint Sébastien* de Civitale, réplique exquise de celui de Lucques, — son *Saint Jean* de Michelozzo, — oui, que de fois me suis-je dit qu'il avait, artistiquement parlant, comme un sens en moins, quel sens? celui du chagrin, le pathétique poignant des pleurs, l'idée qu'il y a dans le monde autre chose que des formes élégantes et robustes, des étoffes somptueuses, des armes ciselées, de délicates orfèvreries. Quand il nous est arrivé de discuter ensemble quelque problème d'esthétique, — car ce puissant réalisateur est, avec cela, un théoricien, — que de fois je l'ai vu conclure la conversation par un haussement de ses larges épaules, et il ajoutait :

— « Tout cela, c'est de la littérature... La Douleur et la Pensée peuvent être votre domaine, à vous autres écrivains, quoique j'en doute... Nous autres artistes, notre domaine c'est la Beauté,

quelque chose qui fasse plaisir à l'esprit à travers une caresse des sens... »

— « Le Christ n'est pas mort pour toi, » lui disais-je en plaisantant.

— « Je crois que non, » répondait-il, mais d'une voix presque sérieuse. Car, à cette époque-là, il y avait réellement dans son adoration de la Beauté païenne comme un frisson religieux, presque une idolâtrie. Cette gravité passionnée, cette ferveur pieuse de son paganisme l'ennoblissaient, malgré son excessif orgueil de la vie. Cet orgueil-là est si aisément vulgaire. Mais peut-on être jamais vulgaire quand on aime son art comme Yves aimait le sien, à passer des six heures d'affilée sur l'épuisant travail du modelage, acharné à la perfection, et indifférent au succès après en avoir connu toutes les ivresses ? C'est l'héroïsme le plus rare dont un artiste soit capable. Cette noblesse était aussi naturelle à celui-ci que d'avoir ses prunelles claires dans son teint basané d'Arabe, ses cheveux noirs, sa courte barbe frisée, cette aristocratie de physionomie qui en faisait un frère moderne du célèbre portrait du Louvre : l'*Homme au gant*.

— « Ah ! » disait-il quelquefois avec cette magnifique fatuité, instinctive aux artistes qui voient dans leur propre personne un modèle à peindre comme un autre : — « Si Titien m'avait connu !... »

Et c'était tellement vrai que l'on oubliait de sourire.

II

Voici quatre ans, cet homme heureux eut un suprême bonheur. Sa femme devint enceinte. Dans les premières années de son mariage, il m'avait souvent répété qu'il se réjouissait de n'avoir pas d'enfants. Il appréhendait les déformations de la maternité pour l'admirable créature dont la souveraine beauté faisait l'orgueil de son foyer. Cette impression s'accordait trop complètement au reste de ses idées et à l'ensemble de son caractère pour que je doutasse de sa sincérité. Il ne fut pas moins sincère dans la joie avouée et naïve qu'il éprouva lorsqu'il eut devant lui la perspective d'être père. Il me donna lui-même la raison de cet apparent illogisme dans une lettre que j'ai gardée et dont je me contenterai de transcrire ici un fragment, sans y ajouter d'autre commentaire que d'en souligner la date. Elle achèvera, mieux que de longues analyses, d'expliquer les singularités, les anomalies d'âme, si l'on veut, de cet homme qui a évidemment manqué de siècle. Il

aurait dû naître à la cour d'un Ludovic le More ou d'un Laurent de Médicis. Cette confidence permettra aussi de mesurer la profondeur de la blessure que l'éternelle Némésis allait porter à ce cœur gonflé d'un espoir si passionné. Enfin elle rendra plus intelligible l'étrange procédé de consolation par lequel notre ami essaya de tromper la plus douloureuse des épreuves. Mais je copie ses propres phrases :

« ... *Je vais t'avouer,* » *m'écrivait-il donc,* « *un sentiment que tu jugeras bien médiocre, et cependant il ne l'est pas. Je ne peux pas supporter de me voir vieillir et pas davantage de voir vieillir ma femme. Elle a été, elle est encore si belle que la seule idée d'une flétrissure dans cette beauté m'inflige la même douleur que j'ai éprouvée devant toi, à Londres, quand nous visitâmes la salle du* British *où se trouve la procession des Panathénées. Et moi-même, tu sais quel culte j'ai voué à mon corps depuis ma jeunesse, comme je me suis entraîné à tous les exercices, comme j'ai été sobre, chaste, régulier, pour faire de moi ce que les athlètes antiques faisaient d'eux-mêmes :* un bel animal humain. *Je n'ai pas peur que tu souries de cet orgueil. Nous nous vantons couramment des efforts par lesquels se développent et se maintiennent*

nos énergies cérébrales. Pourquoi ne me vanterais-je pas de mes efforts à maintenir mes énergies physiques? Mais contre le Temps, quel remède? Déjà, à trente-cinq ans, je n'ai plus ma cambrure de jadis, cette ligne des reins, souple, alerte, divine, que certains peintres du quinzième siècle ont si hardiment rendue : tu te rappelles les Signorelli du Mont Olivet, et les Fiorenzo di Lorenzo de Pérouse?... Dans dix ans, Laure et moi, nous ne serons plus que l'image dégradée de ce que nous avons été. Eh bien! voilà le vrai motif pour lequel j'ai maintenant un appétit de paternité égal à la crainte que cette perspective m'inspirait autrefois. Cet enfant qui doit nous naître, nous devons revivre, rajeunir, durer *en lui, comprends-moi bien, non seulement quelque chose de notre sang, de notre pensée, de notre cœur, mais notre forme, le je ne sais quoi de mystérieux qui, dans l'homme, est plus que lui-même, puisque c'est la race, cette race dont notre fragile personne n'est qu'un moment et qui passe si vite. Quand je me regarde dans mon miroir, je vois mon père, affiné par ma mère. Mon fils, — car j'aurai un fils, je le sens, — ce sera moi-même, affiné par ma femme. Je veux que ce fils soit mieux encore. Je veux que tous les grands artistes de tous les temps aient conspiré à ce chef-d'œuvre vivant. Depuis que je sais que l'enfant est là, tu n'imagines pas quelles précautions je prends pour que la mère n'ait autour d'elle que des impressions de beauté. Elle passe des dix heures de suite dans l'atelier, où*

*j'ai disposé, auprès des marbres que tu connais, les plus nobles moulages de l'art antique : l'*Hermès *d'Olympie, les* Cavaliers *de Phidias. Quand nous sortons, c'est pour courir au Louvre. Les soirées, nous les employons à entendre de la musique, des pages des maîtres, du Beethoven, du Gluck, du Schumann, qu'elle exécute pour elle, pour moi,* et pour lui, *avec la solennité passionnée et soumise que tu connais à son jeu. Nous lisons des vers de Hugo, de Gautier, de Ronsard, du Shakspeare aussi et de l'Homère. Je veux qu'il ne soit arrivé jusqu'à cet enfant, à travers les sens de sa mère, que les hautes et délicates vibrations de la vie et qu'il lui en reste une grâce dans les yeux, dans le sourire, comme un halo de rêve autour de sa beauté. C'est une statue comme une autre, mais vivante, et je l'aurai animée comme Pygmalion...* »

Cette lettre, que j'ai sous les yeux, est timbrée du 9 mai 1891. Le 14, exactement cinq jours plus tard, comme Laure Clouet descendait l'escalier de cinq à six marches qui mène de l'atelier à leur petit jardin, le pied lui glissa. Elle tomba, et si malheureusement qu'elle accoucha, avant terme, d'un enfant dont il aurait mieux valu qu'il

ne vécût pas; car c'est aujourd'hui, à quatre ans, un pauvre petit garçon, un nain qui porte une grosse tête enfoncée dans des épaules de bossu, malheureux avorton qui ne grandira pas, et la Némésis a frappé deux fois le père : le médecin qui a mis au monde ce monstre a déclaré que l'accouchée n'aurait jamais plus d'enfant.

III

Lorsque je revis Clouet, trois années pleines s'étaient écoulées depuis la naissance d'Albert, — ainsi s'appelait le fils qui avait déçu d'une manière si cruelle l'attente exaltée de l'artiste. — Je n'avais fait, sur ces trois ans, que toucher barre à Paris, entre un long voyage en Orient et un non moins long voyage en Amérique, à un moment où Yves était absent. Durant toute cette période, il ne m'avait plus écrit. Je ne m'en étais pas étonné, le sachant peu épistolier de nature. Je comprenais d'autre part qu'il avait dû singulièrement souffrir d'une telle catastrophe, survenant après une telle espérance, et, moi-même, je n'avais pas osé le questionner. L'ami commun qui m'avait annoncé l'accident de

Mme Clouet m'avait bien dit que notre camarade ne se consolait pas de ce fils difforme. J'avais pensé que cela signifiait simplement un de ces regrets chez l'artiste, comme nous en gardons tous au cœur, d'une très douce chose qui aurait pu être et qui n'a pas été. Je le savais si robuste, si énergique, si profondément épris de son art, et je me disais : « Il n'y a pas de chagrin dont une heure de sculpture ne doive le distraire... » J'allais éprouver combien je me trompais dès ma première visite à l'hôtel de l'avenue de Ségur, où Yves habite depuis que je le connais, — adorable asile de travail et de rêverie caché parmi les arbres, de l'autre côté des Invalides. Plusieurs parmi nos camarades enviaient sans doute le luxe de ce petit hôtel au sculpteur célèbre, comme ils lui enviaient cette célébrité. Nos jalousies, hélas! survivent le plus souvent au bonheur que nous jalousons, et c'est une amertume de plus lorsqu'on est mordu par certaines haines de sentir qu'elles ont été déchaînées contre nous par une félicité qui n'est plus.

Yves Clouet n'était pas à la maison. Je demandai Mme Clouet. Le domestique hésita une seconde à me répondre. Autrefois la porte de la jeune femme était toujours ouverte aux amis de son mari, et cette hésitation seule prouvait un changement dans des habitudes que j'avais con-

nues si empreintes d'une bonhomie un peu bohémienne, — ce charme incomparable des mœurs artistes, lorsqu'il s'y joint l'honnêteté. Cependant l'homme prit ma carte et revint me dire que Madame allait me recevoir. Un regard me suffit, à peine entré dans le salon, pour reconnaître qu'en effet l'hôtesse de cette coquette demeure n'était plus celle que j'avais quittée, la souriante et sereine créature qui semblait avoir, dans sa splendeur, une placidité végétative, la grâce heureuse et à demi inconsciente d'une fleur grandie sans efforts, en naturelle harmonie avec la terre et l'air, les jours de soleil et les jours pluvieux, sans rien faire jamais que de croître et de s'épanouir. La douleur avait touché cet être admirable, et, à travers la douleur, la pensée. Elle était aussi belle, mais d'une beauté autre, meurtrie, froissée, comme attendrie par la vie. Deux plis se creusaient au coin de sa bouche, où je pouvais lire la contraction de rêveries solitaires et tristes, prolongées pendant de longues heures. Ses paupières étaient battues, et ses prunelles avaient pleuré. Tout son corps d'ailleurs paraissait avoir éprouvé l'atteinte de la peine qui se devinait dans sa physionomie. Je l'avais connue opulente, de taille presque lourde, pareille à ces robustes Vénitiennes que Bonifazio et Giorgione évoquent dans leurs *Concerts Champêtres*. L'idée fixe l'avait comme émaciée, comme spiritualisée.

Enfin des fils blancs luisaient dans l'épaisseur de sa chevelure noire. Elle était assise — quoique nous fussions déjà vers la fin du mois d'avril — au coin d'un feu près duquel jouait le garçon jadis attendu avec tant d'orgueil : une espèce de gnome aux yeux trop larges, trop expressifs dans un visage déjà vieux, un de ces masques de bambin chétif où il tient un infini de misère, le pressentiment complet d'une destinée d'avortement et d'humiliation. A trois ans, Albert Clouet, le fils du magnifique athlète dont j'avais tant envié les énergies vitales et de cette Vénus de Milo, encore si belle dans sa mélancolie, était à peine plus haut qu'un enfant de six mois, et le torse où s'enfonçait sa tête trop forte le rendait difforme à ne pouvoir supporter sa vue. Avec cela, le geste de timidité qui le fit, à mon arrivée, se replier vers sa mère, montrait trop que la faculté de souffrir s'était éveillée déjà chez ce lamentable embryon d'un futur bossu. Et la pose de la main de la mère sur ses cheveux d'un or fauve, seule beauté de l'enfant, attestait la profonde, la passionnée tendresse de cette femme. Je compris qu'elle épiait sur mon visage, avec la plus anxieuse curiosité, une première impression devant son fils, et je n'oublierai jamais la clarté qu'alluma dans ses prunelles mon geste à moi, qui caressai les boucles de l'infortuné en essayant de l'apprivoiser :

— « Dites bonjour à un de vos amis que vous

ne connaissez pas, monsieur Albert, vous verrez que je saurai vous gâter, aussi bien qu'un autre... »

— « Vous vous rappelez son nom! » dit la mère; « Yves vous parle donc quelquefois de lui dans ses lettres? »

Pouvais-je répondre la vérité à une demande formulée avec cet accent de supplication par lequel les femmes malheureuses semblent implorer d'être abusées? Et pouvais-je résister au désir de savoir par le détail le drame moral dont je voyais la trace partout empreinte sur le visage de Mme Clouet et autour d'elle, et dont je devinais la cause? Je commençai donc de l'interroger sans me douter que j'allais provoquer ainsi moi-même un interrogatoire de sa part, horriblement difficile à supporter :

— « Mais, » avais-je dit, « c'est très naturel qu'Yves me parle de son fils. Et pourquoi cela vous étonne-t-il? »

— « Pourquoi? Pourquoi? » répéta-t-elle d'une voix profonde; et, me regardant d'un regard qui me fit mal, elle questionna : « Et que vous dit-il? » puis, comme j'hésitais, déconcerté moins par cette inquisition directe que par la visible fièvre de la jeune mère : « Vous êtes bon, » fit-elle. « Vous ne voulez pas, vous ne pouvez pas me répéter ce que je sais trop bien... Hélas! Qu'ai-je besoin de me le faire redire? »

— « Je vous affirme, madame, » lui répondis-

je, « que Clouet ne m'a jamais rien écrit que je ne puisse vous répéter. Je ne sais pas très bien ce qui vous tourmente, » ajoutai-je, « mais je devine que j'ai touché, sans le vouloir, à une place malade, et je vous en demande pardon... »

— « Hélas! » dit-elle d'un ton d'accablement, « il n'y a pas de place malade. C'est tout mon cœur qui est malade. » Puis, avec une grâce navrante dans le sourire : « C'est moi qui vous prie de me pardonner. Dès votre première visite, je vous initie à des misères — que vous devineriez trop vite, » continua-t-elle en hochant ses épaules amincies, et ses belles mains, dont je pouvais reconnaître l'amaigrissement à la flottaison de ses bagues autour de ses doigts, se posèrent sur la tête de l'enfant qui la regarda de ses yeux profonds. Elle lui dit : « Va jouer. » Le petit garçon retourna feuilleter un livre d'images dans un angle du salon, avec cette docilité taciturne des enfants trop raisonnables en qui ne bouillonne jamais l'exubérante source de la vie, et un lourd silence tomba entre la mère et moi, qu'elle rompit la première :

— « Je dois à votre vieille amitié pour notre ménage, une explication, » commença-t-elle, avec une sorte de solennité, « mais je ne pense pas que j'aurais la force de vous parler si je n'attendais pas de vous un service, que seul vous pouvez me rendre, *nous* rendre, » insista-t-elle. « Voici

des mois que j'ai l'idée de vous écrire et que j'y résiste. De tous les amis de Clouet, vous êtes celui qu'il a toujours préféré. Et puis, les autres ne fréquentent plus guère notre triste maison. »

— « Yves est donc bien changé? » lui demandai-je.

Cette tristesse, cette nervosité, ces plaintes mêlées de réticences, obscurcissaient encore pour moi le mystère de la tragédie morale que la naissance du petit Albert avait provoquée entre les deux époux. Je sentais Mme Clouet très misérable, et j'avais peur à présent qu'elle ne se fît du mal avec ces confidences.

— « Bien changé, » répondit-elle, « et pour quelle raison?... Vous savez » — sa parole se fit plus sourde — « combien passionnément il avait désiré un fils. Vous vous rappelez comme il attendait, comme nous attendions la venue de cet enfant... J'ai réfléchi depuis lors, et j'ai compris beaucoup de choses que je ne comprenais pas. J'ai compris que nous avions eu trop d'orgueil de notre jeunesse et de notre force, de notre amour, mon mari et moi. J'ai compris que j'avais été trop fière de son génie, et lui trop fier, je peux bien en parler maintenant que le chagrin m'a blanchi les cheveux, oui, trop fier de ma beauté. Et nous n'étions pas satisfaits; nous demandions encore au sort ce fils idéal qu'il me décrivait, avec une exaltation que je partageais!...

C'était trop, oui, c'était trop!... Vous avez vu comment ce sort nous a punis de notre bonheur... Ah! nous avons tout payé d'un coup, quand j'ai vu Yves prendre ce pauvre petit être dans ses mains, le regarder, me regarder, et qu'il me l'a rendu, d'un geste qui a failli me tuer là, sur place... » — et, de sa main, serrant mon bras convulsivement, la femme du sculpteur ajouta, les yeux brûlants, la voix éteinte : « Je venais de voir qu'Yves haïssait déjà cet enfant. »

— « Mais c'est impossible!... » m'écriai-je. « Laissez-moi vous affirmer que vous vous êtes imaginé cela, madame. Vous êtes mère. Vous avez le cœur plus délicat qu'un homme, plus vulnérable, plus susceptible, et... »

— « Quand vous aurez vu Clouet en présence de son fils, » interrompit-elle, « vous saurez combien j'ai raison... Écoutez! » continua-t-elle avec une âpreté d'accent où se soulageait un long désespoir, et, en même temps sa voix se faisait plus basse, comme si elle avait peur que l'enfant pût entendre et comprendre. « Cela vous semble monstrueux, n'est-il pas vrai, qu'une si grande misère et si injuste ne touche pas un père? Une innocente créature n'a pas demandé à naître. Elle naît. La fatalité veut qu'elle soit aussitôt frappée d'une épreuve qui pèsera sur toute son existence... C'est une raison de l'aimer deux fois, n'est-ce pas, de lui payer d'avance en tendresse

la joie de vivre qui lui sera toujours refusée... Hé bien! Non. Yves n'a jamais pu me pardonner cela, ni le pardonner à son fils... Moi qui le connais si bien, quand il entre dans la chambre et qu'il voit l'enfant, je lis dans ses yeux une aversion qui me fait mal... Ah! trop mal!... C'est comme si, à côté du pauvre petit, qui n'est pas coupable, distinctement, réellement il apercevait l'*autre,* celui qu'il avait rêvé... Vous vous souvenez, nous en parlions comme d'un être existant? Mon Dieu! L'avons-nous aimé ensemble, ce fils qui ne nous est pas né!... Mais il n'est pas né, et celui-ci est venu... Dites si ce n'est pas une folie, une cruauté, un crime de ne pas aimer l'enfant qui est là, qui souffre dans sa chair, qui respire, que nous avons? Et pourquoi? A cause d'une vision, d'une idée qui n'a jamais vécu!... Cette folie, c'est celle de Clouet depuis la naissance de son fils. Cette cruauté, c'est la sienne. Ce crime, il le commet tous les jours à toutes les heures... »

— « Calmez-vous, » lui répondis-je; « puisque vous avez tant de confiance en moi, je vous promets de lui parler, de vous le ramener, de le rappeler à lui-même... Je lui ai toujours connu tant de générosité dans le cœur. Il peut être la victime d'une idée fixe. Certains chagrins produisent cet effet justement sur des sensibilités d'artiste, comme la sienne. Et puis le

temps remet tout en place, — le temps et le travail... »

— « Voici trois ans qu'il n'a plus rien fait, » reprit Mme Clouet. Elle avait une tristesse plus découragée encore dans ses beaux yeux creusés, en prononçant cette phrase. Moi qui l'avais connue si éprise du talent de son mari, si naïvement, si absolument associée à l'effort heureux du noble artiste, je devinais quelle douleur une telle phrase représentait pour elle, et j'avais aussi trop admiré, trop envié l'enthousiasme constant d'Yves Clouet, ses fièvres gaies de créateur facile, la fête hardie de son invention, pour ne pas demeurer confondu devant l'énigme de cette soudaine impuissance :

— « Trois ans qu'il n'a rien fait, » répétai-je. « Lui, Clouet, ce bourreau de besogne!... C'est invraisemblable. »

— « C'est pourtant vrai, » insista-t-elle. « Ah! il a essayé de travailler. Il essayera toujours. Mais on dirait qu'il est atteint d'une sorte de maladie qui le dégoûte de tout ce qu'il entreprend, avant d'avoir fini... Auparavant, il avait comme une magie dans ses doigts. Jamais une idée qui ne prît forme, jamais un rêve qui ne se réalisât... Quand il attaquait un groupe avec un certain projet, et qu'il sentait l'œuvre gauchir, il changeait son projet en route, à même la terre glaise, à même le marbre. Un jour, je l'ai vu, à coups

de ciseau, terminer en Bacchus une statue qu'il avait commencée en nymphe. C'est celle du Parc Monceau, son chef-d'œuvre peut-être. Maintenant il semble que cette confiance soit tarie en lui, brisée plutôt, comme un ressort qui aurait cassé. Ne croyez pas qu'il ait moins de talent. Quand vous verrez quelles ébauches il a tour à tour entamées et abandonnées, vous le constaterez vous-même, il n'a rien perdu, — rien, que cette force de finir dont il disait toujours que c'était le grand devoir de l'artiste... Si vous saviez combien souvent j'ai tenté de réagir! Non pas dans la première année, j'étais aussi malheureuse que lui, mais ensuite, quand je me suis aperçue que son caractère changeait, qu'il ne se reprenait pas, qu'il se dégoûtait toujours et toujours davantage, et aussi » — elle parut hésiter une seconde — « qu'il cherchait des distractions indignes de lui... Il y eut un moment où il passait les soirées, les nuits, au cercle, à jouer... Mais je lui pardonne tout, tout, » répéta-t-elle, avec plus de passion et d'amertume, « excepté de haïr son enfant... »

— « Ce que vous me racontez est bien étrange, » répondis-je, « mais avez-vous eu une explication avec Clouet? Lui avez-vous parlé comme vous me parlez? »

— « Je n'ai pas pu, » fit-elle. « J'ai essayé. Mais il m'a répondu une première fois en me plai-

santant, avec cette légèreté jouée si blessante pour une femme qui souffre. Une seconde fois, il a plaisanté encore. Une troisième, il est entré dans une colère que je me rappellerai toujours, et il est demeuré une semaine sans me dire une parole... Je n'ai plus osé. J'ai eu peur... Une quatrième scène, et il s'en irait, il me quitterait, il *nous* quitterait... Et pourtant, » reprit-elle après un silence, « je me suis remise à espérer ces temps derniers. Oui, depuis quinze jours, il a recommencé de travailler avec un peu de cette fièvre que vous lui avez connue. Au lieu de sortir chaque matin et chaque après-midi, comme il faisait depuis des mois, il s'enferme de nouveau dans son atelier... Seulement la porte en est condamnée. Vous voudriez que j'aie une explication avec lui? Voulez-vous mesurer quelle rancune il me garde pour ma dernière tentative?... Il ne m'a pas dit un mot de l'œuvre à laquelle il s'occupe. Vous entendez, pas un mot! Avant-hier, après déjeuner, comme il avait eu son regard d'autrefois, — vous vous souvenez de ses beaux yeux brillant de génie quand il avait pétri la glaise cinq heures durant et qu'il *voyait* sa statue? — je me suis approchée de lui au sortir de table, et je lui ai demandé : « Tu as donc un nouveau travail « en train? » — « Oui, » fit-il, et je vis qu'il rougissait un peu. — « Un groupe ou une figure « isolée? » insistai-je. Il hésitait : — « Je ne sais

« pas encore, » répliqua-t-il enfin. — « Et tu ne me « montreras pas l'ébauche ? Tu ne me diras même « pas le sujet ?... » Il rougit davantage encore et il balbutia : — « Plus tard... » Puis il me quitta brusquement comme si ma question lui avait fait mal... — Mon Dieu ! » continua la pauvre femme en joignant les mains, « vous comprendrez combien j'ai le cœur blessé quand vous saurez que ce silence de Clouet sur sa nouvelle œuvre m'épouvante ! C'est insensé, mais il me semble qu'au moment où il m'a répondu : « Plus tard, » il a regardé celui-ci, » et elle tourna les yeux sur le petit Albert, « d'une façon si cruelle... Ah ! vous qui êtes son ami, notre ami, promettez-moi que vous essayerez de voir cette ébauche, — à vous, il vous la montrera sans doute, — de me dire l'œuvre qu'il a entreprise, et, si vous l'aimez, de l'aider, de l'encourager à la finir. Qu'une fois, une seule, il achève quelque chose, et nous sommes sauvés... »

— « Je vous le promets, madame ! » répondis-je presque solennellement.

IV

Certes, j'ai reçu dans ma vie de romancier un grand nombre de confessions, et de bien singu-

lières, tant le besoin de se raconter — en s'amusant, ou en amusant les autres — est naturel à notre espèce. Aux époques de foi profonde, les âmes chargées du poids de leur malheur ou de leurs fautes allaient où elles devraient continuer d'aller : vers ceux qui peuvent parler à la souffrance d'un autre univers et d'une équité suprême. Nous avons changé tout cela, et, la vanité aidant, les écrivains qui font métier d'analyser les sentiments sont devenus les écouteurs professionnels des amoureux et des amoureuses d'abord, et puis de l'immense troupeau des *égoïstes imaginatifs,* pour qui les émotions ne seraient pas complètes si elles ne s'épanchaient en bavardages. Oui, que de confessions j'ai subies ainsi, dont je ne me plains pas, car sur mille peut-être, il y en a bien eu six ou sept de sincères et trois ou quatre de très touchantes! Je mets au premier rang de ces dernières celle que Mme Clouet venait de me faire, non pas pour me donner, elle, un sujet de roman, — la pauvre créature! — mais par une confiance désespérée dans mon empire sur son mari. Cet empire était très chimérique, car si le sculpteur m'avait montré, notre jeunesse durant, une chaude affection, c'est justement que j'acceptais son envahissante personnalité sans la discuter. Il n'empêche que l'appel de Mme Clouet avait été trop douloureux pour me laisser indifférent. D'ailleurs, l'étonnante anomalie sentimentale décou-

verte chez mon ancien camarade suffisait à intéresser profondément le curieux de nature humaine qui veille sans cesse chez tout lettré. Et voilà pourquoi, deux jours après cette visite, je retournais au petit hôtel de l'avenue de Ségur. J'avais demandé à Clouet un rendez-vous par une lettre où je lui disais mon impatience de voir les œuvres nouvelles qui l'avaient occupé pendant notre longue séparation, et, détail qui me parut d'un favorable augure pour l'enquête à laquelle je désirais me livrer, il m'avait répondu aussitôt, en me promettant de me montrer son atelier : « *Tu n'y trouveras pas grand'chose de nouveau,* » concluait ce billet, « *pourtant je serais heureux d'avoir ton avis sur une statue que je compte finir aujourd'hui même. C'est le seul morceau complet que j'aie mis sur pied depuis trois ans.* On vieillit. » Et il avait souligné ces deux mots, tracés, comme le billet, d'une écriture moins ferme et plus nerveuse. N'importe. Je saurais ce que Mme Clouet désirait savoir elle-même. Je gardais une si forte impression de sa mélancolie que, pour la première et la dernière fois de mon existence, je trahis la grande cause de la franc-maçonnerie masculine. Je lui envoyai la lettre de son mari, en tête de laquelle j'avais écrit : « *Bon courage!...* » et c'était vraiment un cri de tout mon être vers ce cœur de mère et d'épouse dont j'avais sondé la plaie saignante. Je pus reconnaître tout de suite combien cette

plaie était plus envenimée encore que je ne pensais. Elle avait, par la fenêtre, guetté mon arrivée, et ce fut elle-même qui m'ouvrit la porte, pâle et tremblante, et elle me suppliait en me prenant les mains :

— « Vous ne me cacherez rien de ce qu'il vous dira, même s'il vous parle d'Albert... Oh! j'aime mieux tout savoir! »

J'entrai dans l'atelier, intimement remué par ce dernier et plaintif appel de la mère, et pourtant, faut-il que je l'avoue? plus intéressé encore par le mystère moral qui provoquait cet appel. Que l'amour passionné de la beauté altère dans certains artistes quelques-uns des sentiments de l'humanité simple, je le savais depuis longtemps; mais que cette altération allât jusqu'à dénaturer une âme d'homme, au point d'y abolir l'amour paternel, au point surtout de remplacer cet amour par la haine dont avait parlé Mme Clouet, une pareille perversion du cœur par l'intelligence était-elle possible? Était-il possible aussi que la déception de cette paternité manquée eût paralysé cette féconde imagination d'un créateur si aisé, si ample, si riche et soudain frappé de stérilité? Ces questions se pressaient devant ma pensée, et l'aspect d'Yves Clouet, tel qu'il m'apparut dans le vaste atelier, n'était pas fait pour apaiser ma curiosité. Si j'avais constaté un changement frap-

pant dans sa jeune femme, chez lui la métamorphose était plus évidente encore. J'avais quitté un athlète calme et souriant, fier de sa vigueur et qui semblait invincible à la vie, je retrouvais un névropathe, agité, inquiet, vieilli de dix années, la prunelle irritable, le geste saccadé. Lui aussi, ses cheveux avaient blanchi, son masque s'était creusé. Pour la première fois, cet heureux, ce comblé, avait rencontré en face de lui quelque chose de sévère, et moi, qui gardais si présentes à mon souvenir ses théories de jeunesse, les insolences de son bonheur superbe de païen moderne défiant le sort, je compris, rien qu'à le voir, combien il avait souffert du démenti donné par la difformité de son fils à tous ses orgueils, et je le lui dis tout simplement. Si changé fût-il, Yves demeurait le même sur un point : l'horreur des finesses et des sous-entendus. Le plus sûr, l'unique moyen de connaître ce qu'il pensait de son enfant, c'était de le lui demander. Avec tout autre, le procédé eût été brutal. Avec lui, c'était une délicatesse de lui épargner ce qu'il détestait le plus au monde : les allusions et les équivoques :

— « J'ai su que tu avais été très malheureux, » commençai-je, « et, si je ne t'ai pas écrit, c'est qu'il n'y a pas de phrases pour plaindre certains chagrins. »

— « Et moi, » répondit-il, « si je ne t'ai pas écrit de mon côté, c'est qu'il n'y a pas de phrases

non plus pour raconter ces mêmes chagrins. Laure m'a dit que tu étais venu avant-hier... Tu as vu l'enfant ?... »

Il avait formulé cette demande avec une brusquerie passionnée qui déconcerta même ce que j'attendais de sa franchise.

— « Mais oui, » répondis-je; et, me sentant rougir, j'ajoutai : « Le pauvre petit !... Comme tu dois avoir pitié de lui, mon cher Yves !... Quelle épreuve pour un être humain que de recevoir la vie dans ces conditions... »

— « Pitié... Pitié... » répéta-t-il. Je vis ses prunelles se ternir, et tout son visage exprimer cette souffrance, contractée et sèche, des rancunes injustes, où il entre à la fois de la colère et du remords. Et il continua : « Oui, tu as raison. C'est le seul sentiment que puisse inspirer cet enfant, notre enfant !... Mais si tu savais comme c'est dur pour un père de se dire cela, que son fils sera, jusqu'à sa mort, l'objet de la charité publique, moi qui ai toujours eu un frémissement de révolte à l'idée que l'on pût me plaindre de quoi que ce fût... C'est de l'orgueil, tant que tu voudras. Mais un homme ne se tient debout devant la vie que par l'orgueil. J'aimerais mieux tout au monde que d'avoir à subir la pitié, même d'un ami, même de ma femme. J'ai la haine de recevoir cette aumône. Et, que veux-tu ? C'est monstrueux, c'est inhumain, mais je ne peux pas la faire non plus...

Je ne peux pas plaindre même ce malheureux Albert... Je ne peux pas, je ne veux pas... »

Il avait jeté cette profession de foi farouche, où je retrouvais son paganisme indomptable de jadis, mais devenu cruel; et son accent trop âpre, trop amer pour que je pusse m'y méprendre: il pensait réellement ce qu'il me disait. Ses révoltes étaient sincères contre la plus chrétienne des émotions, la plus étrangère à cet orgueil de la vie qu'il continuait de proclamer, la moins esthétique aussi et la moins intellectuelle. Mais l'homme n'est pas tout fierté, il n'est pas non plus tout idée, et, par-dessous l'artiste trop déçu, qui n'acceptait pas l'humiliante infirmité de son fils, la laideur de cette chair issue de sa chair, l'être instinctif palpitait chez Yves. L'appel du sang grondait sous la clameur de son paganisme rebellé. Cette haine même qu'il éprouvait contre l'enfant, monstrueuse, scélérate, abominable, trahissait des combats intérieurs, une lutte passionnée, la possibilité qu'un jour, une heure, cette âme bourrelée se retournât tout entière. En attendant, il achevait ses confidences, qui faisaient une contre-partie saisissante et poignante à celles de sa femme. Il marchait nerveusement dans l'atelier, au milieu duquel une forme enveloppée d'un linge mouillé attirait mon attention. C'était là cette mystérieuse statue dont Mme Clouet désirait tant savoir s'il la finirait du moins, et à me-

sure que le sculpteur parlait, ce fantôme de glaise et de toile commençait de s'animer pour moi d'une existence plus énigmatique encore. Yves disait :

— « Tu vois. Rien de nouveau dans l'atelier, moi qui, jadis, aurais eu tant d'œuvres à te montrer!... L'homme est atteint, quand il souffre, dans le point dernier de sa force intime. Ma force à moi était dans mon art, et, pendant trois ans, — tu as bien entendu, — trois ans!... j'ai connu l'impuissance. Tu n'as jamais connu cela, cette torture de l'idée fixe qui ne se laisse pas plus secouer qu'une lame brisée dans une plaie et qui ne vous permet plus de suivre une autre pensée, un rêve, une volonté. Et puis, il y a eu en moi, depuis cette naissance, un si étrange pressentiment, celui que j'allais payer mon ancien bonheur, qu'aucune ambition, dorénavant, ne me réussirait plus, que j'avais une fatalité sur mon âge mûr... Tu ne comprends pas ? De plus grands que moi ont été brisés par cette croyance qu'une fois la jeunesse finie le talent était fini aussi. Musset n'a plus rien écrit, passé trente ans. Et même ceux d'entre nous qui continuent de travailler avec des cheveux gris, t'imagines-tu qu'ils n'ont pas tous traversé cette crise de doute quand la jeunesse est partie, la jeunesse sainte?... Cette crise, je l'aurais subie plus qu'un autre, moi qui n'ai pas su que je vieillissais, qui ne l'ai pas cru. Tu me

prendras pour un insensé. Mais pendant quinze ans, j'ai été comme on prétend que sont tant d'Orientaux, *je n'ai pas su mon âge...* »

Il avait souligné ces mots d'un geste si ému que je ne pensai pas à en sourire. La douloureuse tragédie intérieure dont il était la victime s'éclairait pour moi peu à peu.

— « Je te comprends bien, » lui dis-je, « cette naissance de ton fils a été un double malheur, par elle-même et à cause de la période de ta vie où le coup t'a frappé. Tu as senti ce coup davantage parce que, à travers lui, tu as senti le reste : l'inévitable fuite des années, la nécessité d'accepter, d'organiser la faillite certaine. Mais tu gardais tant de choses dans la vie : et ta chère femme d'abord... »

— « C'est le pire, » interrompit-il vivement. « Ce n'est pas plus raisonnable que le reste. Je lui en ai tant voulu!... Oui, je lui en ai voulu d'être tombée là, c'est à deux pas, » — et il montra la porte qui donnait de l'atelier sur le petit jardin. Était-ce une illusion ? Il me sembla que la tapisserie qui cachait cette porte, en ce moment ouverte, par ce beau jour d'été, remuait, comme si quelqu'un se dissimulait derrière ? Mais Yves continuait :

— « Je lui en ai voulu de ne pas assez regretter *l'autre enfant,* le nôtre, le vrai... Je lui en ai voulu d'aimer passionnément celui-ci... Je lui en ai

voulu de ce qu'elle aussi, l'âge la touchait, voulu de ses larmes et de ses cheveux blancs, voulu de ses paroles et de ses silences... Quand je te dis que pendant trois années j'ai été fou ! Et pas une œuvre !... Pas une !... Ces années, c'est comme si je ne les avais pas vécues... »

— « Et maintenant ? » lui demandai-je ; et je lui montrai la masse blanche de la statue voilée, dont il s'était rapproché en parlant, et vers laquelle ses yeux se levèrent aussi. Un éclair de fierté illuminait de nouveau son visage. Par un de ces miracles d'instantanéité dont ces organismes tout en nerfs sont coutumiers, sa physionomie avait changé. Je retrouvais le Clouet de ma jeunesse, ce visionnaire de beauté, avec des mains d'infaillible ouvrier au service de ses visions. Sincère, fervent, presque solennel, et avec une palpitation de coupable, cependant, dans ses paroles, qui me sembla bien étrange, il répondit :

— « Maintenant j'ai pu travailler, enfin !... J'ai fait ce que tu vas voir, ce que tu vas être le premier à voir... Il y a un mois, comme je venais de me lever et que je me promenais seul dans mon jardin, le soleil rayonnait, les oiseaux chantaient, les feuilles frémissaient, les roses commençaient de s'ouvrir sur mes rosiers. J'eus, pendant une minute, cette impression du renouveau et de sa force irrésistible, qui, dans ma jeunesse, m'enivrait comme un vin. Je m'assis sur le banc de

marbre, au fond, que j'ai sculpté moi-même, et je me mis à caresser de la main les amours qui jouent avec des guirlandes et qui servent de bras à ce reposoir. Le souvenir de l'époque où j'avais exécuté cette fantaisie s'empara de moi avec une précision incroyable, et au même moment, la honte de ma décadence... Oui, j'eus honte de moi, à cette place, devant ces vieux arbres qui poussaient encore des feuilles, devant ces vieux rosiers qui projetaient d'autres bourgeons, devant ce coin de l'éternelle nature où la vie universelle continuait de travailler, de lutter, de créer. Je tombai dans une de ces rêveries qui doivent ressembler au phénomène qui s'accomplit dans les branches, précisément, lorsque la sève y circule sans que l'arbre bouge, sans que le tronc soupçonne la fleur qui s'élabore en lui, qui se tisse sous son écorce nue, qui va éclore... Une idée de statue m'apparaissait peu à peu, vague d'abord, imprécise, indistincte, puis aussi nette, aussi détachée dans mon champ de vision que ces feuillages et que ces roses. Elle eût surgi au milieu de la pelouse, sur son socle blanc, qu'elle n'eût pas été plus perceptible à mon regard... Cette statue, c'était celle du fils que j'avais si passionnément souhaité d'avoir, que j'ai eu, avant cette affreuse chute... Il était devant moi, debout, à quinze ans, sculpté en marbre dans la magnifique nudité d'une adolescence de jeune Dieu. Il avait toutes les

formes de mon corps à moi, avec les attaches, les pieds et les mains de sa mère. De sa mère il avait l'ovale du visage, le menton, les oreilles, le front, le sourire des joues, et cette bouche un peu renflée, la sublime bouche des têtes grecques du VIe siècle, où il y a de l'Égypte encore. Ses cheveux bouclaient sur son front, et là, sous son arcade sourcilière, se creusait cette noble profondeur qui donne au regard de Laure cette expression grave et douce... Enfin, c'était *notre* fils, et j'allais essayer de la modeler réellement, cette statue. J'allais faire le portrait de cet enfant qui n'avait vécu que dans mon rêve !... Comment cette pensée ne m'avait-elle jamais hanté auparavant, comment et pourquoi m'a-t-elle saisi à cette place avec une telle intensité ? Je ne sais pas. Mais je sais que je me levai de ce banc, les mains tremblantes, le cœur battant. J'entrai dans l'atelier avec une émotion que je ne peux pas te rendre, tant elle était mêlée de ravissement et d'épouvante, de désir et de défiance. Retrouverais-je pour cette œuvre qui était là, dans ma tête, si présente, si claire, si belle, ma vigueur perdue ? Oui. Ce fils que le sort ne m'avait pas permis d'avoir en chair et en os, l'aurais-je enfin dans cette matière, qui paraît morte ; mais quand la forme s'y est imprimée, elle vit, d'une vie supérieure à l'autre, puisqu'elle défie la mort. Et je commençai à gâcher la terre glaise, pieusement, religieusement. Ah ! les premières

séances de ce travail unique, tu n'en imagines pas les transes, les enthousiasmes, les découragements, et lorsqu'*il* a été debout en réalité, devant moi, occupant l'espace, que j'ai palpé *ses* muscles, touché la délicatesse de *ses* membres, rencontré *ses* yeux ! Tiens, je me plaignais de mes chagrins tout à l'heure, ces joies les ont payées, je te le jure... Mais tu vas *le* voir... »

L'exaltation le possédait tout entier, ses mains tremblaient, en effet, pour démailloter la maquette de ses linges humides, et il continuait :

— « Je l'ai allégorisé en David à cause de la phrase de la Bible. J'ai lu cette phrase, je ne me rappelle pas où, et je l'ai toujours passionnément aimée : *Erat autem rufus, et pulcher adspectu, decorâque facie. Et ait Dominus : Surge, ungue eum, ipse est enim.* — Or, il était roux, et beau de port et d'un noble visage. Et le Seigneur dit : « Levez-« vous et oignez-le, *car c'est lui-même.* » Ce sont les trois mots que je veux graver sur la base : *Ipse est enim.* Car c'est lui !... Tiens, regarde... »

V

Le dernier linge avait été enlevé, et la statue se dressait, délivrée, dans cette sincérité du mo-

delage direct où l'on sent la touche de l'ébauchoir, la main de l'artiste, son esprit, sa fièvre. Jamais, dans ses meilleurs jours, le sculpteur n'avait approché de la beauté parfaite comme dans cette œuvre dont il m'avait raconté la douloureuse et chimérique genèse. Le Triptolème de la célèbre stèle du musée d'Athènes, entre Déméter et Perséphone, n'est pas plus élégant de structure et de pose que ne l'était ce David, simplement debout sur sa jambe droite et la gauche un peu en avant, comme les statues archaïques; et la gracilité vigoureuse des jambes, la cambrure souple des reins, la maigreur à peine musclée des épaules, la ligne mince du ventre, donnaient à ce corps d'adolescent un caractère incomparable de sveltesse virile et d'énergie, tandis que la finesse des mains et des pieds, et surtout la délicatesse des traits encadrés dans les boucles d'une chevelure crêpelée à la manière de Léonard, paraient cet être délicieux d'une langueur toute muliébrile. C'était réellement la fusion des deux beautés, l'une mâle, l'autre féminine, que l'artiste avait rêvée et réussie. Pour moi, qui savais de quelle mélancolique fantaisie cette irritation était l'aboutissement, ce David — où je reconnaissais quelques-uns des gestes de Clouet, sa structure, son attitude, et le sourire, la grâce, le regard de sa jeune femme, — tenait de l'apparition, et, dois-je le dire? presque du sacrilège.

Non, ce n'était pas un David, le prince qui doit vaincre et régner! C'était l'image du jeune héros qui ne vivra pas, un Euryale que son Nisus appellera en vain, un Icare qui sombrera dans l'inapaisable Océan, un Orphée que déchireront les mains cruelles des Ménades, — une figure sans promesse d'avenir, et si héroïquement, si tristement belle... Et je pouvais à peine, tant j'étais ému, exprimer mon admiration, dont l'artiste jouissait avec cette naïveté d'orgueil, naturelle devant une pareille statue. Nous ne faisons pas de telles œuvres. Elles se font en nous, presque malgré nous... Et comme nous nous taisions tous les deux, voici que nous entendîmes venir du dehors, de cette porte sur le pas de laquelle la mère du petit Albert était tombée à la fin de sa grossesse, une plainte, sourde d'abord et contenue, puis plus haute, un gémissement coupé de sanglots, la plus désespérée lamentation qui m'ait jamais percé le cœur... Yves et moi, nous nous regardâmes. Sur ce visage transfiguré par toutes les fièvres de l'enthousiasme, une détresse passa, et comme le remords d'un crime. Nous n'avions pas besoin d'aller et de soulever la tapisserie pour comprendre que c'était Laure qui pleurait ainsi. Elle était descendue, poussée par une curiosité irrésistible. Elle n'avait pas osé franchir le seuil, et elle avait tout écouté, avec quels sentiments, sa lamentation le disait assez! Cette plainte montait, montait tou-

jours, et le visage du sculpteur se contractait davantage encore, jusqu'à une minute où deux grosses larmes lui jaillirent des yeux, qui roulèrent sur ses joues creusées. Et tout d'un coup, sans prendre plus garde à ma présence que si j'avais été une figure d'un des moulages appendus aux murailles, il se précipita vers la porte. Il aperçut, assise sur les marches de l'escalier, sa femme qui sanglotait en serrant contre elle le pauvre petit être avorté et difforme pour qui le père avait eu, pendant ces trois ans, une si étrange haine, et, avec une surprise qui, à moi aussi, me tira des larmes, voici que je vis cet homme s'agenouiller, et il serrait sa femme contre son cœur, il pressait l'enfant dans ses bras, et il disait :

— « Ah! pardonne-moi... pardonne-moi... Je sens que je l'aime. Je te jure que je l'aime et que tu ne souffriras plus. Regarde... Mais regarde!... »

Et il couvrait le petit Albert de baisers passionnés, tandis que la mère, brisée par le saisissement de rencontrer chez son mari une pitié qu'elle n'espérait plus, appuyait sa tête sur son épaule avec un gémissement que j'écoutais s'adoucir, s'adoucir encore. Et je compris, — l'événement m'a prouvé depuis que j'avais raison, — je compris que le sculpteur était sincère et qu'il pouvait réellement aimer le pauvre avorton, aujourd'hui qu'il possédait dans son atelier le fils dont il avait

tant rêvé. J'avais devant moi, dans le groupe de ces trois êtres réconciliés, à quelques pas de la statue en terre glaise, immobile sur son piédestal, le symbole du *bienfait de l'art,* et je l'eus davantage encore à voir, quelques instants plus tard, la mère relever la tête, et, tout en continuant à serrer son fils vivant sur sa poitrine avec des mains frémissantes, elle souriait à l'autre, au fils qu'elle aurait pu et dû avoir, — à l'œuvre libératrice qui lui avait rendu son mari.

Paris. Juillet 1896.

III

L'Age de l'Amour

L'Age de l'Amour

RÉCIT D'UN REPORTER

I

QUAND j'eus soumis au directeur du *Boulevard* — le plus littéraire des grands journaux Parisiens — le projet de mon « Enquête sur l'Age de l'Amour », il parut étonné qu'une idée aussi « journalistique », ce fut son mot, eût germé toute seule dans la cervelle de son plus récent collaborateur. J'étais chez lui depuis quinze jours, et c'était mon premier journal :

— « Complétez votre question, mon cher Labarthe, » me dit-il avec un air un peu moins insolent que d'habitude. Puis, quand il m'eut écouté quelques minutes, il résuma : « Bon, cela. Vous

allez donc demander à ces messieurs et à ces dames à quel âge on aime le mieux, premier point; à quel âge on est le plus aimé, second point... C'est bien votre idée? Et maintenant, qui allez-vous interviewer d'abord?... »

— « J'ai dressé une liste, » lui répondis-je, et je tirais de ma poche une feuille de papier. J'y avais griffonné les noms des « personnalités » que je me proposais d'interroger sur ce palpitant problème, et je commençai de lire ma liste. Il y avait là dedans un général, deux anciens ministres, un dominicain, quatre actrices, dont deux de café-concert, et quatre acteurs, dont un décoré, deux financiers, deux avocats, un chirurgien, un médecin légiste, et une suite de littérateurs célèbres. Tantôt mon interlocuteur approuvait de la tête; tantôt il disait de sa voix brève, qui affecte des allures américaines : « Mauvais... Biffez... » jusqu'au moment où j'arrivai au nom que j'avais gardé pour le dernier, celui de Pierre Fauchery, le célèbre romancier.

— « Biffez encore, » fit-il en haussant les épaules; « il est brouillé avec nous... »

— « Pourtant, » insinuai-je, « s'il y a quelqu'un dont l'opinion intéresserait les lecteurs et surtout les lectrices?... Je comptais même commencer par lui... »

— « Parbleu! » interrompit le rédacteur en chef, « mais Fauchery a pour principe de ne rece-

voir aucun reporter. Ce n'est pas un, c'est dix que je lui ai envoyés et qu'il a tous consignés à sa porte... Le *Boulevard* n'aime pas qu'on se moque de lui, et nous l'avons passé à tabac, deux ou trois fois... Ainsi... »

— « Hé bien ! » lui dis-je, « j'aurai tout de même une interview de Fauchery et pour le *Boulevard*. Je vous en donne ma parole. J'ai un moyen sûr... »

— « Si vous y arrivez, » répondit mon homme en me regardant, « il y a deux louis de plus pour vous... Au fond, il m'énerve, ce monsieur qui a l'air de cracher sur la réclame. Il faut qu'il y goûte, comme les camarades... Mais, » ajouta-t-il en haussant ses larges épaules, « vous n'y arriverez pas... Voyons pourtant votre moyen sûr ?... »

— « Vous me permettrez de ne vous le dire qu'après. Dans quarante-huit heures, vous verrez si, oui ou non, j'ai réussi. »

— « Allez-y, et, vous savez, ne ménagez pas le pélerin. »

Décidément, j'avais fait des progrès comme journaliste, rien que dans cet apprentissage d'une quinzaine de jours, puisque je laissais le sieur Pascal, l'abominable impresario dont je dépendais, parler ainsi de l'écrivain que j'admire le plus parmi les vivants. Mais depuis la semaine encore toute voisine où, fatigué de ne pas manger à ma

faim, je m'étais décidé à faire mon trou dans la mêlée parisienne, je m'étais tant efforcé de dépouiller systématiquement mon ancien moi, comme les lézards font leur vieille peau, que j'y avais presque réussi! Je savais bien, pour en avoir la preuve dans un tiroir rempli de poèmes, de drames et de romans commencés, qu'il avait existé jadis — un jadis qui datait d'hier — un certain Jules Labarthe, venu à Paris de sa province pour être un grand homme. Ce personnage-là qui croyait aux Lettres, — avec une majuscule, — à l'Idéal, — autre majuscule, — à la Gloire, — troisième majuscule, — était mort et enterré. Recommencerait-il un jour, une fois sa position faite, à écrire par amour de l'art? C'était possible, mais, pour l'heure, je ne connaissais plus, je n'admettais plus que le Labarthe énergique et débrouillard, entré dans la presse avec l'idée d'être avant tout de son temps et d'arriver le plus vite possible aux trente mille francs par an. Qu'importait à ce second individu que l'immonde Pascal se vantât d'avoir « passé à tabac » le plus délicat et le plus puissant des héritiers de Balzac, d'autant plus que moi-même — le Labarthe nouvelle manière — je me préparais à une opération qui valait en délicatesse les procédés de mon rédacteur en chef? J'avais, en effet, mon moyen sûr de mener à bien mon *interview,* et le voici. Durant ma période d'imbécile naïveté

j'avais envoyé à Pierre Fauchery des vers et des nouvelles. C'étaient justement ces vers et cette nouvelle dont l'échec, auprès de quatre éditeurs, m'avait décidé à entrer dans le journalisme sous le patronage d'un camarade complaisant. Le grand écrivain, alors en voyage, m'avait répondu. J'avais moi-même riposté par une lettre à laquelle il avait encore répondu en m'invitant à lui rendre visite. J'y étais allé. Je ne l'avais pas rencontré. J'y étais retourné. Je ne l'avais pas rencontré davantage. Puis une espèce de honte m'avait empêché de revenir à la charge. Je ne l'avais donc jamais vu. Il ne connaissait de moi que le jeune Éliacin de mes deux épîtres. C'est sur quoi je comptais pour lui extorquer en douceur l'entretien qu'il aurait certainement refusé au journaliste. Mon plan était tout simple : me présenter chez lui, être reçu, lui cacher ma profession actuelle, lui raconter un vague sujet de roman où il fût question de « l'âge de l'amour », le faire causer, — et puis, quand il retrouverait sa conversation imprimée toute vive... Ici j'éprouvais bien quelques remords. Mais je les étouffais avec le terrible mot : *la lutte pour la vie,* — et aussi par le souvenir d'innombrables exemples recueillis dans la corporation à laquelle j'avais désormais l'honneur d'appartenir.

II

Dès le lendemain donc du jour où j'avais eu ce très littéraire entretien avec mon honorable directeur, je sonnais à la porte du petit hôtel que Pierre Fauchery habite rue Desbordes-Valmore, dans un coin retiré de Passy. Ayant pris la plume pour raconter une histoire simple, dans toute sa vérité, — je ne sais pas pourquoi je tairais le vilain sentiment de plaisir qui me chatouilla le cœur pendant que la sonnette tintait, à songer que j'allais jouer un bon tour à l'hôte de ce paisible asile. On n'accepte pas des renoncements comme celui auquel je m'étais décidé sans qu'il vous en reste un arrière-fond d'envie pour ceux qui ont triomphé dans le douloureux combat littéraire. Ce me fut véritablement une déception quand le domestique, visiblement d'assez mauvaise humeur, me répondit que M. Fauchery n'était pas à Paris. J'insistai pour savoir quand il rentrerait? Le domestique l'ignorait. Pour avoir son adresse? Le domestique l'ignorait encore. Pauvre homme célèbre et qui croyait assurer l'anonymat à ses villégiatures! Une demi-heure après, je savais qu'il habitait momentanément le château de Proby,

près de Nemours. — Je n'avais eu que la peine de me renseigner chez son éditeur. — Et deux heures plus tard je prenais un billet à la gare de Lyon pour la petite ville où Balzac a placé sa délicieuse *Ursule Mirouet*. J'emportais une valise, de quoi coucher une nuit. Au cas où je manquerais le Maître dans l'après-midi, j'étais décidé à ne pas le manquer le lendemain matin, et juste sept heures après que le valet de chambre, fidèle à sa consigne, m'avait déclaré ne pas savoir où était le romancier, je faisais passer ma carte à ce dernier dans le vestibule du château. — J'avais eu soin d'écrire au-dessous un rappel de mes envois de l'autre année, et cette fois je fus introduit, après dix minutes d'une séance dans ce vestibule, durant laquelle je vis, avec une curiosité et une malice singulières, deux jeunes femmes, très élégantes et très jolies, qui sortaient pour une promenade à pied. « Parfait ! » me dis-je, « voilà le secret de cet exil, l'interview s'annonce bien... »

Le romancier se tenait dans un petit salon d'ami dont la fenêtre ouvrait sur le parc, en ce moment jauni par l'automne commençant. Un feu de bois brûlait dans la cheminée, et il éclairait gaiement des murs tendus d'une cretonne rosée, sur laquelle se détachaient quelques gravures anglaises, coloriées, représentant des chasses à courre et des sauts d'obstacles. C'était bien là le

décor des habitudes mondaines que la chronique avait souvent reprochées à Fauchery. Mais les papiers et les livres qui chargeaient la table, attestaient que l'hôte momentané de ce coquet asile demeurait un solide ouvrier de Lettres; et ce constant labeur était attesté plus encore par une physionomie qui, je l'avoue, me donna tout de suite un petit remords de la ruse à laquelle je me livrais en ce moment. Ah! si j'avais trouvé le Fauchery snob et prétentieux que lesdites chroniques persiflaient hebdomadairement, ce m'eût été, au contraire, un délice de tromper sa diplomatie. Mais non. — J'aperçus, posant la plume pour me recevoir, un homme d'environ cinquante-sept ans, le visage creusé de réflexion, les yeux fatigués de veilles, le front lourd de pensées, qui me dit en m'indiquant un fauteuil :

— « Vous m'excuserez, mon cher confrère, d'avoir tardé à vous recevoir. » — Moi, son cher confrère! Ah! S'il avait su! — « Vous voyez, » et il me montra sa feuille encore humide, « que l'esclavage de la copie ne lâche pas son homme... On a seulement moins de facilité à mon âge qu'au vôtre, et maintenant, parlons de vous... Comment êtes-vous à Nemours? Qu'avez-vous fait depuis la nouvelle et les vers que vous avez bien voulu me communiquer?... »

On a beau avoir égorgé une fois pour toutes son Idéal de jeune homme, — quand on a aimé la

littérature, comme je l'ai aimée à vingt ans, on n'est pas consolé à vingt-six d'avoir sacrifié ces belles amours, même à l'implacable nécessité. Ainsi, Pierre Fauchery se rappelait mes pauvres vers! Il avait vraiment lu ma pauvre nouvelle! L'allusion qu'il y fit me le prouva davantage encore. Pouvais-je lui dire, en ce moment-là, que, depuis la composition de ces premières œuvres, j'avais désespéré de moi-même, et que j'avais changé mon fusil d'épaule? L'image des bureaux du *Boulevard* s'évoqua soudain devant mon souvenir. J'entendis la voix de mon rédacteur en chef:

— « Interviewer Fauchery? Allons donc! Vous n'y arriverez pas... » et je répondis en restant fidèle au rôle que je m'étais imposé :

— « Je me suis retiré à Nemours pour travailler à un grand roman qui s'appelle l'*Age de l'Amour*, et c'est un peu sur ce point que je voudrais vous consulter, cher Maître... »

Il me sembla — mais n'était-ce pas une illusion? — qu'à l'énoncé du soi-disant titre de mon soi-disant roman, un sourire et une ombre flottaient à la fois dans les yeux et sur la bouche de Fauchery. L'image me revint des deux jeunes femmes rencontrées tout à l'heure dans le vestibule. Le Maître de tant de chefs-d'œuvre d'analyse était-il en train de vivre un nouveau livre avant de l'écrire? Je n'eus pas le temps de répondre à ces questions, car, ayant avisé une coupe d'onyx dans

laquelle blondissaient quelques cigarettes de tabac russe, il m'en offrit une, il en alluma une autre lui-même, et, à son tour, il commença de m'interroger et de me répondre tour à tour. Je l'écoutais penser tout haut et j'avais tout à fait oublié mes combinaisons machiavéliques, tant j'éprouvai soudain de jouissance intime à cette communion avec un esprit que j'avais passionnément aimé dans ses œuvres. C'était le premier, parmi les grands écrivains de notre temps, que j'abordasse ainsi dans une demi-intimité. J'observais, tandis que nous parlions, la singulière identité de sa parole causée et de sa parole écrite. J'admirais la charmante simplicité avec laquelle il s'abandonnait au plaisir d'imaginer et devant le premier venu, son surplus d'intelligence, sa vivacité d'impression, son absence totale de morgue et d'attitude!

— « ... Il n'y a pas d'âge pour aimer, » me disait-il en substance, « parce que l'homme capable d'aimer — dans un sens complexe et moderne d'exaltation idéale — ne cesse jamais d'aimer... J'irai plus loin : il ne cesse jamais d'aimer le même être... Vous savez l'expérience qu'un physiologiste contemporain essaya sur une série de portraits pour déterminer en quoi consistent ces ressemblances indéfinissables que nous appelons l'air de famille?... Il prend les photographies de vingt personnes d'un même sang, puis il pho-

tographie de nouveau ces photographies sur une même plaque en les superposant. Il découvre ainsi les traits communs qui, séparés des autres, déterminent le type... Hé bien! Je suis persuadé que si l'on pouvait tenter une expérience analogue et photographier en les superposant les différents portraits des femmes qu'un même homme a aimées ou cru aimer dans sa vie, on découvrirait que toutes ces femmes se ressemblent. Les plus inconstants n'ont jamais chéri qu'un seul et même visage à travers cinq, six, mettons vingt visages. Ils n'ont jamais poursuivi qu'un seul et même être à travers plusieurs êtres... Le tout est de savoir à quel âge ils rencontrent la femme qui se rapproche le plus de celle dont ils portent le modèle en eux. Cet âge sera pour eux celui de l'amour... »

— « ... L'âge d'être aimé? » disait-il encore, « mais la plus profonde des passions que j'aie jamais vu un homme inspirer, — c'est un de mes maîtres, un poète, qui en a été l'objet et il avait alors soixante ans. Il est vrai qu'il se tenait droit comme un jeune homme, qu'il allait et venait d'un pas aussi leste que le vôtre, qu'il causait comme Rivarol, qu'il faisait des vers aussi beaux que ceux de Vigny, qu'avec cela, ayant perdu coup sur coup sa femme et ses enfants, il était très pauvre, très solitaire et très malheu-

reux... Vous vous rappelez ce que dit le Maure dans Shakespeare : — « Elle m'aima pour les dangers que j'avais courus, et moi, je l'aimai pour la pitié qu'elle leur donna... » Tant il y a que ce grand artiste inspira un dévouement si passionné à une jeune Russe belle, noble et riche, qu'elle ne s'est pas mariée à cause de lui, qu'elle a trouvé le moyen de le soigner dans sa dernière maladie, jour et nuit, malgré sa famille, et qu'à l'heure actuelle, ayant tout racheté aux héritiers des objets qui ont appartenu au poète, elle conserve l'appartement où il a vécu, intact comme à son dernier jour. Et il y a quinze ans de cela!... C'est qu'elle aussi, elle avait rencontré dans cet homme qui avait trois fois son âge, l'être identique à une certaine image qu'elle portait dans son cœur... Et Gœthe d'ailleurs et Ulrique de Lewetzow, et Lamartine, et tant d'autres!... Mais pour peindre des sentiments de cette hauteur, » ajouta-t-il, « vous devez renoncer au petit procédé d'observation insignifiante qui est la tare des artistes d'aujourd'hui. Il vous faut, pour qu'un amoureux de soixante ans et plus ne soit ni ridicule ni odieux, lui appliquer ce que le vieux Corneille disait si fièrement de lui-même dans ses stances à la marquise :

Cependant, j'ai quelques charmes
Qui sont assez éclatants,
Pour n'avoir pas trop d'alarmes
De ces ravages du temps...

Ayez le courage, pour analyser des émotions supérieures, de créer des personnages *supérieurs et vrais*. Tout l'art du roman d'analyse est là... »

En parlant ainsi, le Maître avait dans les prunelles un tel éclair de certitude intellectuelle, il m'apparaissait lui-même comme si pareil à ces personnages supérieurs à la peinture desquels il me conviait, que je ne pensais pas à trouver prétentieuse la théorie de ce quasi-sexagénaire : que l'on peut être aimé à tout âge! Le contraste était trop fort entre le monde d'idées où se mouvait le célèbre artiste et l'atmosphère de boutique littéraire où j'étouffais depuis ces quelques mois. Tout réalisait mes premiers rêves de jeunesse dans cet homme demeuré si vigoureux de talent à travers trente volumes, et dont le masque vieilli faisait une illustration vivante à la belle devise : « Puisqu'il faut nous user, usons-nous noblement. » Sa maigreur disait l'austérité de ses longs travaux; sa bouche ferme annonçait la décision de son caractère; son front creusé de larges plis avait la pâleur du papier sur lequel il s'était tant penché, et cependant la finesse de ses mains bien soignées, la sobre élégance de sa tenue, un air d'aristocratie native révélaient que ces belles vertus professionnelles avaient été conservées à travers une vie de tentations frivoles. Ces tentations n'avaient pas plus troublé l'éthique spirituelle du travailleur que

les honneurs académiques, les succès d'argent et les innombrables éditions. Et avec tout cela, le grand homme était très bonhomme, car après avoir disserté avec moi très longuement, il finit par me dire :

— « Puisque vous êtes à Nemours, j'espère vous revoir plusieurs fois encore, et aujourd'hui je ne voudrais pas vous laisser partir sans vous avoir fait connaître à mes hôtes... »

Que répondre ? Et voilà comment un simple reporter du *Boulevard* se trouvait, sur le coup de cinq heures du soir, installé à une table de thé dans le salon d'un château où, certes, aucun journaliste n'avait jamais mis le pied, présenté, comme un jeune poète et romancier d'avenir, à la vieille marquise de Proby, chez laquelle le Maître était en visite ; et cette aimable douairière en cheveux blancs m'interrogeait sur mes prétendus travaux et je répondais par des mensonges forcés, avec une rougeur aux joues que la bonne dame dut expliquer par la plus naïve timidité. Et, comme s'il était un malin génie pour multiplier les invites aux mauvaises actions à de certains moments, voici que les deux jeunes femmes à la sortie desquelles j'avais assisté, rentrèrent au milieu de cette visite inopinée. Ah ! Mon interview avec le romancier *féministe* sur l'*Age de l'amour,* quel commentaire vivant j'en eus aussitôt, et comme tout s'éclaira

des discours de l'écrivain vieilli, à le voir soudain bavarder avec une des deux arrivantes! C'était une jeune fille de vingt ans peut-être, — une demoiselle de Russaie — si j'ai bien entendu son nom. Cette enfant était assez grande, avec un visage un peu long qu'éclairaient deux yeux, très noirs et très doux, d'une ardeur et d'une fixité singulières. Elle offrait une ressemblance vraiment saisissante avec le portrait du Salon Carré du Louvre, attribué à Francia, et qui est connu sous le nom de l'*Homme noir,* à cause de la couleur sombre du vêtement et de la cape. Autour de sa bouche et de ses narines frémissait cette même nervosité domptée, cette même fièvre contenue qui donne à ce portrait son frappant caractère, et je n'étais pas là depuis un quart d'heure que j'avais deviné, à sa manière de regarder et d'écouter Fauchery, quel intérêt passionné le vieux Maître lui inspirait. Quand il parlait, elle était prise tout entière par l'attention où elle s'abîmait. Quand elle lui parlait, je sentais frissonner sa voix, si l'on peut dire, et lui, le glorieux écrivain, saturé de triomphes, épuisé de travail, il paraissait, depuis qu'il était dans le rayonnement de cette naïve idolâtrie, avoir retrouvé cette vivacité, cette élasticité d'impression qui est la grâce souveraine de la jeunesse aimante :

— « Je comprends pourquoi il citait Gœthe tout à l'heure et la jeune fille de Marienbad, » me

disais-je en riant à part moi, tandis que la voiture de louage me ramenait du côté de Nemours. « Il pensait à lui-même. Il est amoureux de cette petite et il en est aimé. Nous allons apprendre qu'il l'épouse. En voilà un mariage qui provoquera de la copie, et quand le sieur Pascal saura que j'ai assisté à ces fiançailles !... Pour le moment, songeons à l'interview. Fauchery sera-t-il étonné de la lire après-demain dans le journal ! Mais lit-il seulement les journaux ?... Ce n'est pas très correct. Mais quel mal lui fais-je ? Et d'ailleurs, *la lutte pour la vie !...* »

Je me souviens. C'est par ces raisonnements d'*arriviste* que j'essayais d'endormir la voix qui me criait intérieurement :

— « Tu n'as pas le droit de coucher sur le papier et de servir au public ce que t'a dit ce noble écrivain qui a cru recevoir en toi un poète et non pas un reporter. » — Mais j'entendais aussi la voix du rédacteur en chef : — « Vous n'y arriverez pas !... » — Et cette seconde voix, j'ai honte de l'avouer, l'emporta sur l'autre, d'autant plus qu'il s'agissait de tuer la soirée de mon mieux. J'étais rentré, en effet, à Nemours trop tard pour le train qui m'eût remis à Paris vers l'heure du dîner. On m'avait donné dans la vieille auberge une chambre très propre et très paisible. Je me dis : « Je serai bien ici pour écrire, » et, jusqu'à mon coucher,

j'employai mon temps à rédiger le morceau qui devait ouvrir mon enquête. Je griffonnai là, sous l'impression vivante de mon après-midi et — qui sait? — le talent fouetté, comme mes nerfs, par un rien de remords, oui, je griffonnai là quatre pages qui n'eussent pas déparé le journal de Goncourt, ce manuel exquis du parfait reporter. Tout y était : mon voyage et l'arrivée au château, — la silhouette de cette coquette bâtisse du dix-huitième siècle avec ses rideaux d'arbres et ses allées taillées, — le salon du Maître, et le Maître lui-même, — et ses propos, — et le thé pour finir, — et le sourire du romancier vieilli dans son cercle d'amies, vieilles et jeunes. — Il n'y manquait qu'un mot de la fin. « Je le trouverai à mon réveil, » me dis-je, et — la nature littéraire est ainsi — je me couchai sur le sentiment du devoir accompli! J'avais écrit, et je le sentais, sous le prétexte d'une interview, ma meilleure page de roman.

III

Que se passe-t-il en nous durant le sommeil? Y a-t-il un irrésistible et secret travail de nos idées qui fermente à notre insu pendant que nos sens demeurent fermés aux impressions du monde exté-

rieur? Toujours est-il qu'à ce réveil escompté d'avance je me trouvai dans des dispositions très différentes de celles où je m'étais endormi. Je n'avais pas ouvert les yeux depuis dix minutes que l'image de Pierre Fauchery surgit devant moi. Aussitôt l'idée que j'avais abusé de sa grâce d'accueil, à ce degré me fut complètement insupportable. J'éprouvai un passionné besoin de le revoir, afin de lui demander pardon de mon mensonge. Je voulais lui dire qui j'étais, dans quel but je m'étais introduit auprès de lui, et que je m'en repentais. Mais il n'était pas besoin d'une telle confession. Il suffisait de détruire les pages que j'avais écrites la veille. Je me levai dans cette idée. Avant de les déchirer, je les relus... Et puis, — tous les hommes de lettres me comprendront, — et puis, elles me parurent si réussies que je ne les déchirai point. Une pensée me traversa la tête : — « Fauchery est si intelligent, si généreux! Après tout, qu'y a-t-il dans cette interview qui puisse vraiment l'offenser? Rien, absolument rien. Si je me présentais de nouveau à lui et ce matin même? Si je lui disais toute mon histoire, et que du succès de cette petite enquête dépend peut-être tout mon avenir de journaliste? Quand il saura que j'ai vécu cinq années de misère et de travail sans arriver à quoi que ce soit, et que j'ai dû entrer dans la presse pour avoir un morceau de pain, il me pardonnera, il me plaindra, il me répondra : « Publiez votre

« interview... » Oui. Mais s'il me défend de la publier?... Non, il ne me le défendra pas... »

Je passai la matinée à débattre cet étrange dernier projet. Une honte naturelle me le rendait très pénible. Mais il avait pour lui de concilier à la fois les scrupules de ma délicatesse, mon amour-propre d'aspirant chroniqueur, et mes intérêts de bourse. Je savais le sieur Pascal très généreux sur l'article interview quand le morceau lui plaisait. Ne m'avait-il pas promis, d'ailleurs, une prime si je confessais Fauchery? Bref, j'étais décidé à tenter l'expérience, lorsque, au sortir d'un déjeuner hâtif, et comme je montais dans la carriole qui m'avait déjà conduit la veille, je vois passer au grand trot d'un cheval de race une victoria armoriée, et, avec stupeur, je reconnais, assis sur les coussins et abandonné à une rêverie morne qui démentait singulièrement sa bonne humeur de la veille — qui donc? Pierre Fauchery lui-même!... Une petite malle placée sur le siège à côté du cocher indiquait assez qu'il se dirigeait vers la gare. Je regarde ma montre. Le train de Paris partait dans douze minutes. Le temps d'empiler moi-même mes effets pêle-mêle dans ma valise, de payer ma note sans la vérifier; la même carriole qui avait dû me conduire au château de Proby m'emportait vers la station, ventre à terre, et, quand le train s'ébranla, j'étais assis dans un com-

partiment vide, en face du célèbre écrivain qui me disait :

— « Vous aussi, vous désertez Nemours ? Vous êtes comme moi, il vous faut Paris pour bien travailler. »

La conversation, ainsi engagée, aurait dû me mener très aisément à l'aveu que j'avais résolu de faire. Mais pour cela, il eût fallu d'abord que je ne fusse pas saisi, devant mon compagnon improvisé, d'une timidité invincible, puis que son attitude ne m'inspirât pas une curiosité égale à ma timidité. Qu'il s'éloignât avec cette précipitation du château où je l'avais laissé si confortablement installé la veille, vingt hasards pouvaient l'expliquer, depuis une dépêche reçue d'un parent malade jusqu'au plus vulgaire rendez-vous d'affaires. Mais que l'expression de sa physionomie eût changé depuis la veille comme elle avait changé, qu'il fût devenu dans ces dix-huit heures l'homme soucieux, découragé, épuisé qu'il semblait être, alors que je l'avais quitté si heureux de vivre, si gaiement empressé auprès de cette jolie enfant, de cette Mademoiselle de Russaie qui l'aimait et qu'il paraissait aimer, c'était une énigme qui m'obsédait, cette fois sans arrière-pensée professionnelle. Il devait m'en donner le mot avant d'arriver à Paris. Du moins, je croirai toujours que le discours qu'il me tint à un certain moment contenait, sous une forme indirecte, une confidence. Il

était encore bouleversé par l'incident inattendu qui avait déterminé et son hâtif départ et cette soudaine métamorphose de ce qu'il eût appelé lui-même, dans le style de ses romans, son « ciel intime ». Et cet incident, il me le raconta, *per sfogarsi,* comme aimait à dire Beyle, dans la persuasion que je n'en démêlerais pas le vrai héros. Oui, je croirai toujours cela, qu'il m'a dit son histoire sous le nom d'un autre, et j'aimerai à le croire, parce que c'était si *lui,* cette façon de sentir. Ce fut encore à propos du soi-disant sujet de mon roman, c'est-à-dire — ô ironie! — à propos du réel sujet de mon interview, qu'il commença :

— « J'ai bien réfléchi à notre conversation et à votre livre, et j'ai peur d'avoir mal exprimé ma pensée hier... Quand je vous disais que l'on peut aimer et être aimé à tout âge, j'aurais dû ajouter que cet amour arrive quelquefois trop tard. C'est quand on n'a plus le droit de prouver à ce que l'on aime combien on l'aime, — que par le sacrifice... Je voudrais, en vous demandant de ne pas vous en servir, parce que ce secret n'est pas le mien, vous donner un document, comme on dit aujourd'hui, lequel est à lui seul tout un petit drame et tout un dénouement. » Et sur ma promesse de discrétion : « J'ai eu un ami, » reprit-il, « un camarade de mon âge, qui avait aimé, à vingt ans, une jeune fille. Il était pauvre. Elle était riche. Les parents les séparèrent. Cette fille se maria,

mais avec un autre, et elle mourut presque aussitôt... Mon ami vécut. — Vous saurez, un jour, qu'il est également vrai de dire que l'on guérit de tout et que l'on ne se console de rien. J'avais été le confident de sa folie. Je fus celui des aventures qu'il mit par-dessus cette première, cette ineffaçable déception. Il ressentit, il inspira d'autres amours. Il goûta d'autres bonheurs. Il subit d'autres chagrins. Et pourtant, lorsque nous étions seuls et que nous en venions à ces confidences que j'appelle d'arrière-cœur, toujours la fiancée idéale de sa vingtième année réapparaissait à travers ses paroles. Que de fois il m'a dit : — « Je n'ai jamais cherché qu'elle à travers les autres, et, « comme elles n'étaient jamais tout à fait elle, « depuis elle, je n'ai jamais aimé vraiment... »

— « Et elle, » demandai-je, « l'avait-elle aimé ? »

— « Il ne le pensait pas, » répondit Fauchery. « Du moins, elle ne le lui avait jamais dit... Maintenant, imaginez mon ami à l'âge où je suis, ou presque. Voyez-le, déjà grisonnant, lassé par la vie, et bien persuadé qu'il a enfin conquis le grand apaisement. Et voilà que dans un séjour en province, chez des parents, il rencontre une enfant de vingt ans, le portrait, l'hallucinant portrait de celle qu'il a voulu épouser trente ans auparavant. Vous savez, une de ces ressemblances singulières qui vont de la couleur des yeux au timbre de la voix,

du sourire à la pensée, du geste aux plus fines nuances du cœur... Ce n'est pas en deux phrases décousues, c'est dans des pages et des pages qu'il faudrait étudier les étranges sentiments dont j'ai vu mon ami atteint : cette tendresse à la fois présente et rétrospective pour un être mort à travers un être vivant, cet hypnotisme de l'âme qui ne sait où finissent les souvenirs et les rêves, où commence l'émotion réelle, cet emmêlement quotidien de ce qu'il y a de plus lointain au monde : le fantôme d'une fiancée perdue, avec ce qu'il y a de plus vivant, de plus frais, de plus irrésistiblement naïf et spontané, une jeune fille... Elle va, elle vient, elle rit, elle chante, l'on se promène avec elle dans l'intimité d'une existence de campagne, et l'on voit une morte à côté d'elle !... Après quinze jours d'un abandon presque irréfléchi aux dangereuses délices de ce trouble intérieur, imaginez mon ami entrant par hasard, un matin, dans une des pièces les moins fréquentées de la maison : une galerie où se trouvait, entre autres tableaux, un pastel peint d'après lui-même quand il avait vingt-cinq ans. Il s'approche de ce portrait distraitement. On avait fait du feu dans la pièce, en sorte qu'une légère buée s'était épaissie sur le verre qui protégeait le pastel, et, sur ce verre, à même cette buée, le promeneur voit dessinée distinctement la trace de deux lèvres qui s'étaient posées là sur son portrait, à la

place des yeux, — deux fines et délicates lèvres dont l'aspect lui fit battre le cœur. Il sort de la galerie et questionne un domestique. Il n'était entré là depuis le matin que la jeune fille dont il s'occupait... »

— « Et alors ? » interrogeai-je comme il s'arrêtait.

— « Alors mon ami revint dans la galerie, regarder de nouveau cette adorable empreinte de la plus innocente, de la plus passionnée des caresses. Une glace était auprès, dans laquelle il pouvait se voir et comparer son visage d'aujourd'hui à son visage d'autrefois, l'homme qu'il avait été à celui qu'il était. Ce qui se passa en lui à cette minute, il ne me l'a jamais dit, je ne le lui ai jamais demandé... Eut-il l'impression qu'il était trop coupable en inspirant une passion à une jeune fille qu'il eût été fou, criminel presque, d'épouser ? Comprit-il qu'à travers sa vieillesse encore si sensible, c'était sa jeunesse qu'aimait cette enfant ? Se souvint-il, avec une trop douloureuse acuité, de l'autre, de celle qui ne lui avait jamais donné ce baiser-là, quand il lui était permis de le rendre ?... Je sais seulement qu'il est parti le jour même pour ne plus jamais revoir celle qu'il ne pouvait plus aimer avec l'espérance, avec la candeur, avec l'âme de ses vingt ans, — comme il avait aimé l'autre... »

VI

... Quelques heures après cette conversation, j'étais de nouveau dans les bureaux du *Boulevard*, assis dans le cabinet du sieur Pascal qui me disait :

— « Déjà ? Avez-vous interviewé Pierre Fauchery ? »

— « Il n'a même pas voulu me recevoir, » répondis-je effrontément.

— « Qu'est-ce que je vous avais dit ?... » ricana le directeur en haussant ses larges épaules. « Nous le repincerons à son prochain volume, » et il ajouta en me regardant : « D'ailleurs, vous savez, mon petit Labarthe, tant que vous aurez cet air bon petit jeune homme, qu'est-ce que vous voulez f... dans la presse ? »

Je m'inclinai sous la mauvaise humeur du patron. Qu'aurait-il dit s'il avait su que je l'avais là, dans ma poche, son interview, et là, dans ma tête, une anecdote, de quoi griffonner la plus jolie chroniquette à clef ? Et il n'a eu ni l'interview, ni la chronique. Depuis, j'ai fait mon chemin dans

cette presse où je devais échouer. J'ai perdu mon air bon petit jeune homme, et je gagne les trente mille francs par an, — et au delà. Hé bien! je n'ai jamais eu à publier le plus fructueux, le plus retentissant article, le même plaisir qu'à glisser dans mon tiroir, pour ne jamais les en retirer, les feuillets racontant ma visite à Nemours. Je pense souvent que je n'ai pas servi les Lettres comme je voulais, puisque à travers mon immense besogne je n'ai pas écrit un livre. Et pourtant, quand je me rappelle l'irrésistible mouvement de respect qui m'a empêché de commettre vis-à-vis d'un Maître aimé une très profitable mais infâme indiscrétion, je me dis : « Si tu n'as pas servi les Lettres, tu ne les as pas trahies. » Et voilà pourquoi, maintenant que Fauchery n'est plus de ce monde, j'ai cru pouvoir raconter ma « première enquête ». — Il n'y en a pas dont je sois plus fier.

Paris. Novembre 1896.

IV

L'Adversaire

L'Adversaire

J'ai eu vingt fois la tentation de raconter dans toute sa vérité semi-fantastique un drame singulier auquel je fus mêlé, voici quelque temps déjà. Vingt fois ce caractère de fantastique d'une part, et de l'autre le manque d'harmonie entre ces événements et le cadre où il se sont déroulés, m'ont fait hésiter devant ce récit. Puis différentes confidences et la lecture des ouvrages de quelques psychologues modernes, notamment celle les *Annales des sciences psychiques,* m'ont amené à croire qu'un certain ordre de phénomènes, qualifiés de merveilleux, est plutôt assez fréquent. J'ai pensé que plusieurs lecteurs, loin de s'étonner des portions demeurées pour moi mystérieuses dans cette aventure, y

reconnaîtraient une analogie avec quelque souvenir personnel. Quant à ceux pour qui le dernier mot de tout mystère est le hasard, peut-être accepteront-ils l'étrangeté de cette histoire, grâce à l'exotisme même du décor et en faveur de quelques traits de mœurs notés d'après nature? D'ailleurs, si exceptionnels que soient les faits que je vais rappeler, ils n'excluent pas cette explication sommaire : la simple coïncidence, et pourquoi n'avouerais-je pas que j'y incline moi-même le plus souvent?...

I

Au printemps de l'année 189., je voyageais en Orient. J'étais venu par petites étapes de Beyrouth à Tyr et à Saint-Jean d'Acre, puis au Carmel et à Jérusalem, passant les journées à cheval et les nuits sous la tente, dans des conditions d'existence très primitives, mais très saines, et jamais assurément mon système nerveux ne fut moins préparé aux impressions morbides. En outre les circonstances où commença ce que j'appelais tout à l'heure un drame, d'un terme solennel et pour-

tant justifié, n'étaient pas de celles qui disposent l'esprit à des imaginations fantastiques. Rien de moins romanesque au contraire, et de plus naturel. Fatigué de dormir au camp, j'avais, aussitôt arrivé à la ville du Saint-Sépulcre, laissé mes hommes s'installer avec leurs chevaux près de la porte de Jaffa, et prosaïquement pris moi-même une chambre à l'hôtel dans une espèce de caravansérail monté à l'Européenne par un ancien drogman de voyageurs. A ce moment de l'année, quinze jours après les fêtes de Pâques, cet hôtel était presque vide et je dus faire connaissance avec les six personnes en compagnie desquelles je mangeais à table d'hôte. Ces mots, n'est-il pas vrai, s'associent mal aux visions qu'évoque le nom de Jérusalem, et les convives de ce dîner ne s'y associaient pas beaucoup mieux. C'était d'abord une vieille dame Allemande accompagnée d'une gouvernante à peine plus jeune qu'elle; — puis un négociant Américain de cinquante ans et sa femme; — puis un commis voyageur Autrichien, représentant d'une maison de Londres, et enfin un de mes compatriotes, un Français, et certes je ne me doutais guère, quand je commençai de causer avec lui, qu'il demeurerait pour toujours lié dans mon souvenir à la plus énigmatique des histoires auxquelles j'aie jamais assisté comme témoin.

Ce garçon se nommait Alfred Vincent. Il pouvait avoir trente-cinq ans. Il était assez grand, étroit d'épaules, déjà un peu chauve, et de mine chétive, avec ce je ne sais quoi d'affiné tout ensemble et de plébéien qui se rencontre si fréquemment dans la classe moyenne Française. A l'oreille un peu épaisse, aux traits un peu gros dans la face massive, j'aurais deviné le paysan tout voisin, même si je n'avais pas su presque aussitôt l'origine très récente de la fortune qui permettait à ce jeune homme le loisir d'un aussi lointain voyage. Son grand-père s'était enrichi dans l'industrie des couteaux, à Thiers, d'où la famille était originaire. Alfred avait été élevé en Auvergne jusqu'à sa douzième année. Nous eûmes donc tout de suite des souvenirs de jeunesse par où nous accrocher. Le père et la mère avaient eu deux enfants seulement, une fille et un fils, suivant la règle de la bourgeoisie française qui redoute trop le partage de la richesse acquise. La famille était venue à Paris achever l'éducation de ces deux enfants. Aujourd'hui, Alfred survivait seul, ayant perdu cette sœur et ces parents. Séparé de sa province par ses vingt années et plus de vie de Paris; séparé par sa fortune de ses cousins restés pauvres; sans occupations, faute d'avoir su choisir une carrière, il représentait le vrai type de cette *troisième génération,* si mince d'étoffe chez nous et pour

tant de raisons trop profondes! Telle était du moins la personnalité démêlée par delà ses confidences après quarante-huit heures. Mais je l'avais constaté aussi, au rebours de la plupart des jeunes rentiers de cette sorte, il gardait deux qualités excellentes : il demeurait désireux de s'instruire et capable de voir par lui-même. L'hérédité du grand-père se manifestait par ce double instinct, et cette preuve d'une réelle intelligence rendait plus pitoyable l'oisiveté où ce garçon se préparait à vieillir, comme tant d'autres de sa classe. Je l'entends encore me dire dès le premier soir, à propos de la Galilée, où il avait voyagé, le célèbre livre de Renan à la main :

— « Je vous avouerai que je ne suis guère croyant. Je parcours la Palestine en curieux et non pas en pèlerin. Mais sur un point je trouve cette *Vie de Jésus* absolument fausse. L'auteur prétend établir une analogie entre les apôtres et les gens que vous rencontrez aujourd'hui à Naplouse, à Nazareth et à Tibériade... Moi, j'ai subi l'effet précisément contraire. Bien loin de s'animer au contact de cette population syrienne et de ces paysages, les figures de l'Évangile s'éloignent, s'évanouissent, disparaissent. Elles sont trop autres... Je comprends très mal l'immense révolution morale accomplie par les douze premiers compagnons du Christ. Mais si je me les imaginais semblables aux pêcheurs actuels du lac de

Tibériade, je ne la comprendrais plus du tout... Au fond, le scepticisme de Renan était incomplet : il ne doutait pas assez de lui-même... »

Cette remarque n'est pas très originale, et si je la rapporte, c'est pour établir d'abord que ce jeune homme était préoccupé des choses de l'esprit, et puis qu'il n'était nullement enclin à la superstition. Ce double trait de sa nature — en cela encore bien française, par la lucidité et par le positivisme — devait augmenter le prix de ses confidences, dans la crise particulière qui se préparait à notre insu. Durant les premiers jours qui suivirent notre rencontre, j'avoue que je souffris plutôt des portions trop froides, presque inentraînables de cette intelligence. Il ne me quittait pas plus que mon ombre, et vraiment dans cette Jérusalem qu'il faut sentir et subir avant de l'analyser, il n'était pas le compagnon souhaitable. Trop d'enthousiasme est mêlé aux pierres de cette ville, trop de fièvre flotte dans son atmosphère pour qu'il soit possible de la bien voir sans un peu d'enthousiasme soi-même et un peu de fièvre. Ce rien d'exaltation manquait à ce garçon absolument. A causer avec lui dans certains coins de cette cité du Calvaire, je mesurais le degré auquel ces vingt années de systématique radicalisme ont déchristianisé la jeunesse française. Je me rappelle lui avoir montré ainsi devant

la porte du Saint-Sépulcre le plus émouvant des emblèmes : la pierre tombale d'un croisé, un Jacques Daubigny, qui a voulu être enterré là, au seuil de ce sanctuaire, pour la libération duquel il était venu mourir si loin des siens, si loin de sa patrie. Le dessin de son corps se discerne encore sur cette dalle, et son écusson. C'est l'humble soldat tué à son poste, et comme c'est grand!

— « Çà en a l'air, » me répondit Alfred Vincent, « mais il est probable que ce digne croisé fut un affreux brigand, comme les autres. J'étais petit garçon à l'époque de la guerre. N'importe. Depuis ce temps-là, je ne crois plus aux héros! Les Bavarois ont déménagé trop de nos pendules et les mobiles trop dévalisé notre cave... »

Qu'un homme fin et cultivé, mais avec cette médiocrité d'imagination et ce terre à terre d'idées, dût soudain me donner le spectacle de violentes impressions nerveuses, je ne m'y attendais guère, quoique cette extrême irritabilité des nerfs puisse s'associer aux pires bourgeoisismes de jugement. Les femmes de condition moyenne en sont la quotidienne preuve. J'assistai à cette déconcertante volte-face, cinq jours après notre rencontre et au moment même où je projetais de rompre ce compagnonnage, trop peu vibrant à mon gré. J'avais même commencé en faisant à moi tout seul une excursion à Béthanie et à la

grotte du *Lazare, veni foras*. Je trouvai, à mon retour, que l'hôtel s'était rempli de monde. Tout un débarquement de paquebot inondait Jérusalem de touristes, et au lieu de le regretter, comme il eût été naturel, je m'en réjouis. Alfred Vincent ferait de nouvelles connaissances et je serais plus indépendant.

Je repris donc avec bonne humeur ma place à la table commune où j'avais, ce soir-là, à ma droite toujours, mon compatriote, et à ma gauche un Anglais de l'espèce communicative. Elle existe aussi. Ce nouveau venu était un grand et robuste athlète de trente ans, avec une figure de dogue, mafflue, audacieuse, le nez carré, le menton ramassé, le poil très blond, presque roux, les yeux très clairs dans un teint sanguin sous le hâle. Il n'offrait, au premier regard, aucune particularité qui le distinguât des innombrables jeunes gens de sa race en train de parcourir à l'heure actuelle les diverses parties du monde, tous avec la même physiologie de gymnastes et de boxeurs, tous vêtus des mêmes costumes adaptés à chaque climat et à chaque sport, tous surnourris, sous l'Équateur ou près du pôle, de viande rôtie, d'alcool et de champagne sec. Un détail, pourtant, était très individuel chez M. Robert Marshall, — sa voix, qu'il avait très douce, un peu voilée, presque féminine. Le contraste entre sa visible virilité d'endurance et ce timbre de voix si délicat, si

musical, devenait plus sensible quand le jeune homme parlait français, avec un léger accent étranger. Il maniait notre langue, d'ailleurs, avec une sûreté remarquable. Je m'en étonnai moins quand j'appris qu'il avait un peu de notre sang dans les veines. Sa grand'mère était de Bordeaux. Ce métissage expliquait la singulière ambiguïté de tout son être, un je ne sais quoi de complexe que l'on devinait en lui. Quoiqu'il eût ces manières ouvertes et un peu brusques qui sont volontiers celles des Anglais, on ne le sentait pas aussi simple, aussi transparent que la plupart de ses compatriotes. Il attirait et il repoussait tout ensemble, comme tous les êtres, très aimables mais trop souples, qui vous séduisent en éveillant votre défiance. C'était là une vague impression comme les rencontres de voyage en suggèrent par centaines, et elle ne se serait pas précisée jusqu'à ce degré sans la conversation que j'eus le soir même avec Alfred Vincent. J'avais observé son silence durant le dîner, et je l'avais attribué à mon abandon de l'après-midi. Une fois sorti de table, je le cherchai dans le patio où nous passions d'ordinaire une partie de la soirée à fumer le narghilé, parmi les marchands qui étalaient des étoffes de l'Inde, des tapis d'Asie Mineure ou de Perse, et des armes de Damas. Je ne le vis point. J'eus peur de l'avoir froissé vraiment, et comme, en fait, il avait été très aimable pour

moi, je crus devoir monter jusqu'à sa chambre, d'autant plus que nous avions projeté une tournée en commun au couvent de Mâr-Saba et à la mer Morte. Je lui devais de m'en dégager au moins avec un motif acceptable. Cet entretien, dont je ne pressentais pas l'étrangeté, allait au contraire me donner une raison bien inattendue de tenir à cette petite expédition.

Je trouvai mon jeune compatriote en train d'enfermer des objets dans une valise portative, comme quelqu'un qui se dispose à partir dès le lendemain matin. Il parut assez gêné de ma visite, et, devançant toutes mes questions, il me dit :

— « Vous êtes étonné de me voir occupé à ces préparatifs?... Je vous aurais prévenu tout à l'heure, si vous aviez été seul... Je me suis décidé à hâter mon retour en Europe. Je prendrai le bateau du 21, et, comme nous sommes le 16, je n'aurai que le temps de faire cette excursion à Mâr-Saba. Je n'ai pas voulu vous presser, et j'irai seul... »

Il se tut. Son embarras était si étrange, son procédé si en dehors de ses manières habituelles que je lui répondis, sans le moindre détour :

— « Nous avons eu ensemble de trop bons rapports pour que nous nous quittions sur une équivoque... Je ne vous ai blessé en rien?... »

— « Vous! Quelle idée! » s'écria-t-il, et son accent était sincère. « Mais c'est moi qui serais désolé si vous interprétiez de la sorte ma résolution de m'en aller... D'abord je comptais vous demander, et ce soir même, si, à la rigueur, vous ne consentiriez pas à m'accompagner. Je veux simplement que vous vous sachiez bien libre... D'ailleurs, » continua-t-il après une hésitation, « pourquoi vous cacherais-je la raison qui me fait partir ainsi?... Après tout, c'est vrai, je vous dois une explication, et cela me soulagera de vous la donner... »

Il avait marché à travers la chambre en prononçant ces mots, et sans dissimuler une agitation qui trahissait un véritable combat intime. Il s'arrêta tout d'un coup en face de moi et il me dit, avec cette anxiété impérative qui se mélange aux confidences dont on a un peu de honte :

— « Promettez-moi que vous ne vous moquerez pas de moi, quoi que je vous avoue, et permettez-moi de vous poser d'abord deux questions?... »

— « C'est promis et c'est permis, » lui répondis-je, « et ne vous énervez pas au sujet de cette course à Mâr-Saba : rien ne m'empêche de me mettre en route avec vous et dès demain matin... »

Cette phrase parut le tranquilliser. Je le reconnus au ton avec lequel il me dit : « Merci. » Puis, après un silence, et avec plus d'embarras encore :

— « C'est que mes questions vous sembleront si bizarres, » reprit-il, « et moi-même, au moment de les formuler, je me fais l'effet d'un fou... Enfin, puisque vous ne vous moquerez pas... Avez-vous eu dans votre vie des pressentiments, et y croyez-vous ?... »

— « Je n'en ai jamais éprouvé, » lui répondis-je, « du moins d'assez sérieux pour qu'ils comptent. Mais j'y crois dans une certaine mesure. Par exemple, je n'ai jamais eu à me louer d'avoir lutté contre une antipathie. Et pourquoi la nature n'aurait-elle pas chez nous, comme chez les animaux, un instinct qui nous mette en garde contre quelque hostilité latente ? Seulement, tout cela est si vague, si confus, si indéfinissable... »

— « Donc vous ne niez pas les pressentiments ? » reprit Alfred Vincent ; « et les ressemblances, les admettez-vous ? Je veux dire : dans telle ou telle personne, que vous rencontrez pour la première fois, reconnaissez-vous telle autre personne déjà rencontrée dans d'autres circonstances, même quand ces deux personnes ne se sont, elles, jamais connues l'une l'autre et qu'elles sont absolument étrangères l'une à l'autre ? Et avez-vous observé que ces ressemblances de physionomie s'accompagnent toujours de profondes ressemblances morales ?... »

— « Vous flattez une de mes manies, » l'interrompis-je. « Mais c'est-à-dire que je suis obsédé

par la vision de ces analogies-là... J'en suis persuadé : il n'y a qu'un nombre fixe et borné d'individualités humaines, elles se reproduisent toujours les mêmes, et elles agissent toujours de même, si bien que deux êtres du même type qui ne se sont jamais vus, placés à deux extrémités du monde social, se comportent d'une manière identique dans des circonstances identiques. Au fond, chacun de nous a toujours les mêmes amis et les mêmes adversaires. Cette théorie reste assez difficile à prouver par des faits, comme toutes celles qui touchent au domaine mystérieux de la personnalité. Pour moi, elle est indiscutable... »

Alfred Vincent m'avait écouté avec une extrême attention. Son visage s'était comme éclairé à mesure que je parlais, et ce fut d'une voix tout en confiance qu'il me répondit :

— « Eh bien! c'est une de ces ressemblances qui m'a supplicié ce soir au point que je n'ai pu la supporter... Il s'agit de ce voyageur qui était assis à votre droite, avec ce visage un peu carré, ces yeux clairs, ce je ne sais quoi de félin et de câlin dans ses allures d'homme très robuste et très franc. »

— « Je vois que vous l'avez bien regardé, » fis-je.

— « Je ne l'ai pas regardé, » répliqua-t-il d'un accent étrange, « *je l'ai reconnu*. C'est le quatrième personnage de ce type — exactement de ce type,

entendez-vous? — que je rencontre, et quand je vous aurai dit ce qui m'est arrivé avec les trois premiers, vous comprendrez que je n'aie pu accepter l'idée d'un rapport quelconque avec celui-ci... Vous savez combien je suis rebelle à la superstition, et pourtant, aussi vrai que vous êtes ici, je sais, *je ne peux pas ne pas savoir* que si je n'obéis pas à cet instinct, cet homme me sera funeste. Comment? En quoi? Cela, je l'ignore. Mais il me sera funeste, comme les trois autres, et *de la même manière...* »

Il avait énoncé cette peu rationnelle mais sincère conviction avec une incroyable ardeur de foi. En dépit de la curiosité qui me dominait, je ne pus m'empêcher de réfléchir à cette loi d'équilibre mental qui veut que notre âme ait toujours sa part de croyance au surnaturel. Celui-ci n'admettait pas ce surnaturel dans les choses de la religion, et il y croyait sur un point particulier de la vie privée, d'une croyance totale, absolue, irraisonnée. Et déjà il commençait son récit :

— « La première rencontre que j'ai eue avec ce type d'individus ou d'adversaires, comme vous avez dit, remonte à quinze ans déjà. J'étais au collège à Paris, et en rhétorique. J'étais interne, — une idée de mon père qui ne croyait pas aux éducations faites à la maison. — Au lendemain des vacances du jour de l'an, il arriva un nouveau, qui était, avec la différence d'âge, le

sosie de l'Anglais de ce soir. Je ne vous dirai que son petit nom, Lucien. L'autre nom me serait, même aujourd'hui, pénible à prononcer. Oui, c'était bien le même être, exactement, complètement, avec cette même robustesse et cette câlinerie, cette coupe du visage massive et froide, ce teint sanguin avec ce regard alangui, et la grâce en plus de l'adolescence. Je me souviens que dès son entrée dans l'étude, — il était à deux places de moi, — j'éprouvai à son égard une impression mêlée de sympathie et d'antipathie, d'attrait spontané et d'aversion. Je n'avais, jusque-là, ressenti rien d'analogue. Depuis, je me suis rendu compte de ce malaise, en le subissant à nouveau comme ce soir, et dans des conditions exactement pareilles. L'attrait l'emporta sur l'aversion, comme il l'emporterait, j'en suis sûr, malgré ce que je vous ai dit, malgré ce que je vous dis, si je revoyais trois fois votre voisin de table de tout à l'heure. Bref, je me liai avec Lucien d'une amitié plus étroite qu'avec aucun de mes autres camarades. Il exerçait sur moi une influence d'autant plus extraordinaire, que nous n'avions ni une idée ni un goût commun. Nous étions vraiment deux animaux de deux races différentes. Il était inégal et désordonné, travailleur tour à tour et paresseux, assidu et musard. J'étais, moi, la régularité même. J'adorais ma famille et il était fort mal avec la sienne. Il faut dire, à sa décharge, que sa mère

s'était remariée et que son beau-père le traitait durement. J'étais l'écolier soumis et qui n'a jamais d'affaires. Il était l'écolier toujours puni qui, après huit jours, entre fatalement en guerre ouverte avec le professeur et le maître d'étude. Mais j'arrive au fait... Il y avait dans notre collège un garçon de quatorze ans qui se trouvait être le fils d'une actrice de petit théâtre, très connue dans la galanterie. Le proviseur ignorait-il ce détail ou bien était-il décidé à l'ignorer tant que personne n'en parlerait ? Toujours est-il que des plaintes furent formulées par des parents, avertis, je ne sais trop comme. Le proviseur manda la mère dans son cabinet, et il la pria de retirer l'enfant. Cette fille répondit oui d'abord, puis, mal conseillée, résista. L'enfant fut congédié d'office. La mère se plaignit dans son monde, et sa plainte parvint jusqu'aux oreilles d'un célèbre chroniqueur à court d'articles. Une campagne de presse se déchaîna, pour trois jours. Vous devinez avec quel enthousiasme nous l'accueillîmes ? Lucien fut des premiers à vouloir s'y associer. Il rédigea une lettre de protestation destinée aux journaux, et il me demanda de la recopier, à cause de ma belle écriture. Cette lettre courait par l'étude et se couvrait de signatures, quand un surveillant la saisit. On reconnut ma main, et on me renvoya chez mes parents... »

— « Et votre ami ne se déclara pas comme l'auteur de ce manifeste ? » demandai-je.

— « Non, » répondit Alfred Vincent. « Mais rappelez-vous seulement le regard et la voix de l'Anglais de ce soir. Il arrive toujours un moment où ces dogues félins n'agissent pas droit... Et puis, Lucien avait une excuse. A la suite d'une escapade de ce genre, son beau-père eût été capable de tout contre lui, au lieu que moi, je n'avais à craindre : un changement de collège, et voilà tout... Enfin, il ne se dénonça pas. J'acceptai l'injustice, et le châtiment fut plus sévère que je ne pensais. Mon père, volontiers indulgent, s'emporta cette fois jusqu'à un véritable accès de colère, et je dus achever mon année dans un lycée de province, où je passai quatre longs mois sans sortir... Avais-je eu assez tort de ne pas céder à mon premier instinct d'aversion ?... »

— « Il est indiscutable, » lui dis-je, « que vous aviez reçu là un avertissement assez singulier. Mais êtes-vous sûr de ne vous l'être pas imaginé après coup ?... »

— « Très sûr que non, » répondit-il, « et d'ailleurs écoutez le reste. Le temps avait marché depuis cette histoire. J'étais bachelier. J'avais fait mon volontariat. J'allais passer mon second examen de droit. J'avais complètement oublié Lucien et mes misères de collège, lorsque je rencontrai chez mon répétiteur un étudiant de mon âge, qui me saisit à première vue par cette ressemblance secrète à laquelle vous croyez, comme moi... Je ne

dirai pas que c'était Lucien de quatre ans plus vieux, car il y avait entre eux quelques différences très sensibles, la taille par exemple. Le second était un peu plus petit à vingt-deux ans que le premier à dix-sept. Mais c'était *un Lucien* tout de même, et si profondément, si intimement pareil à l'autre, de physiologie, d'expression, de regard, de voix, que dès cette première rencontre, je lui demandai s'il n'était pas apparenté à mon ancien camarade. Il n'en avait jamais entendu parler. Ce qu'il y eut de plus curieux que cette ressemblance, que cette identité entre ces deux êtres, ce fut l'identité de mes premières impressions, devant eux. Ce même mélange de sympathie et d'antipathie, d'attrait et d'aversion dont je vous ai parlé, se produisit en moi. Enfin, *j'entendis l'avertissement,* et, comme la première fois, je ne l'écoutai pas. Ce camarade était spirituel et séduisant. Je me liai avec lui, comme je m'étais lié avec l'autre. Il habitait dans sa famille, et moi, j'étais seul à Paris, mes parents passaient avec ma sœur malade tous les hivers dans le Midi. Un beau jour, mon nouvel ami vint me prier d'un service délicat. Mais, entre jeunes gens, vous savez qu'on a de ces complaisances. Il avait besoin de recevoir des lettres qui ne lui fussent pas adressées chez son père, et, pour des motifs sur lesquels il me supplia de ne pas l'interroger, il désirait que la suscription de ces lettres portât mon nom.

Un cachet particulier me permettrait de les reconnaître. Je consentis... Je vous saute les péripéties de la plus banale aventure. Il s'agissait d'une femme, comme vous pensez, et mariée à un ami d'un frère de mon ami. Le mari surprit une de ces lettres. Sans doute elle ne contenait aucun nom propre qui précisât la vérité. Il accourut chez moi, hors de lui. Il m'outragea d'une manière cruelle, et regardez... Voici le résultat... » Et, défaisant un peu sa cravate et le plastron de sa chemise, il me montra une cicatrice à la hauteur du sein gauche. « Un mauvais coup reçu en pleine poitrine dans le plus inique des duels! »

— « Et vous n'avez pas demandé d'explication à cet autre faux ami ? »

— « Je ne l'ai jamais revu, » répondit-il. « Pendant que je me battais avec le mari, il se cachait en Italie, où la femme alla le rejoindre... C'était dans l'ordre. Son type voulait qu'il me trahît à un moment donné. Mais voici la chose étrange, incroyable. Cette seconde expérience n'acheva pas de me prémunir à jamais contre les hommes de cette espèce. Car j'en ai rencontré un troisième, il y a deux ans. J'ai été averti de nouveau. Je n'ai pas écouté le pressentiment. Ce fut pire. Vous m'épargnerez de vous dire le détail... Nous fréquentions tous deux dans une maison où j'aimais une jeune fille. Je l'avais présenté. Il est son mari aujourd'hui. C'était son droit. Il a su se

faire aimer, n'en parlons plus. Cette troisième épreuve est un peu la cause que je vous ai connu, car c'est depuis lors que j'ai pris le goût du voyage... Seulement, je me suis bien persuadé qu'il y a, de par le monde, une race d'hommes avec qui je ne dois jamais, jamais être en rapport, sous peine d'en être aussitôt puni et du châtiment le plus cruel. Même après ce que vous m'avez dit sur les pressentiments et les ressemblances, vous ne me trouverez pas raisonnable, mais cette conviction est si arrêtée, chez moi, je l'estime si justifiée, que je préférerais voyager seul là-bas, aux montagnes de Moab et parmi les bandits qui les habitent, plutôt que d'aller, avec ce voyageur Anglais, de l'hôtel au Saint-Sépulcre. Et voilà d'où vient cette brusque résolution de départ, » conclut-il en me tendant la main. « Je vous remercie de ne pas me la faire regretter, en me continuant votre compagnie... »

II

Je suis bien sûr d'avoir transcrit cette conversation presque à la lettre, car je la notai pour sa singularité, le soir même, sur mon journal de

route. Et je me rends trop compte, à distance, qu'elle semble en effet avoir été tenue par un homme peu raisonnable, et écoutée de même. Mais cette impression est rétrospective. Sur le moment, l'intensité de certitude empreinte dans ce discours l'emporta en moi sur toute ironie. Et pourquoi ne pas avouer? L'anomalie psychologique dont mon jeune compatriote m'avait fait la confidence, évidemment sincère, surexcitait en moi l'observateur, au point que je donnai sans aucun regret à mon drogman Joseph les ordres de départ pour le lendemain matin. A cinq heures, la première aube du jour nous vit défiler à cheval du côté de Bethléem, le drogman en tête avec son domestique Georges, puis Alfred Vincent et moi-même, et, pour clore la marche, deux Bédouins qui nous servaient d'escorte. C'est un marché fait avec les tribus nomades qui infestent ce bord du désert. On paie cent piastres — ou vingt francs par jour — la fréquentation forcée, botte à botte, d'un ou deux de leurs représentants. Cette modique somme représente une prime d'assurance contre le brigandage, à laquelle les scheikhs les plus perfides font toujours honneur.

— « Il ne nous reste plus, » me dit Alfred Vincent avec un rire gai, « qu'à nous garer des coups de fusil des Européens. Car s'ils ne nous prennent pas pour des bandits, ils y mettront de l'indulgence!... »

Le fait est que nous avions, tous les six, d'abominables mines de rôdeurs de grand chemin : nos deux Bédouins coiffés d'étoffe sombre, le front ceint d'un *aghal* en poil de chameau, le torse drapé dans leur manteau rayé, trottaient sur des selles garnies de métal et d'effiloques; le harnachement de leurs chevaux étincelait de verroteries et le sérieux du désert ennoblissait leurs faces basanées où brillaient leurs dents blanches, où brûlaient leurs yeux noirs. — Le drogman, Alfred Vincent et moi, nous avions la tête enveloppée d'immenses *couffiés* de soie écrue; nos vêtements Européens se dissimulaient sous des *abbas* flottants de laine blanche. — Georges, le domestique, avait endossé pour nous faire honneur un costume rapporté de Perse : veste bleue brodée d'argent, culotte bouffante de même nuance. Des bottines à élastiques sordidement éculées l'empêchaient seules de ressembler à un jeune prince des *Mille et une Nuits*. C'était un petit homme, tout muscles et tout nerfs, chasseur passionné. A peine arrivé dans la campagne, il sauta à bas de son cheval dont il donna la bride à un Bédouin. Et le fusil en main, — une vieille carabine à capsules et à baguette, — il commença d'aller, de courir plutôt le long des bouquets d'arbres et des rochers tour à tour qui bordaient la route, ici faisant lever des alouettes, là des tourterelles, ailleurs des cailles.

Le petit homme épaulait le vieux fusil d'un geste rapide. Le coup partait, la bête tombait. Où que ce fût, dans les avoines, au creux d'un ravin, sous les épaisseurs d'un fourré, le chasseur volait la ramasser, avec la certitude d'un chien sauvage que son odorat conduit. Il revenait fort honnêtement rapporter l'oiseau au drogman, qui enfouissait dans sa *courge* ce gibier, menu de nos futurs repas.

— « Ça, très joli... »

Telle était l'exclamation dont ce pittoresque Georges accompagnait cette remise du produit de sa chasse à notre factotum. Ce mot *joli* faisait d'ailleurs le fond de son français, et il revêtait dans sa bouche les significations les plus disparates. Je le revois, à un tournant de sentier, secouant de petites crottes noires dans le creux de sa main, puis les respirant avec un véritable flair d'animal, et je l'entends dire :

— « Ça, très joli. *Gazal*... »

Il avait distingué la fine odeur musquée de la gazelle ! Une autre fois, comme nous avions croisé une bande racolée par la Compagnie Cook et qu'il me voyait regarder le défilé de ces touristes, il s'écria, pour me détourner de ce spectacle, très médiocre, à son gré :

— « Ça... pas joli... ça... cavaliers !... là... là... » et il élevait la tête de ce geste qui indique chez les Orientaux la dénégation. « Ça cavalier ! Non... Chameaux... »

Et ce même *joli* prit sur sa bouche de chrétien primitif une éloquence singulière lorsque dans la grotte de la Nativité, à Bethléem, il s'agenouilla devant l'autel avec une ferveur d'enfant, et il me dit en me montrant une image de la Vierge :

— « Ça très joli... ma mère... »

Ce fut si touchant, ce cri de foi naïve, prononcé sous l'œil indifférent des soldats turcs qui gardent cet endroit vénérable, que j'en oubliai cette tristesse navrante : ces conflits de rites déchaînés sous cette voûte où pria saint Jérôme, et que les Franciscains, les Arméniens, les Cophtes, les Pappas remplissent aujourd'hui de leurs misérables rivalités. Ce sont ces contrastes qui rendent ces voyages à cheval en Syrie et en Palestine si absorbants, si féconds en impressions toujours nouvelles, et l'on finit par y vivre dans le jour, dans l'heure, dans la minute. Vous ne pensez plus à ce qui vous préoccupait jusqu'à l'angoisse il y a un mois, il y a une semaine, il y a vingt-quatre heures. Aussi le nom de M. Robert Marshall, de cet inconnu à cause duquel mon compagnon avait quitté et m'avait fait quitter Jérusalem avec cette hâte névropathique, ne fut-il prononcé entre nous que durant la première matinée. Rendu à lui-même, Alfred Vincent avait peu à peu et tout naturellement repris ce doux scepticisme que je n'aime guère, sans doute parce que je le pratique

trop volontiers. Mais j'oubliai cela aussi à mesure que nous avançâmes dans les vastes landes grises qui séparent Bethléem de Mâr-Saba et surtout devant ce couvent de songe, basse et petite construction féodale à deux tours, suspendue sur l'abîme où le Cédron coule, dans le plus farouche et le plus torride horizon. Un pont-levis en défend l'entrée, crénelée comme au moyen âge. A travers les grilles des chapelles, on aperçoit des cryptes entières où blanchissent des amoncellements de têtes de morts, reliques des milliers de moines massacrés ici par Khosroès. D'autres moines, vivants, ceux-ci, avec des cheveux nattés et des barbes de patriarches, que l'on croirait échappés à la légende dorée, vous conduisent dans des grottes qui furent les cellules de quelque saint, il y a seize cents ans. L'autel, le lit, la table sont là, creusés à même la roche. Du haut des terrasses, on aperçoit la nappe de la mer Morte, bleue d'un bleu de métal, d'un bleu de chimère, sous le ciel, presque blanc d'ardeurs brûlantes. Par delà encore se dessine la ligne violette des montagnes de Moab, — et le désert !

Nous mîmes trois jours à gagner de la sorte Jéricho, ou, plutôt, le bouquet d'arbres entouré de quatre masures en terre qui porte ce nom. Nous y arrivâmes par un soir, étouffant comme un midi. A partir du moment où nous fûmes

descendus dans cette plaine du lac Asphaltite, creusée à plus de trois cents mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée, nous commençâmes de ressentir cette oppression physique où les poumons cherchent un air qui semble leur manquer toujours. L'énervement du kamsin, de ce vent qui roule dans sa chaude haleine une mortelle sécheresse prise aux sables brûlants d'Arabie, augmentait notre malaise. Nous étions donc assez énervés déjà, Alfred Vincent et moi, lorsque, vers les six heures, notre drogman nous montra du doigt, au loin, notre camp déjà dressé, et il nous dit :

— « Il y a six tentes au lieu de trois. Quelque autre voyageur se sera installé à côté de nous. »

Cette découverte de notre brave Joseph n'était pas faite pour égayer notre humeur. Les fréquentations forcées que de tels voisinages représentent, ne sont jamais très souhaitables au soir de ces longues étapes où l'on a besoin d'une absolue détente et de silence. Mais cette perspective d'un désagrément ne justifiait pas la véritable anxiété où me jetèrent ces mots prononcés par Alfred. Ils correspondaient à une vague idée qui venait de traverser mon propre esprit :

— « Que diriez-vous, cependant, si ces tentes étaient celles de ce M. Robert Marshall?... »

— « Quelle folie! » répondis-je en haussant les épaules.

— « Mais enfin, si c'étaient ses tentes ? » insista mon compagnon. « Que diriez-vous ?... »

— « Je dirais que cet Anglais est un chasseur enragé, ce que je sais déjà, et qu'il a voulu tuer le francolin, la grive sauteuse, la perdrix du désert ou le *cinnyris osea.* »

Cette innocente taquinerie — car c'était lui qui m'avait énuméré les noms de ces oiseaux rares — ne le fit pas sourire. Il me répondit en secouant la tête :

— « Hé bien ! moi, je crois que je remonterais à cheval pour rentrer à Jérusalem cette nuit même... »

Je n'entrepris pas de discuter. Ces anxiétés imaginatives sont si contagieuses que celle-là me gagnait malgré moi. On n'entendit plus, pendant un quart d'heure encore, que le bruit des sabots de nos chevaux, en train de broyer les mottes herbeuses dont cette plaine est mamelonnée. Nous ne cessions de regarder les tentes dont la masse blanche se précisait à notre approche. A un moment, nous pûmes voir qu'un cavalier se détachait du camp et qu'il s'avançait vers nous aux grandes allures de son cheval. Malgré les étoffes flottantes de son vêtement, ce n'était pas un Arabe. Nous le reconnûmes tout de suite à son galop réglé, qui ne ressemblait guère à la furieuse *fantasia* des Bédouins. Je pris ma lorgnette pour distinguer les traits de l'homme sans y réussir. Je

la passai à mon compagnon qui avait de meilleurs yeux que moi. Après quelques minutes, je constatai que sa main tremblait un peu. Son visage s'assombrit jusqu'à s'en altérer, et il me tendit la lorgnette à son tour en me disant ces simples mots qui me firent battre le cœur, quoique l'hypothèse d'une excursion de chasse rendît en fait cette rencontre assez naturelle :

— « *C'est lui.* »

— « Ce n'est pas possible, » répliquai-je en regardant à mon tour. Je savais cependant, à n'en pas douter, que mon compagnon ne se trompait point. Cette fois, je reconnus distinctement la carrure hardie de l'Anglais, mon voisin de table de l'autre soir. Plus de doute. C'était bien sa face, bronzée et sanguine à la fois, son poil roux et ses yeux clairs. Mais l'aspect de ce hardi cavalier, à cette faible distance et dans le rapide élan de sa course, dégageait quelque chose de si sain, de si virilement martial et robuste que j'eus honte d'avoir partagé, fût-ce une seconde, les névropathies de mon compagnon. Je le lui dis avec cette demi-sévérité de ton, sûr réconfort et pour celui qui l'emploie et pour celui envers lequel on l'emploie :

— « Vous n'allez pas attacher une importance tragique à ce hasard, n'est-ce pas, ni essayer de rentrer à Jérusalem, comme vous l'avez annoncé tout à l'heure? Vous avez besoin de repos, et

vous tomberiez malade pour une autre nuit passée à cheval, voilà tout... »

— « Vous avez raison, » fit Alfred Vincent après une seconde de silence, « c'est de l'enfantillage et je resterai. »

Je voyais qu'il éprouvait, lui aussi, quelque honte de s'être montré si faible. Mais déjà M. Robert Marshall était auprès de nous, il nous saluait, et de sa voix, toujours douce, presque chantante, il nous disait :

— « Soyez les bienvenus à Jéricho, messieurs. J'ai su votre nom par vos moukres et j'ai tenu à vous demander tout de suite si vous me ferez l'honneur de dîner avec moi. Voici deux jours que je chasse et j'ai tué deux perdrix *heyis*. Vous ne pouvez pas quitter la plaine de la mer Morte sans avoir goûté à ce gibier. Il ne se trouve plus qu'ici. »

Que répondre à une invitation formulée de la sorte ? Et devant la réalité de ce cordial et simple accueil, comment ne pas secouer la fantasmagorie des noires idées ? Aussi ne fus-je pas étonné d'entendre mon compagnon, vers qui je me retournais afin de lui laisser la parole, répliquer par une acceptation. Visiblement il continuait de lutter contre ses nerfs, car au lieu de garder le silence, comme au premier soir de l'arrivée de M. Robert Marshall dans l'hôtel, il se mêla vivement à la causerie. L'Anglais nous interrogeait

sur Mâr-Saba, où il comptait coucher le lendemain. Nous l'interrogions sur le Jourdain, où il s'était baigné le jour même. Il nous amusa beaucoup en nous racontant un mot de son guide. Cet homme, un Maronite comme notre Joseph et comme notre Georges, avait plongé dans le fleuve du Baptiste, en compagnie du voyageur, et en était sorti en lui disant :

— « Toi et moi, frères maintenant, — beau *bagschisch*... »

III

Nous rîmes gaiement de cette variété inattendue dans le vaste genre des invites au pourboire, si bien que nous avions la mine, en arrivant au camp, de trois amis et non plus de trois camarades réunis par le hasard, qui ne se connaissaient pas huit jours auparavant, qui, dans huit jours, ne se connaîtront jamais plus.

— « Voyons, » demandai-je à Alfred Vincent quand nous fûmes seuls et chacun sur le pas de notre tente, « vous ne repartez plus pour Jérusalem ? »

— « Vous n'êtes guère généreux, » me répondit-il, « et vous oubliez la perdrix *heyis*... »

Son accent avait été si naturel, que ce me fut une stupeur lorsque je le vis, vingt minutes plus tard, et comme j'achevais ma toilette, soulever la portière de ma tente, le visage de nouveau soucieux jusqu'à l'anxiété, et il me dit, sans autre préparation :

— « Eh bien! non! Vous penserez de moi ce que vous voudrez. Je n'irai pas dîner avec ce Marshall. Je ne veux pas. Je ne peux pas y aller... »

— « Que s'est-il produit de nouveau? » lui demandai-je, « vous étiez si calme tout à l'heure... »

— « Je me voulais calme, » répliqua-t-il, « je ne l'étais pas. Je l'aurais été d'ailleurs, que je ne le suis plus. Et cela suffit. Il y a quelque chose en moi, à cette seconde, qui me défend de me lier davantage avec cet homme. Mettons que ce soit une association d'idées, un souvenir de Lucien et des deux autres. Mais c'est ainsi, et je n'ai pas de raison pour passer outre, n'est-il pas vrai?... »

— « Vous avez pourtant accepté son invitation. Que lui dirai-je? »

— « Que je suis malade de fatigue. Je mangerai quelques conserves sous ma tente, et j'aurai dîné. D'être dans son voisinage m'a ôté l'appé-

tit. *J'ai de nouveau l'avertissement.* Non, non. Je n'irai pas. Je vous donne ma parole d'honneur que je n'irai pas... »

Il sortit, en répétant ces mots, dominé par une si évidente exaltation que je n'essayai même pas de lutter contre ce qui me semblait maintenant la plus caractérisée et la plus bizarre des manies. D'ailleurs, un incident inattendu se produisit aussitôt qui m'eût interdit toute tentative de ce genre. Alfred Vincent ne m'avait pas quitté depuis cinq minutes que la portière livrait passage à Joseph le drogman et à son domestique Georges. Rien qu'à leur mine, je soupçonnai un malheur et je le leur dis.

— « Là ! là ! » fit le drogman en claquant de la langue et hochant avec solennité sa tête coiffée du traditionnel *tarbousch,* et le chasseur costumé en Persan répéta : « Là ! là ! » comme s'il eût compris ma question. Ensuite, avec cette impassibilité dans l'inquiétude qui est un des traits de ces pays, le drogman reprit :

— « Georges vient d'entendre nos Bédouins causer avec d'autres Bédouins. Il paraît que le voyageur Anglais a refusé le *bagschisch.* »

— « Quel bagschisch ? » interrogeai-je.

— « Celui que nous avons payé à nos deux hommes pour être protégés contre le scheikh d'ici... Le scheikh n'est pas content. Il a donné au

voyageur Anglais quarante-huit heures pour réfléchir. C'est la quarante-septième... »

— « Et alors ? »

— « Et alors, il serait plus sage à lui de payer, » dit philosophiquement Joseph, qui ajouta : « Nous autres, nous n'avons rien à craindre. Le scheikh n'a jamais manqué à sa parole, mais si Votre Excellence parlait à l'Excellence Anglaise, ce serait mieux... »

— « Vous ne pensez pas qu'ils oseraient l'attaquer cette nuit, » fis-je vivement, « et je ne suppose point que vous ayez l'intention de rester inactifs, non plus que moi, si M. Marshall courait quelque danger ?... »

— « Là ! là ! » répondit Joseph. « Le scheikh est puissant et Votre Excellence ne sera plus ici demain. Il vaudrait mieux que l'Excellence Anglaise payât... »

Je compris que les deux hommes en savaient plus long qu'ils n'en racontaient. Mais, depuis ces quelques semaines, j'avais fréquenté trop d'Orientaux pour entreprendre de faire dire à ceux-ci ce qu'ils ne voulaient pas dire. Dès l'instant que notre sûreté à nous-mêmes paraissait garantie, grâce au versement de notre propre *bagschisch,* je pensai que le danger couru par notre voisin n'était pas immédiat. La mystérieuse confidence de Joseph signifiait sans doute que les Bédouins diffé-

reraient leur attaque contre le touriste réfractaire, jusqu'au moment où nous l'aurions quitté. Mais un homme prévenu en vaut deux, et je me rendis aussitôt auprès de M. Robert Marshall. Il m'attendait sous la tente-salon, où la table était déjà dressée, comme on fait dans ces haltes heureuses du soir, avec une profusion de fleurs qui sauvait la pauvreté de la vaisselle en terre de fer. Les bouteilles de champagne brut érigeaient leurs goulots hors d'un seau rempli, à défaut de glace, d'eau puisée à la citerne voisine. Trois escabeaux pliants étaient posés devant trois couverts. Je commençai, naturellement, par excuser mon compatriote.

— « A-t-il la fièvre ? » me demanda l'Anglais, « je suis un peu médecin et si je peux le soulager ?... »

— « Il n'a besoin que de sommeil, » répondis-je, « et moi j'ai à vous entretenir de quelque chose d'assez grave... »

Je n'eus pas plutôt rapporté les propos tenus par Joseph, et les menaces du scheikh des Bédouins, que le robuste garçon éclata d'un rire gai :

— « Moi, » s'écria-t-il, « moi, Robert Marshall, un gentleman Anglais, payer à ces canailles cet impôt sur la peur! Jamais de la vie. Jamais... Qu'ils s'avisent de m'attaquer, je suis là. » Il fit le geste d'empoigner un des fusils suspendus

dans l'intérieur de la tente. « Et j'ai mon Bridger avec moi. » Il me montrait son valet de chambre, un bouledogue à face glabre qui arrivait, portant une soupière couverte entre ses mains. Il ajouta dans sa langue : « Il paraît que les Bédouins veulent nous attaquer parce que nous leur avons refusé le *bagschisch*. Nous leur répondrons à coups de fusil. Qu'en dites-vous, Bridger ? »

— « *All right, sir...* » répondit flegmatiquement le valet qui demanda, toujours en anglais : « Dois-je aller prévenir le troisième gentleman ?... »

— « Non, » répliquai-je, « mais laissez son couvert. Il viendra peut-être tout à l'heure. »

Nous nous assîmes à table, M. Marschall et moi, et nous commencions de dîner, lui, avec la joviale insouciance d'un homme qui a chassé le tigre aux Indes, le lion en Afrique, l'ours blanc au pôle, risqué sa vie sous toutes les latitudes, et pour qui la perspective de tirer quelques balles sur quelques Arabes n'a rien que de divertissant, moi, avec la ferme résolution d'un convive qui prétend bien préserver son hôte d'un dangereux enfantillage. C'en était un que de se refuser davantage à un impôt, après tout préservateur. Le brigandage, ainsi réglementé, n'est-il pas une des formes de la police ? Sachant quelle importance les Anglo-Saxons attachent au motif civique, je comptais sur

cet argument de la solidarité pour convaincre l'entêté personnage, et j'insistai sur le péril qu'un refus comme le sien risquait d'attirer sur d'autres touristes, au cas où les Bédouins souhaiteraient de faire un exemple :

— « Mais c'est tout le contraire, » répondit-il. « Je compte bien raconter tout haut à Jérusalem que j'ai visité Jéricho sans escorte, et comme il ne me sera rien arrivé, un autre Anglais fera comme moi, puis un autre, et quand les brigands sauront que l'on se moque de leurs menaces, ils les cesseront. C'est une honte que des civilisés payent un tribut à des sauvages... »

A la manière dont il avait prononcé à plusieurs reprises ces mots : « un Anglais », j'avais senti frémir cet orgueil Britannique qui a toujours eu le don de nous agacer, nous autres Français, et j'allais répliquer assez vivement, lorsqu'une détonation, suivie d'un hennissement terrible, jeté par un cheval et tout près de notre tente, nous fit sursauter :

— « On vient de blesser une bête, » dit M. Robert Marshall. « Ces lâches coquins sont comme les Irlandais. Ils se vengent sur les animaux. Ils n'oseraient même pas tirer sur un homme. »

A la minute même où il parlait ainsi, une seconde détonation résonna. Quelque chose passa par-dessus notre table en sifflant, si vite que nous vîmes seulement la flamme d'une des bougies se

courber, puis ce fut comme une chiquenaude sur la toile tendue de la tente où un trou noir se dessina. Ce nouveau coup de fusil avait été dirigé sur mon hôte.

— « Ils m'ont manqué, » s'écria-t-il, et en même temps il soufflait toutes les bougies. « Vite, Bridger, à votre fusil, et tirez, sur le bouquet d'arbres, à droite. C'est de là qu'est parti le coup. Et voici pour garder la tente, » me dit-il, en décrochant un revolver de campagne.

L'*all right* sec du valet de chambre répondit, toujours flegmatique. Puis plusieurs détonations de fusil éclatèrent coup sur coup, qui, cette fois, avaient la sonorité d'un Purdy de première marque. Le maître et le serviteur tiraient au jugé, plus pour attester leur intention de se défendre qu'avec l'espérance de toucher un des bandits cachés dans les arbres. Ces derniers, d'ailleurs, ne ripostaient plus. Je faisais, moi, le revolver à la main, le tour de la tente, épiant si quelque brigand ne rampait pas de notre côté. Je fus interpellé par trois personnes qui s'approchaient, la lanterne au poing. C'étaient Alfred Vincent, le drogman Joseph et Georges.

— « Vous n'êtes pas blessé? » interrogea vivement mon compatriote.

— « Je n'ai pas même eu le temps d'avoir peur, » lui dis-je. Et c'était vrai que cette scène avait été trop rapide pour me produire une autre

impression que celle d'un rêve. Ce frisson de la peur, que l'immédiat danger n'avait pas éveillé en moi, j'allais l'éprouver avec une intensité si forte que je le ressens encore, après tant de jours, à me ressouvenir de cette scène.

— « Et M. Marshall? » me demandait Alfred Vincent.

— « Rien non plus. C'est lui qui tire ces coups de fusil. »

— « Il perd sa poudre, » dit Joseph. « Les Bédouins sont déjà loin. Je connais ces gens-là. C'est fini pour ce soir. Mais demain, s'il n'a pas payé, gare à lui. »

Tandis que nous échangions ces quelques paroles, nous étions rentrés dans la tente. Georges, le chasseur, avait élevé sa lanterne, et il la promenait sur la paroi pour découvrir la trace qu'avait dû laisser le projectile. Il poussa une exclamation et il nous appela. Nous aperçûmes en effet le minuscule orifice que la balle avait, dans la toile tendue, découpé comme à l'emporte-pièce. Alfred Vincent, alors, sans me dire un mot, s'assit sur le pliant préparé pour lui, devant son couvert resté intact, et d'un geste que je verrai toute ma vie, il me montra que ce petit trou noir était juste derrière ses épaules. Assis là vingt minutes plus tôt, la balle le frappait en pleine poitrine.

— « Votre ange gardien vous a préservé, »

dit le drogman, et il ajouta, témoignant ainsi du fatalisme musulman qui se mélangeait en lui au christianisme, comme chez la plupart de ses coreligionnaires du Liban : « Quand notre heure n'est pas sonnée, nous sommes toujours sûrs d'échapper. » Alfred Vincent, lui, était livide, et je ne doute pas que je n'eusse pâli moi-même, affreusement. Le simple passage de cette balle, à la place précise *où il aurait dû être,* — et à cause de cet étranger qu'il avait *reconnu,* pour prendre un de ses mots, — était plus effrayant, après ses confidences et ses hésitations, que ne l'eût été une blessure, même une mort. Pour ma part, je sentis que maintenant je ne pourrais plus accepter que ce M. Robert Marshall parlât seulement à mon jeune compatriote. J'appelai Joseph et lui dis :

— « Sais-tu combien le scheikh a demandé au voyageur Anglais ?... »

— « Trois cents piastres, » me répondit-il.

— « Cela fait trois napoléons... Les voici. Peux-tu te charger de les lui faire parvenir de sa part ? »

— « Il suffit de les donner à un de nos Bédouins. »

— « Et s'il les garde pour lui ? »

— « Là, là, » me répondit-il, comme un homme indigné que je pusse soupçonner un Arabe de trahison envers sa tribu.

— « Et s'il ne trouve pas le scheikh ? »

— « Il le trouvera. »

Je comptai les pièces d'or au Maronite, et je lui intimai l'ordre de faire seller nos chevaux pour quatre heures du matin, le lendemain. J'invitai Alfred Vincent à se reposer, et je me mis à la recherche de l'Anglais. Je le découvris qui rentrait d'assez méchante humeur, et à la froideur de son adieu, quand je lui annonçai notre intention de nous en aller dès l'aube, je ne doute pas qu'il n'ait pensé que nous voulions éviter de faire le coup de feu avec les Arabes. Mais comme j'avais la conscience tranquille sur ce point, ayant garanti sa sécurité à son insu, j'avoue que son opinion d'alors, et même d'aujourd'hui, me laisse très indifférent, tandis qu'aujourd'hui comme alors, l'idée d'une nouvelle rencontre entre ces deux hommes me fait frissonner de la tête aux pieds.

Cette rencontre ne s'est jamais produite. M. Robert Marshall est, à l'heure présente, fort tranquille dans sa maison de Kensington, et Alfred Vincent dans son appartement du boulevard Haussmann. J'admets d'ailleurs qu'il n'y a rien de surnaturel dans le détail des faits que j'ai racontés. Une suite de hasards suffit à tout en expliquer. Pourtant, depuis cette époque, je ne suis plus jamais tenté de sourire lorsqu'on parle devant moi de pressentiments. Mais, voici bien

des années que le plus grand des contemplateurs de la vie humaine l'a proclamé, « *il y a plus de choses sous le ciel et sur la terre que n'en rêve notre philosophie* ».

Milan. Mai 1895.

V

Saïda

Saïda

I

J'ai une raison trop particulière pour jamais oublier cette anecdote recueillie lors de mon voyage en Orient, et que je vais essayer de transcrire telle qu'un autre me l'a rapportée, devant l'un des plus magnifiques décors de nature qui soient au monde. C'était dans la rade de cette adorable ville de l'adorable Syrie qui a nom Beyrouth, et sur le pont d'un bateau des Messageries qui commençait de s'ébranler. Nous avions sous les yeux, l'ami qui me parlait et moi-même, la ligne fauve du Liban couronné, crénelé de neige, les maisons de Beyrouth au pied, blanches parmi les verdures, la grève là-

bas, toute jaune, dont les sables dévalent jusqu'à Tyr, et, dans le repli du golfe, frémissait l'énorme nappe d'eau, si bleue sous un ciel sans nuages, et comme pâlissant de chaleur! Le paquebot glissait, entouré d'un vol de mouettes, dans un bruissement monotone de cette eau déchirée. Il longeait la ligne d'une flotte à l'embossage : vingt magnifiques vaisseaux de guerre, immobiles et pavoisés, avec l'éclat battant neuf de leurs canons d'acier, avec leurs tourelles, dressées sur les flots comme des forteresses, et l'un des vaisseaux de cette formidable escadre Anglaise n'était autre que la *Victoria* qui devait, quarante-huit heures plus tard, s'abîmer d'un si tragique effondrement par une mer aussi paisible, sous un ciel aussi pâlement et chaudement pur, en vue d'une côte aussi rapprochée!... Nous ne prévoyions guère cette catastrophe, Élie Laurens et moi, par cette belle après-midi du printemps Syrien, tandis que nous bavardions en échangeant des confidences et nos regards amusés au pittoresque de cet horizon. Je rentrais de Jérusalem où j'étais allé en pèlerinage, — un pèlerinage, je dois l'avouer, plus intellectuel que pieux. — Il revenait, lui, du Caire, où l'avait conduit je ne sais quelle mission diplomatique. Ayant touché barre à Beyrouth dont il géra le consulat, voici quelques années, il s'était arrêté pour me prendre au passage, sans descendre à terre, afin de s'épargner la corvée des visites

hâtives et multipliées. Nous nous réjouissions tous deux de vivre à nouveau quelques jours ensemble dans l'intimité de ce bateau, après une si longue séparation. J'avais quitté Laurens en 1885 et je le retrouvais en 1893! J'avais conservé de lui le souvenir d'un des camarades les plus délicats que j'aie connus, mais je ne l'aurais pas aimé si réellement que j'eusse eu encore un intérêt très vif à le rencontrer de nouveau après des jours et des jours. Car cet homme d'une nature si fine, avec ses gestes un peu maniérés, sa physionomie mobile, ses beaux yeux bleus spirituels tour à tour et tendres, m'a toujours paru un des personnages les plus faits pour inspirer, sinon pour ressentir, des émotions compliquées et romanesques. J'ai raconté ailleurs (voir *Deuxième Amour)* à la suite de quel chagrin il a repris du service dans sa carrière abandonnée une première fois. Je ne doutais pas qu'il n'eût cherché depuis lors et obtenu bien des consolations. Pensant de la sorte, comment n'aurais-je pas interprété dans un sens de mystère un simple incident qui se produisit une heure avant notre départ? Nous étions assis à la table du déjeuner et en train de manger avec délices quelques abricots de Damas, lorsque le domestique du bord remit à Élie la carte d'un visiteur, et mon camarade se leva sans dissimuler une demi-contrariété en me disant :

— « Vous êtes témoin que je n'ai pas fait une

visite à Beyrouth, ni écrit un mot à qui que ce soit ? Vous ne m'avez pas dénoncé, j'en suis sûr ?... Hé bien ! voyez quel Landerneau représentent ces grandes villes d'Orient que l'on croit si tranquilles !... On sait que je suis ici et on m'y relance !... Enfin, dépêchez-vous de me rejoindre, cela vous fera voir une très jolie personne, si toutefois elle n'a pas changé, Mme Rodier, la femme de l'ingénieur du chemin de fer d'Alep... Vous ne l'avez pas rencontrée ?... »

II

J'avais en effet, durant mon séjour en Syrie, entendu prononcer ce nom à deux ou trois reprises, et presque toujours accolé à cette même banale épithète de « jolie » qui ne me préparait guère à l'impression très rare que me donna la vue de la jeune femme elle-même, lorsque je montai sur le pont. Quoique Mme Rodier eût plus de trente ans, elle gardait la taille et la silhouette d'une jeune fille. Elle portait par cette brûlante après-midi une robe faite dans une toile arabe crêpelée et comme gaufrée, avec des dessins d'une originalité exotique, tissés en fils noirs et rouges, jaunes et

bleus, sur un fond de nuance bise. Le vent qui s'était levé, très lent, très doux — comme un frisson de l'air sur l'eau à peine ridée, — moulait à chaque pas la sveltesse de ce corps si frêle qu'il en était fragile, dans cette étoffe aussi souple que les voiles des statuettes de Tanagra ou d'Asie Mineure. Et quel visage! Des traits menus finement, presque idéalement dessinés dans une de ces pâleurs comme ces climats de feu en produisent seuls, une pâleur où il y a de la vie tout ensemble exaspérée, exaltée, et de la maladie, de l'épuisement et de la fièvre, et autour de cette pâleur un léger envolement de cheveux d'un blond de cendre. Les yeux, d'un bleu gris, étaient de la plus caressante douceur, et les dents très blanches brillaient, entre les lèvres un peu sinueuses, comme une lumière. Les mains de la jeune femme, ses pieds, sa façon de porter sa tête mutine, — tout décelait une nature d'aristocratie, tandis qu'auprès d'elle l'ingénieur du chemin de fer d'Alep montrait une carrure d'ouvrier en jaquette, une face rouge, congestionnée par ce même climat qui empourpre les sanguins, comme il décolore les anémiques et verdit les bilieux. Ses mains et ses pieds racontaient l'hérédité immédiate d'une longue lignée de paysans, et si le regard de ses yeux très clairs disait la loyauté et l'intelligence, sa voix et son rire disaient aussi la rudesse native et acquise, la robuste confiance de

l'homme de lutte habitué à agir et à faire agir. Enfin, c'était exactement, au premier regard, le mari qu'il ne fallait pas à cette délicate créature, le type viril le plus parfaitement contraire à ce type féminin. A les voir tous trois aller et venir, cette femme, ce mari et Laurens, dans le pittoresque tumulte qui sur un pont de paquebot précède l'impérieux sifflet de la sirène, j'eus l'intuition immédiate, irraisonnée et irrésistible, que si cette femme, unie à cet homme, avait rencontré Laurens — comme je savais qu'ils s'étaient rencontrés — dans l'atmosphère d'exil et de mélancolie d'une ville lointaine, elle l'avait aimé. Ils étaient si voisins l'un de l'autre, si intimement, si animalement pareils de sensitivité, de minceur souple, de grâce féline ! Et, pour rendre plus vraisemblable encore le roman que j'imaginais en m'approchant de leur groupe, n'avais-je pas un fait indiscutable? La jeune femme n'avait-elle pas tenu à revoir mon ami qui, lui, avait essayé de toucher barre à Beyrouth sans qu'elle en fût avertie? Cette facilité de croire au mal sur des indices aussi futiles ne m'a, hélas! que rarement trompé. J'y crus donc à ce moment-là et d'une manière si totale qu'une fois présenté à l'ingénieur et à sa femme je voulus reconnaître dans chaque mot de la plus insignifiante conversation de nouvelles preuves à l'appui de mon injurieuse hypothèse, et de nouvelles preuves encore dans les regards, dans les sourires,

dans les moindres gestes de Mme Rodier et de mon ami. Et en l'étudiant de plus près, je continuais de la trouver si originalement gracieuse et si troublante que ma curiosité de savoir le détail de cette histoire soudain imaginée, me poussa au plus indélicat des procédés. Mais depuis vingt ans que je connais Élie, j'ai trop éprouvé qu'il a des indulgences de complice pour ces curiosités-là. Il est lui-même, par goût plus encore que par profession, un grand regardeur de caractères. Aussi répondit-il avec la plus confraternelle des bonhomies à ma question, si brutalement posée que j'ai presque honte de la rapporter. Mais comment me repentir, puisque l'image de cette adorable créature, aperçue quelques minutes dans ce paysage de montagnes lumineuses, de blanches maisons, de sombres pinèdes, de grèves sablonneuses et de mer bleue, s'anime aujourd'hui, pour mon souvenir, d'une vie si passionnée, si semblable à celle que présageait sa fiévreuse et nerveuse beauté!

III

— « Savez-vous, » commençai-je donc en prenant le bras d'Élie Laurens, et au moment

où la barque des Rodier disparaissait derrière le môle qui ferme le port, « savez-vous que si j'étais un brave homme d'ingénieur, de cette encolure et de cette mine, et marié à cette femme-là, je ne serais pas très rassuré sur ce qui s'est passé à Beyrouth entre cette jolie personne et un diplomate de ma connaissance, voici quelques années ?... »

— « Vous mériteriez, » dit Élie en haussant ses souples épaules et riant d'un rire gai qui dérouta soudain mon soupçon, « que je vous répondisse simplement : O psychologue!... Et vous n'avez pas reconnu au premier coup d'œil à quelle profondeur Mme Rodier est éprise de ce mari dont vous n'avez jugé que l'enveloppe, que la physiologie d'aspect! Permettez ici à la diplomatie de triompher sur la littérature. Car, moi, je ne m'y suis pas trompé, lorsque je suis arrivé à Beyrouth, il y a six ans, quinze ou seize mois après eux. Et pourtant, à cette époque, toute la colonie française pensait comme vous, — non pas sur mes rapports avec le ménage, je ne le connaissais pas, — mais sur ce ménage lui-même, et son avenir. C'est un peu votre faute, entre parenthèse, à vous autres écrivains. Vous avez tant persuadé à vos lecteurs et à vos lectrices que les relations entre époux sont gouvernées par des sympathies et des antipathies de tempérament! C'est vrai neuf fois sur dix, mais il y a la dixième, et, entre nous, c'est

cette dixième fois, celle où il entre dans le mariage un peu de vie morale et sentimentale, qui vaut seule qu'on s'y intéresse... »

— « Vous êtes dur pour nous, » lui répliquai-je, « mais vous reconnaissez vous-même que le mariage de cet athlète et de cette sensitive n'a pas marché tout seul, puisque nos compatriotes d'ici ont douté de la vertu de cette petite fiévreuse aux yeux de fée ?... »

— « Je n'ai pas dit cela, » interrompit-il assez vivement. Je compris au ton de sa voix qu'il avait eu, pour ne pas annoncer son voyage à Mme Rodier, une tout autre raison que le souvenir si aisément pénible d'une intrigue ancienne, rompue pour toujours. Bien au contraire il avait très probablement voulu éviter cette autre émotion, plus rare, mais aussi cruelle quelquefois : la rencontre d'une femme qui vous a plu infiniment et que l'on s'est interdit d'aimer, parce qu'elle n'était libre ni dans sa destinée ni dans son cœur, parce que l'on se fût jugé coupable de troubler sa vie, parce que l'on avait peur de s'engager à nouveau sur un chemin de douleur trop connu... Bref, je me repentis d'avoir touché sans ménagement à ce qui pouvait être une place un peu malade, et j'aurais souhaité que Laurens cessât de s'abandonner, comme il faisait, aux allées et venues de sa mémoire. Mais elle le dominait tout entière, et pendant que notre grand bateau avançait d'un rythme

uniforme, sous le coup des monotones halètements de la machine, il me disait :

— « Je ne vous aurais sans doute pas raconté cette histoire, mais vous avez eu de mauvaises idées et je veux que vous n'en gardiez rien, pas une ombre d'ombre. Entendez-vous, pas une ombre, » insista-t-il sur mon geste de dénégation. « Il me faut donc vous initier à ce qui fut le secret de l'existence de ces deux êtres, et qui ne l'est plus, grâce à une action de cette petite fée fiévreuse, comme vous l'appelez. Ah ! cette action ! En serez-vous assez étonné !... Mais je dois d'abord vous expliquer ma phrase de tout à l'heure, puisque vous l'avez si mal traduite. Oui, quand j'arrivai à Beyrouth, ce ménage était l'objet de la curiosité et des commentaires universels. Voici pourquoi. Ce même Vincent Rodier si ouvert aujourd'hui, si gai, trop gai à votre gré, puisque vous l'avez trouvé bruyant et jugé commun, était alors le plus taciturne et le plus sombre des hommes. Vous l'eussiez vu, été comme hiver, traverser la ville à cheval, seul, dès sept heures du matin, pour rentrer à neuf sur une bête généralement trempée de sueur et rompue de fatigue. A dix heures, il était à son bureau où il s'intoxiquait, suivant l'habitude du pays, avec des narghilés de *tombac* fumés coup sur coup, sans interruption, et d'innombrables tasses de café. C'est l'accompagnement obligé des visites et des transactions, et il recevait du matin au soir le flot

de quêteurs de *bagschisch* que met en branle ici une concession quelconque! A cinq heures Rodier remontait à cheval, toujours seul; à sept, il rentrait dîner, et à neuf, il débarquait à un petit cercle fondé par les Anglais : l'*International-Club,* qu'il était le seul d'entre les Français à fréquenter. Là il jouait le whist ou le poker avec ces messieurs jusqu'à minuit, en ajoutant aux poisons de l'après-midi un autre poison, celui de l'alcool, plus féroce encore sous ce ciel-ci. Ajoutez que ses jours de liberté étaient régulièrement consacrés aux quelques chasses dangereuses que le pays permet encore. Il a tué ainsi deux ou trois des léopards qui maraudent dans l'Anti-Liban, plusieurs ours sur l'Hermon, une couple d'hyènes au mont Thabor, et dix ou quinze sangliers sur le Carmel... L'homme vous paraît un peu moins commun, à présent, avouez-le ?... »

— « Beaucoup moins, » répondis-je, « mais avouez-le, vous aussi : vous me tracez là précisément le portrait du mari dont la conduite excuse par avance toutes les fautes d'une femme... »

— « C'est bien aussi l'opinion qui prévalait dans toutes les maisons françaises de la ville, » reprit Élie Laurens, « et même dans quelques autres... Pour que cet homme, marié tout jeune et par amour, — car Mme Rodier n'avait eu pour dot que ses beaux yeux bleus et ses cheveux d'or, — négligeât sa jeune femme et à ce degré après

deux années d'union, il fallait qu'il y eût une raison, surtout à cette distance de la patrie, et dans cet exil qui rapproche les êtres les plus séparés. Si vous saviez la différence entre un voyage et un séjour à deux semaines de toute lettre, vous comprendriez ce que c'est que l'intimité d'un foyer à soi. Et Rodier fuyait visiblement le sien. On ne lui connaissait cependant pas de maîtresse, et, d'autre part, la tenue de la jeune femme ne donnait prétexte à aucune médisance. Elle était seulement mondaine, avec une continuité et un excès qui révélaient aussi la fuite d'un intérieur détesté, toujours en visite et toujours en soirée. Et vous ne soupçonnez pas non plus comme les occasions de toutes sortes abondent dans ces coins perdus où le soleil est moins redoutable encore que l'ennui, et c'est une générale conspiration pour tromper cet ennui ensemble ! Cette existence tout en dehors s'accompagnait chez cette jeune femme d'un « quant à soi » si réservé, elle était si constamment distraite et fermée à travers l'étourdissement des visites et des soirées que personne n'avait essayé seulement, depuis ces quinze mois, de lui faire la cour, malgré l'évidence de son abandon... Vous l'avez vue, elle aussi, rieuse et presque familière. Mais alors !... »

— « Ils n'avaient pas d'enfants ? » interrogeai-je comme il se taisait, absorbé sans doute par le souvenir de sa première rencontre avec cet être de

grâce et de mélancolie dont il avait certainement rêvé de consoler le veuvage.

— « Non, » fit-il, « et cette absence d'enfants était aussi un des motifs que l'on supposait à cette étrange froideur des deux époux l'un pour l'autre. Beaucoup d'hommes sont ainsi : ils ne se marient que pour avoir un fils, et ne pardonnent pas à leur femme une déception de paternité. Ce n'était pas le cas pour Rodier. D'ailleurs, je ne veux pas jouer aux énigmes avec vous, et je vous épargnerai les hypothèses plus ou moins saugrenues dont cet étrange ménage était l'objet, pour vous dire en deux mots la vérité, telle que je l'ai sue plus tard, telle, je vous répète, que je l'ai pressentie dès lors. Mais il faut que je vous pose d'abord une question, car suivant votre réponse, vous admettrez ou n'admettrez pas une situation que je n'ai vue bien traitée nulle part. Elle a été vraie pourtant cette fois-ci comme bien d'autres, de la vérité pour moi la plus évidente. Croyez-vous que des malentendus fonciers puissent s'établir et durer longtemps entre gens qui vivent sous le même toit, mangent à la même table, respirent le même air, ont les mêmes intérêts, les mêmes besoins, — et qui s'aiment ?... »

— « Si j'y crois !... » lui répondis-je. « C'est le fond même des tristesses de famille, ces malentendus-là ! Que de fois un père meurt qui aimait son fils et qui en était aimé, persuadé de l'ingratitude

de cet enfant et sans savoir que ce fils lui-même avait le cœur percé par l'indifférence de son père! Et les mères avec les filles, et les frères entre eux!... C'est-à-dire que le recul, l'impossibilité de se montrer tel qu'on est, la contraction douloureuse devant ce que l'on chérit le plus, forment le lot commun de tous les êtres tendres et timides. Un lot cruel et de cruelles tendresses! Que de mal on se fait, que l'on ne se ferait pas si l'on pouvait voir les âmes, comme on voit les corps!... »

— « Et vous n'ajoutez pas que l'amour, qui devrait aider à cette claire vision des cœurs, achève encore de les troubler! » reprit Élie après un silence, comme s'il y avait de l'écho à mon exclamation dans son plus cher passé. « Hé bien! c'est un de ces malentendus-là qui séparait Rodier de sa femme... Par leur faute à tous deux, comme il arrive. Rodier avait été, dans le commencement de son mariage, éperdument, maladivement, outrageusement jaloux d'elle. Elle s'était révoltée parce qu'elle était fière, et aussi, pareille en cela à toutes les femmes jeunes, elle ne soupçonnait pas quel poison c'est pour un caractère d'homme que la jalousie, quel venin distillé dans un cœur, et qui le ronge, qui le flétrit jusque dans sa fibre la plus intime. Elle avait tenu tête à son mari. Elle, une des créatures les plus exemptes que j'aie connues du funeste péché de coquetterie, elle avait été coquette, par bravade. — Oh! bien peu!...

Ils habitaient la province, alors. Vous voyez cela d'ici : un bal de préfecture où elle avait dansé deux ou trois fois de trop avec celui-ci ou celui-là, une partie de campagne où elle avait accepté des fleurs, quitte à les jeter cinq minutes plus tard, offertes par quelqu'un qui déplaisait au mari. Et ce dernier, vous le voyez aussi en proie à la folie du soupçon et se soulageant par des scènes de colère, de brutalité peut-être, jusqu'à ce que, dans un coup de frénésie, il commette quelque irréparable folie. Celle de l'ingénieur avait consisté à signer un engagement pour ce port de Syrie sans prévenir sa femme. Il l'avait en huit jours enlevée, arrachée à son pays, à sa famille, à ses amis, pour l'arracher en même temps à un rival imaginaire !... Elle avait obéi, avec quelle indignation et après quelles paroles échangées, vous le devinez encore. Je vous épargne vingt détails que j'ai sus depuis. Ceux auxquels j'arrive, j'y ai assisté en personne. Je voulais que vous vissiez bien nettement ces deux orgueils, ces deux amours blessés, et emprisonnés dans cet exil d'Orient l'un en face de l'autre : une femme ulcérée de rancune, malgré sa passion, et décidée à ne jamais pardonner, — un homme convaincu que cette femme ne l'aime plus et qu'elle en aime un autre. Il ne pouvait plus être jaloux des faits, ici, à des centaines de lieues de France et avec la vie qu'elle menait. Il l'était, jusqu'à la rage, de sa mélancolie et de ses silences qu'il in-

terprétait comme un mortel regret, — un regret de quoi ? Il ne le savait pas et il se détruisait systématiquement. On vous reproche à vous tous d'abuser de ces suicides-là dans vos romans. Ils sont plus fréquents encore dans la vie, quoique moins conscients et moins volontaires, et c'en était un qu'accomplissait cet ancien élève de l'École polytechnique, devenu, à côté de cet être qu'il adorait et qui l'adorait, un maniaque de jeu et d'alcool en même temps que le plus effréné des casse-cou. »

IV

— « Il n'avait qu'à se casser, en effet, non pas le cou, mais la jambe ou le bras, » interrompis-je. « Rien de tel comme une maladie grave ou comme un réel danger pour résoudre ces insolubles problèmes. La vue d'une souffrance physique de ce que l'on aime abolit tout, quand on aime... »

— « Cette fois vous avez deviné juste, » dit Laurens qui me regarda du regard de quelqu'un qui se demande si on le mystifie. Mais non. J'avais, par un simple hasard de logique, démêlé le sens général de l'aventure qu'il allait me raconter, sans prévoir la singularité exceptionnelle de

son anecdote. Il vit que j'ignorais tout du dénouement avec lequel il comptait un peu m'étonner. Car si les diplomates aiment à plaisanter les littérateurs, ils aiment davantage encore à les déconcerter par des documents inédits, et il continua :

— « Ce goût des sports dangereux avait pris, chez Rodier, la forme la plus naturelle dans un pays d'admirables chevaux comme celui-ci. Mauvais cavalier à son arrivée ici, puis moins mauvais, puis bon, puis excellent, il avait fini par ne plus vouloir que des bêtes difficiles, et il troquait sans cesse un cheval contre un autre, à la recherche des phénomènes, des coureurs et des sauteurs extraordinaires. Il avait acheté ainsi, d'un chef Bédouin, une jument blanche qu'il avait appelée Saïda, du nom de l'ancienne Sidon dont vous voyez le cap là-bas à gauche, derrière les sables... C'était une bête de quatre ans, d'une robe merveilleuse, toute blanche avec une seule tache noire au poitrail, sur ce poil étincelant. Un peu courte, mais une souplesse, des actions, un feu incomparable. Quoiqu'elle fût, en temps ordinaire, douce comme un agneau et intelligente comme un être humain, elle avait, lorsqu'on l'excitait, des accès d'une folie presque indomptable qui avaient causé déjà deux malheurs. Elle avait tué deux de ses cavaliers, deux Arabes du Hauran, à quelques jours de distance, et, une superstition de fatalité s'at-

tachant à elle, Rodier l'avait eue pour un morceau de pain. Il en était lui-même comme fou! J'ai vu beaucoup de hardis monteurs d'animaux, ici et en Égypte, tant parmi les indigènes — quoique leur fantasia défie toutes les règles — que parmi les Français et parmi les Anglais. Je n'ai rien vu qui me donnât l'impression du périlleux tour de force comme ce gros Normand, montant cette Saïda. Les naseaux de la fine bête palpitaient et s'injectaient de sang, quand elle le sentait en selle. Ses larges yeux humides dardaient un regard de fureur. Son sabot creusait le sable. Tout son poil blanc frémissait de fièvre. Un frisson secouait sa longue crinière et sa longue queue. Avec l'amulette de verre bleu attachée à son garrot à la manière arabe, elle semblait un animal de rêve, quelque fabuleuse et redoutable licorne, sur le point de partir, de voler plutôt vers un pays aussi fabuleux qu'elle-même, et ils partaient en effet, elle et son téméraire cavalier, et c'étaient des voltes fantastiques, des galops désordonnés, des sauts surtout; aujourd'hui une vraie rivière, demain une haie de cactus ou d'aloès, après-demain un rocher où se briser cent fois les os, jusqu'à ce qu'un soir, au cercle, causant de sa jument avec le consul Anglais d'alors, qui avait la politesse d'en être jaloux, et tous deux un peu exaltés par le whiskey, Rodier paria — écoutez bien — qu'il franchirait avec cette bête une table chargée d'un dîner de douze couverts! »

— « Et il a fait cela! Mais quel homme! » m'écriai-je. Tout déploiement de courage, même extravagant, ne comporte-t-il pas je ne sais quelle poésie presque sauvage, et qui nous fascine, quoique nous en ayons? Ce constructeur de voies ferrées que j'avais si fort plaisanté tout à l'heure m'apparaissait maintenant sous un jour de témérité qui me le rendait pour une minute aussi intéressant qu'un des personnages de la légende impériale, un héros des Mémoires de Marbot ou de Fezensac, sublime d'audace devant le danger. Quand on a consumé dix ans de sa vie à tracer à la craie des *x* et des *y* sur un tableau noir, cette audace-là est encore plus saisissante, et j'ajoutai : « Vous étiez là quand il a sauté? Vous l'avez vu?... »

— « Patience! » dit Élie avec un vague éclair de triomphe dans ses yeux. Il constatait son effet et il le filait, comme les banquiers au baccarat s'amusent à filer la carte qui les fait gagner, la découvrant aux pontes, pouce par pouce, ligne par ligne, afin de savourer l'émotion qu'ils leur infligent. « Si habitués, » reprit-il, « que nous fussions aux coups de tête de ce grand garçon énigmatique et déséquilibré, vous pensez bien que ce pari-là ne passa pas inaperçu. C'était un jeu à y rester, presque aussi certainement que s'il eût marché contre la gueule d'un canon chargé, la mèche une fois allumée. Dès le lendemain, j'en étais averti, Rodier ayant demandé quatre jours

pour s'entraîner. Je me donnai ma parole de tout faire pour prévenir cette absurdité. Je considérais cela comme un devoir professionnel. N'étais-je pas son consul? Et puis je le savais un homme de premier mérite, égaré momentanément par une souffrance, que je ne comprenais pas. Mais risquer de mourir ainsi ou de se rendre à jamais infirme pour un enfantillage de conscrit en goguette, c'était par trop misérable! Enfin, je vous l'ai dit tout à l'heure, j'avais mon idée sur ce ménage. Après avoir bien réfléchi, je pris mon chapeau et ma canne, et j'allai tout droit chez Mme Rodier lui raconter ce pari fou, comme je l'ai raconté à vous-même et sans plus de commentaires. Je la verrai toujours m'écoutant, plus pâle, à mesure que je parlais, d'une émotion qui achevait de me convaincre qu'elle aimait du plus profond amour ce mari dont elle était si cruellement abandonnée. Elle ne me répondit rien d'abord. Puis, se levant, elle me demanda : « Voulez-vous m'attendre cinq « minutes, et m'accompagner cinq autres? » Le ton dont elle avait dit ces mots fit que je demeurai, pendant les quelques instants qu'elle passa hors de la chambre, dans une inquiétude inexprimable. Je venais de voir en elle, tout d'un coup, une créature poussée à bout et capable, de son côté, d'une folie égale à celle que je voulais à tout prix empêcher l'autre d'accomplir. Quand elle reparut, elle avait dans ses mains un des fusils

de son mari, une carabine que je connaissais pour m'en être servi moi-même à la chasse. Elle me dit: « Venez-vous ? » et je la suivis. Je sentais qu'il ne fallait ni lui désobéir ni la quitter. Nous descendîmes l'escalier sans échanger une parole. Nous traversâmes le jardin pour gagner l'écurie. Je commençais à soupçonner son projet. Je pensai qu'elle allait me demander de tuer la bête. Et, ma foi, j'aurais obéi. Je n'avais deviné que la moitié de la scène qui se préparait et que j'ai là devant moi, comme si elle datait d'hier : Saïda dans sa stalle, la tête tournée du côté des arrivants, les oreilles dressées, frémissante, comme si elle eût compris le danger; et, froidement, implacablement, cette femme si fragile épaulant le fusil et visant, là, entre les deux yeux; et je continuais à me taire, paralysé d'anxiété, en sentant aussi *qu'il fallait que cela fût*... Le coup partit, l'animal poussa un cri d'agonie que j'entends encore, se cabra une seconde, et tomba comme une masse... »

— « Et le mari ? » demandai-je sans plus cacher mon émotion au narrateur, lui-même encore remué de l'étrange tragédie à laquelle le hasard l'avait mêlé comme témoin, presque comme acteur.

— « Le mari ? » répondit Laurens, « il se trouvait, au moment où avait lieu cette exécution, dans le jardin, à examiner quelque plantation nou-

velle. Au bruit du coup de feu, il accourut. En le voyant entrer dans l'écurie, mon premier mouvement fut de me mettre devant ma compagne qui, son action faite, s'était appuyée contre le mur, une main sur son cœur, l'autre tenant toujours le fusil, à demi morte de ce qu'elle avait osé... Rodier regarda la jument morte, il me regarda, il regarda sa femme, et je vis, avec quelle stupeur, dans ce visage si sombre, deux larmes rouler, deux grosses et lourdes larmes. Je vous jure que je ne les oublierai jamais. Et m'écartant d'une main, comme je fais cette chaise, avec une force et une fougue que je ne peux pas plus vous décrire que les bonds de la pauvre Saïda, il se précipita vers sa femme en jetant ce cri : « Ah! « tu m'aimes! tu m'aimes! » et il l'emporta, évanouie, entre ses bras. Leur bonheur était sauvé. Le malentendu était brisé... Croirez-vous encore qu'il a lieu d'être jaloux de votre ami Laurens?... »

Londres. Juillet 1893.

VI

A Quarante ans

A Quarante ans

Nous avions passé cette après-midi, le romancier Julien Dorsenne et moi, chez un de nos amis communs que j'aurai assez désigné aux connaisseurs du Paris intellectuel, quand j'aurai dit que son cabinet de travail, une vaste pièce revêtue de livres, avec de hautes fenêtres sur des jardins, se transforme chaque dimanche en un salon, où ne viennent d'ailleurs que des hommes. C'est le dernier endroit, je crois bien, où l'on *cause idées*. Depuis plus de quatorze ans que j'y fréquente, j'ai entendu, dans ce décor presque abstrait, Tourgueniew parler de l'art du roman, avec sa belle figure large de bon géant russe; Ernest Renan expliquer l'art de l'histoire en secouant son énorme visage

éclairé par deux yeux bleus si fins; notre cher maître Taine esquisser le plan de son livre sur la Volonté; tandis que d'autres fois, un général, fameux par sa bravoure, analysait le mécanisme de la guerre moderne; ou que notre premier historien diplomatique résumait, en quelques phrases, la crise actuelle de l'Europe. Si la démocratie continue de monter, comme il est trop probable, — ou mieux, de nous abaisser, — ce coin d'un vieil hôtel du faubourg Saint-Germain d'où l'on voit luire au soleil le dôme des Invalides, aura été un des derniers asiles de la dernière aristocratie : celle de la culture. Mais le maître du lieu n'offre-t-il pas un exemplaire accompli de la noblesse intellectuelle, lui qui est tout ensemble un grand érudit et un grand lettré, après avoir été, à ses heures, un voyageur et un mondain ? Le Monde, qui détruit les hommes de pensée quand il les absorbe, leur donne en revanche, lorsqu'ils ont su y passer, puis s'en passer, une liberté supérieure de jugement, et comme une élégance aisée de leurs facultés. C'est pour cela, sans doute, que la conversation, dans le rare cénacle dont je parle, déborde sans cesse la spécialité professionnelle. Les questions de sentiment y alternent de la manière la plus naturelle avec les questions d'esthétique et de science, de philosophie et de politique, surtout quand une santé trop délicate permet à l'exquis artiste, qui est le poète de ce groupe,

d'assister à quelqu'une de ces réunions. Il était justement venu ce dimanche-là, un des premiers du mois de mai 1887, et il nous avait enchantés en parlant, comme il parle, de sa voix où tremble comme un écho de la musique étouffée de ses vers. Une théorie, en apparence étrangère à toute application sentimentale, celle d'une école nouvelle sur l'emploi de la comparaison dans la poésie, lui avait servi de prétexte à vanter la divination merveilleuse des vieux Aèdes. Il avait soutenu cette thèse, que les plus subtiles nuances de l'Ame moderne peuvent s'exprimer avec les mêmes images qui ont servi à ces poètes antiques à traduire l'Ame primitive, tant ils ont su saisir et fixer les rapports éternellement vrais du cœur humain et de la nature.

— « ... N'y a-t-il pas, » disait-il, « bien autre chose, par exemple, qu'une analogie arbitraire et littéraire dans cette intuition par laquelle ces premiers poètes ont tout de suite associé les âges de l'année aux saisons de la vie? Ne semblent-ils pas avoir deviné d'instinct le mot subtil : le paysage est un état de l'âme?... Encore aujourd'hui, imaginez-vous d'autres harmonies que celles qu'ils ont célébrées? Celui qui aime une jeune fille rêve-t-il, autour de ce frais visage, un autre horizon que cet horizon de printemps évoqué par Virgile autour de ses Lycoris et de ses Amaryllis, — *Nunc formosissimus annus... C'est maintenant que l'année est*

en beauté... Et celui qui sent vieillir un être qui lui fut cher, l'homme qui éprouve auprès d'une femme de quarante ans un de ces attendrissements douloureux où la pitié se mélange à la volupté, celui-là n'évoque-t-il pas nécessairement autour de cette beauté finissante les mélancolies de l'année finissante aussi : les ramures jaunies, le vaste silence des bois touchés par l'automne, les agonies du soleil derrière des taillis à demi dénudés ? Pourquoi, sinon pour le même motif qui faisait dire à Simonide après Homère, que les générations humaines ressemblent au feuillage des arbres ?... Vous ne changerez pas plus cela que vous ne changerez le mystérieux rapport qui unit à l'été la trentième année avec ses maturités épanouies, au froid hiver la sérénité glacée de la vieillesse. Si vous avez eu le bonheur, petit enfant, d'avoir une aïeule sous la main de laquelle poser votre tête bouclée, n'est-ce pas dans un jour clair de janvier que vous l'évoquez toujours, et la maîtresse de trente ans qui vous a paru la plus belle, par une après-midi du mois de juin ou de juillet lumineuse comme le plein et chaud souvenir que vous gardez d'elle ?... »

— « Je l'ai laissé parler, » me dit Dorsenne, lorsque nous nous retrouvâmes seuls sur le trottoir de la rue, quelques minutes après avoir écouté ce couplet dont j'ai très imparfaitement rendu la

grâce et la tendresse. « Oui, je l'ai laissé parler, » répéta-t-il, « et en l'entendant, je me récitais tout bas ce vers peu poétique, mais singulièrement vrai, d'un de ses prédécesseurs :

« *Le cœur humain de qui ? Le cœur humain de quoi ?*

« Mon cœur, à moi, est-il fait à rebours de celui des autres ? Ce que je sais bien c'est que j'ai précisément éprouvé, depuis que je me connais, des impressions contraires à celles que notre ami nous a développées sur ce qu'il appelle les âges de l'année et les saisons de la nature. »

— « Pourquoi ne t'es-tu pas amusé à sortir ton objection tout à l'heure ?... Ça l'aurait fait te répondre... » lui demandai-je. Ce silence de Julien était assez étonnant, en effet. Il aimait à paradoxer en ces temps-là, avec délices. Il n'avait pas encore traversé le drame cruel que j'ai raconté ailleurs (voir *Cosmopolis*), et qui semble avoir à jamais éteint chez lui le feu follet de la fantaisie, cette flamme de fièvre légère dont il se grisait. Mon Dieu ! est-elle loin déjà, quoiqu'elle soit tout près, cette fin d'une tiède après-midi parisienne ! Sont-elles loin nos paroles d'alors, et mes questions, juste assez pour faire causer mon camarade, et ses réponses m'évoquaient, ligne à ligne, un gracieux fantôme de femme, comme il en avait beaucoup dans son souvenir, cet étrange garçon,

ce frôleur d'âmes qui aura tant aimé à sentir sentir. Et nous allions, gagnant un hôtel moderne de la plaine Monceau, où nous étions priés à un thé, parmi des bibelots, des fanfreluches anglaises et des propos de cinq heures. Dorsenne raffolait de ces sautes subites. N'est-ce pas lui qui m'emmena un jour rendre visite au philosophe Adrien Sixte dans le *hansome* de Casal?

— « Non, » répliqua-t-il, « je ne pouvais pas citer mon texte, comme on dit volontiers dans la maison d'où nous sortons. Il y avait une anecdote derrière la théorie et une anecdote trop récente... Mais sans anecdote, pense à un seul de ces âges et à une seule de ces saisons : la quarantième année et l'automne. Il est possible que certains déclins d'amour et de jeunesse s'accordent mieux à la langueur de toutes choses. Mais pour d'autres ?... Est-ce qu'une femme de quarante ans, qui peut encore éprouver et inspirer l'amour, n'aura pas d'instinct l'horreur d'un décor de mélancolie ? Ne tremblera-t-elle pas qu'il ne fasse trop bien ressortir ce qu'il y a d'automnal justement en elle, de trop pareil aux feuilles qui tombent, au ciel qui se voile, au soleil qui se glace ? Ce qu'il lui faut, ce que lui souhaitera celui qui l'aime, n'est-ce pas au contraire la fête du printemps autour d'elle, — d'un de ces printemps qui leur sont comptés, à elle parce que dans deux, dans trois, dans quatre, dans cinq, elle aura perdu ce reste

magique de son charme, à lui parce qu'il ne pourra plus alors l'aimer que dans la douleur, s'il est romanesque, ou, s'il ne l'est pas, dans l'habitude, misère pire! Et, dans cette grâce enivrante d'avril, tous deux sentent trop bien la fuite de la vie, — mais ils la sentent en se grisant de cette vie qui passe. C'est un renouveau de beauté pour elle et d'amour pour lui, avec un effort pour ne pas perdre une goutte de cette coupe de jeunesse qui leur est tendue une fois encore... »

— « Tu peux avoir raison, » lui répondis-je, « j'ai connu une charmante femme de cet âge que je rencontrai un jour, marchant par une radieuse journée de début d'avril dans une des allées du Bois. Je la saluai et nous causâmes. Elle avait près de quarante-deux ou trois ans, et elle avait été divinement jolie. Elle l'était redevenue ce jour-là, et elle me disait avec un sourire où sa grâce d'antan lui souriait sur les lèvres et dans les yeux : « Je « voudrais courir, courir, et nouer d'un lien toutes « les feuilles de tous les arbres pour les empê- « cher de pousser si vite... »

— « Tu vois. Elle pensait comme moi, » reprit Dorsenne, « et si tu l'avais aimée, tu aurais pensé de même. — Mais j'arrive à mon anecdote. — T'ai-je parlé autrefois d'une Italienne dont j'ai été si passionnément amoureux à vingt-quatre ans? Cela date déjà... Une comtesse Andryana...? Ja

mais. Alors, je ne dirai pas comment elle s'appelait de son autre nom, celui de son mari et de ses deux enfants, quoique la confidence que j'ai à te faire ne soit pas de celles qui compromettent beaucoup une famille... Mais est-il admirable, ce prénom Vénitien? Ma comtesse — je l'appelle *ma,* quoiqu'elle n'ait jamais rien été pour moi qu'une amie — n'était cependant pas Vénitienne. Sa mère l'était, je crois, ou sa grand'mère. Elle était, elle, d'une petite ville du nord de la Lombardie, Bergame ou Brescia, je ne sais plus. Son mari était un Pisan, dont le nom figure dans la *Divine Comédie,* s'il te plaît. Mais le descendant de ce contemporain de Dante exerçait la fonction peu tragique de secrétaire à l'ambassade près la République Française. J'ai quelque idée qu'il se souciait de sa femme à peu près autant que de ses ancêtres Dantesques. C'était le joueur de baccarat le plus infatigable et le plus intrépide que j'aie connu, moi qui ai tant fréquenté Lautrec et Casal, et la comtesse, elle, était le plus délicieux des Luinis vivants que j'aie vus aller et venir, parler et sourire. Tu les connais, ces têtes comme on en voit encore dans le Milanais : le front un peu large sous des cheveux un peu ondés, des paupières un peu renflées, le nez coupé droit, une bouche sinueuse avec un sourire qui flotte dans le pli des joues un peu creuses, un ovale fin qu'achève un menton volontaire, et des yeux bruns

dans un teint de blonde, des yeux où il y a du velours et du mystère, une caresse presque physique de regard sur votre regard, et un sortilège d'énigme pour votre pensée ?... Tu comprends qu'une telle créature acoquinée à un tel mari — était-il commun, l'animal! — avait dû faire rêver bien des jeunes gens. On m'avait dit qu'elle était honnête. Je ne le crus pas, et je m'abandonnai au goût qu'elle m'inspira dès que je la connus, avec toutes les espérances de succès. Ces espérances se changèrent en quasi-certitude et ce goût en une véritable passion, quand, cette année-là, un hasard nous fit nous rencontrer dans le château d'une commune et complaisante amie, en Touraine... Bref, j'aventurai auprès d'elle la déclaration la plus en règle dont je me sois jamais rendu coupable, pour échouer devant l'offre d'amitié la plus finement opposée à ma fougue, la plus sincèrement aussi. Je sais aujourd'hui que je lui ai beaucoup plu alors. Elle s'était laissé courtiser parce qu'elle était coquette. Elle ne voulait pas se donner parce qu'elle était pieuse, voire dévote. La réunion de ces deux contrastes est moins rare qu'on ne croit, même ailleurs que chez nos légères Françaises. Ai-je besoin d'ajouter qu'avec l'amour-propre de mes vingt-cinq ans, je me fâchai tout rouge ? Nous nous quittâmes tout à fait brouillés... Jusqu'ici mon histoire n'a rien de très original, et rien d'original non plus les événements qui suivirent,

presque aussitôt, ce séjour en Touraine. Son mari fut envoyé comme ministre dans un autre poste, et six mois après il mourut. Leur fortune était probablement très hypothéquée, car sa veuve dut se retirer à Pise avec ses deux filles, aussi bourgeoisement que si elle n'eût pas été une des reines de l'élégance à Londres, à Vienne et à Pétersbourg... Entre parenthèses, en pleine splendeur de beauté, une abdication pareille, quand elle est acceptée, ressemble de bien près à un héroïsme, ne penses-tu pas?... »

— « C'est une question, » interrompis-je. « Quand une femme à la mode n'a pas quelque intrigue d'amour qui étoffe d'émotion les corvées de la vanité, sa vie me paraît valoir en agrément celle des officiers de la Grande Armée. L'une d'elles — que tu serais étonné si je te la nommais! — me disait un jour : « Je n'ai qu'un « bon moment. C'est quand je vais me coucher « et dormir. Il m'arrive alors de regarder mon « lit et de lui dire : Ah! mon seul, mon seul « ami!... »

— « Ma comtesse Andryana n'était pas de cette race, » reprit Dorsenne; « elle avait, sous des formes frêles, une des physiologies athlétiques sur qui les dîners en ville quotidiens, les parties de théâtre, les bals, les soupers glissent comme de l'eau sur du marbre, sans en altérer une seconde la puissante vitalité... Mais je reprends

mon récit. Nous nous étions donc quittés brouillés, et ce qui ne te plaira pas trop, c'est la manière dont nous rentrâmes en relations. Par lettres et à propos d'un de mes livres! Elle m'envoya à cette occasion une dizaine de pages si joliment pensées, si profondément empreintes de ce doux et subtil esprit féminin qui repose tant des critiques professionnelles et de leur brutalité; je lui répondis, et une correspondance s'installa entre nous, échelonnée de livre en livre et de jour de l'an en jour de l'an, sans qu'il s'y glissât jamais une allusion à ce qui avait été ma plus folle crise de passion peut-être, une de ces passions de jeunesse aussi ardentes que courtes. Elles font tout de même le vrai trésor de notre mémoire sentimentale, et c'est pour ne pas toucher à ce trésor que j'avais, malgré cette correspondance, reculé d'année en année de la revoir. Pour un vagabond de mon espèce, un voyage à Pise, c'est à peu près comme pour toi une visite à Versailles. Je n'y suis pas allé cependant jusqu'au mois dernier. Tu vois comme c'est récent? J'avais cette idée pour me barrer la route : qui sait comment je la retrouverai?... »

— « Je comprends, tu as choisi le mois d'avril pour tenter ton expérience et vérifier ta théorie sur la quarantième année et le printemps?... » dis-je, non sans ironie. « Que l'on est heureux de traiter ainsi son cœur, comme

une cornue devant laquelle on se met en observation ! »

— « Tu te trompes, » répondit-il sérieusement. « L'idée n'est pas de moi. J'avais si peu ma théorie à cette époque, qu'en novembre dernier, partant pour un tour d'Italie, je lui écrivis pour lui annoncer enfin ma visite avec l'intention de demander à ce séjour d'une après-midi dans la morne Pise, précisément le petit frisson de mélancolie automnale, cher à notre poète de tout à l'heure. Je me préparais à un de ces gratuits pèlerinages d'horrible tristesse que l'on devrait fuir et que l'on recherche, comme si notre âme avait besoin de souffrir pour sentir. Cette beauté que j'avais connue, idolâtrée magnifique, j'allais la revoir ruinée dans cette ville, elle-même un fantôme de ville, le spectre de sa gloire d'autrefois et dans la saison la plus faite pour accroître encore cette navrante impression... Automne de femme, automne de ville, automne d'année, automne de cœur, — la gamme entière y était, comme tu vois... Et ce fut elle qui me répondit, courrier par courrier, pour me prier de ne pas venir en novembre, mais seulement à mon retour, quand je rentrerais en France, vers le printemps. Elle ajoutait qu'elle avait pour m'imposer cette petite interversion de ma visite *une raison qu'elle me dirait.* J'eus un mouvement de mauvaise humeur, pourquoi te le cacher ? en re-

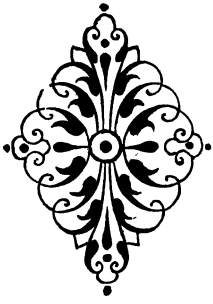
cevant cette réponse. Je me croyais plus désiré, d'une part, et de l'autre je ne pouvais guère expliquer ce contre-ordre que par la présence à Pise, en ce moment, de quelque personnage qu'elle voulait me cacher, un rustre d'amant, sans doute, pris par ennui, par lassitude, et dont elle avait honte!... Mais j'ai un principe : toujours obéir au désir que m'exprime une femme. Je pars de cette idée que si elle veut me duper sur un point quelconque, elle y réussira toujours. Qu'elle me dupe donc de la façon qui lui est le plus agréable, c'est la plus sûre chance que cette duperie me soit agréable à moi aussi. Tant et si bien que j'exécutai mon voyage à rebours. Je commençai par Palerme et la Sicile, pour continuer par la Grande-Grèce, Naples, Rome, enfin par Pise; et le 5 avril dernier, par une jolie journée de printemps toscan, si fraîchement bleue et grisante, j'arrivai devant le palais de la comtesse Andryana, sur le quai de l'Arno, à côté de celui qui montre une chaîne au-dessus de son porche avec cette inscription : *alla giornata*... orgueilleux témoignage qu'un de ses maîtres fut esclave de Barbarie. Le cœur me battait, le croirais-tu? et je regardais l'eau du fleuve toute jaune sous ce jour si clair, en songeant que mon délicieux Luini d'il y a dix ans avait vieilli à regarder couler ce flot lent, muet, comme lassé, et que la beauté de ce jour serait la plus cruelle des ironies pour ce qui

lui restait de sa grâce... Enfin je me décide à frapper. Je donne mon nom, et l'on m'introduit, pas dans la maison, dans un jardin. Non, pas un jardin, mais une fête, une féerie de divines fleurs : des bordures d'iris blancs et violets, des touffes de narcisses dans le gazon, des arbres de mai déjà mauves, des roses épanouies autour des cyprès... Et là, sous les tendres feuillages nouveaux et parmi cet enchantement de couleurs, de parfums, de chants d'oiseaux, dans ce magique jardin Pisan un peu rococo, avec les colonnes d'un *tempietto,* au fond, des vases de terre cuite et des statues, j'aperçois Andryana aussi belle que je l'avais quittée. Elle marchait vers moi dans le soleil, qui lui faisait une auréole. Les lassitudes de l'âge étaient comme noyées par le sortilège de cette lumière. Le renouveau de la nature semblait affluer et sourire aussi dans ses beaux yeux, toujours aussi veloutés, toujours aussi mystérieux. Et elle était vraiment si pareille à elle-même qu'après une demi-heure je me sentis devenir aussi fou qu'il y a dix ans, et j'ai voulu recommencer ma déclaration, qu'elle interrompit avec un sourire, teinté d'un rien de regret : « Vous ne savez pas « que depuis deux mois je suis grand'mère?... »

— « Et quelle cause t'a-t-elle donnée pour avoir déplacé votre rendez-vous ? » lui demandai-je comme il se taisait.

— « Mais celle que je te disais tout à l'heure. Quand je la questionnai, elle me répondit en hochant la tête : « Une dernière coquetterie : je ne « suis plus jeune qu'au printemps... »

Cannes. Janvier 1893.



VII

L'Adoration des Mages

L'Adoration des Mages

A peine entré dans l'atelier, mon œil fut pris par un panneau qui ne me permit plus d'aller plus loin. Très mince et très large, il avait dû faire partie d'une *predella* comme les vieux maîtres italiens en peignaient avec tant d'amour au bas de leurs vastes compositions d'autel. La couleur en était à la fois éclatante et foncée, rembrunie et rayonnante. C'était un de ces chefs-d'œuvre primitifs, qui tiennent du missel et de l'orfévrerie. L'or fin des auréoles et des broderies miniaturées s'y détachait en reliefs légèrement stuqués, et, avec cela, tout l'ensemble — le panneau représentait une *Adoration des Mages* — révélait le plus sévère souci d'art. Le milieu était occupé par un inté-

rieur d'étable où se voyaient l'âne et le bœuf, attachés au licou et rêvant paisiblement côte à côte. La Vierge, admirable de pureté idéale et pourtant pareille à une *gentille* dame de Florence, assise sur le devant, tendait le *bambino* au plus âgé des trois rois mages; et celui-ci, agenouillé, les mains jointes, sa couronne en terre, effleurait le pied nu du Sauveur de sa noble barbe grise. Un second roi, plus jeune et hanchant un peu dans des chausses mi-partie violettes et oranges, offrait du bout de ses doigts fuselés un calice fermé, tandis que la face basanée du roi nègre apparaissait à côté, encadrée de fourrures. D'autres personnages assistaient à cette scène dans leurs costumes de riches seigneurs, avec ce mélange de fastuosité opulente et de dévotion recueillie qui donne un attrait de pittoresque à la fois et de ferveur aux tableaux religieux de la Renaissance. Là-bas, des deux côtés de la pauvre étable, des lointains se profilaient, en montagnes bleues, en cyprès noirs, en villes crénelées, le plus doux et le plus exact des paysages toscans. — Sur le lacis des routes grises défilaient par caravanes les chameaux chargés de coffres, et au-dessous, en lettres comme ciselées, tant le guillochis de l'or y était délicat, se lisait l'inscription évangélique :

« *Et, apertis thesauris, obtulerunt et aurum, thus et myrrham...* »

Ce qui achevait de donner à cette peinture une étonnante saveur de contraste, c'étaient les études avoisinantes, où se reconnaissait le maniérisme frelaté du maître du logis. J'ai oublié de dire que l'atelier où flamboyait cette *Adoration,* d'une telle virilité dans la grâce, était celui de Maxime Fauriel, le portraitiste attitré de la Parisienne d'aujourd'hui. Sur les murs et sur les chevalets, vingt silhouettes mutines et lutines se détachaient : ici, d'une patineuse, la bouche plongée dans la zibeline de son manchon ; là, d'une grande dame descendant l'escalier de l'Opéra et jetant un mot par-dessus son épaule à un attentif qui lui remet son manteau ; là, une baigneuse, vue de dos, essayait l'eau de son bain avec la pointe de son pied frileux. Il y a dans l'art de Maxime un rien de libertinage mignard qui trahit la trop habile, la trop savante entente du succès, le péché, hélas ! de ce peintre remarquablement doué, qui aura vécu de la mode et qui risque d'en périr. Mais est-il conscient de cet esclavage devant l'opinion ? Calcule-t-il cette constante et adroite poursuite de la vogue, cette flatterie envers le plus frivole des publics, celui des belles et vaines oisives du monde et du demi-monde ? Ses ennemis affirment que oui. Je crois, pour ma part, que non, et j'en eus la preuve, une preuve convaincante, me semble-t-il, dans l'anecdote

qu'il me raconta sur ce panneau florentin dont la seule présence parmi ses ébauches était la vivante condamnation de toute son œuvre à lui. Et puis, s'il était vraiment le madré coureur de réclames que flétrissent ses envieux, Maxime aurait-il gardé, malgré le succès, malgré la fortune, cette bonhomie qui rit dans ses yeux d'un bleu si clair, la cordialité de sa poignée de main, sa physionomie si jeune qu'à trente-sept ans, avec ses joues pleines et roses, ses blonds cheveux sans un fil d'argent, sa taille mince, on lui en croirait à peine vingt-six? Non. C'est un artiste qui aime à séduire, aussi naturellement que d'autres aiment à choquer, qui s'accommode aux exigences des marchands comme d'autres se révoltent contre elles; et, justement, cette complaisance et cette soumission apparaissaient dans son récit, en antithèse saisissante avec un tempérament de doctrinaire rebelle et toujours en lutte avec la sottise ou la médiocrité! C'était de quoi donner une portée plus générale et plus significative à une aventure qui, par elle-même, n'eût été qu'un épisode, entre cent autres, d'un voyage au delà des Alpes... « *Nel bel paese là dove il si suona...* »

— « Tu ne devines pas le nom du peintre? » me disait-il, comme je m'hypnotisais devant le

petit panneau florentin. « Ne sois pas honteux. Il est mort très jeune et il est représenté, à ma connaissance, par huit morceaux dans les musées d'Europe : un au Louvre, quatre à Florence et à Milan, deux à Rome dans la galerie Doria-Pamphili, un à Londres. Tu vois le neuvième... C'est Francesco Pesellino, un élève de Fra Filippo Lippi... »

— « Et l'on déniche encore des chefs-d'œuvre comme celui-là, dans l'Italie de 1896, sans être un millionnaire Américain ?... »

— « Mais oui, cela date de mon séjour à Rome, l'hiver dernier, » répondit Maxime. « A parler franc, la trouvaille est d'un autre. Puisque tu tiens album de figurines cosmopolites, j'ai bien envie de te crayonner, pour ta série, celle de l'original, grâce auquel je possède ce bijou... D'ailleurs tu as vécu à Rome, toi aussi. N'as-tu jamais entendu parler d'un grand excentrique : un vieux gentilhomme Français du nom de La Rochette ?... »

— « Le collectionneur de pierres gravées ?... »

— « Précisément... Tu l'as rencontré ? » Et sur ma réponse négative : « Alors, il faut que je t'en parle, comme si tu n'en savais rien. Imagine-toi un vieillard tout frêle, tout menu, avec une face aussi émiacée que celle d'un Saint Bernardin de fresque, habillé de noir l'été comme l'hiver, avec une redingote râpée, élimée, transparente, mais sans une tache, et toujours, été comme hiver, un

pardessus au bras, en vieux Romain qui redoute la tramontane et les passages du soleil à l'ombre. Coiffe ce personnage d'un chapeau à haute forme en drap d'un noir mat, mets-lui aux mains des gants de drap, d'un noir mat aussi... Tu aurais le bonhomme, si je pouvais te rendre le feu de ses prunelles brunes, le pli méprisant de sa bouche, et, — cela ne se traduit pas avec des mots, — répandu sur toute sa personne, cet orgueil du connaisseur pauvre qui a dans sa poche trente ou quarante pierres antiques, dont la moindre vaut cinq mille francs. Mais elles ne sont pas à vendre! Et mon La Rochette déjeune au café *Greco,* par économie, d'une tasse de café et d'une flûte de pain, qui, moyennant quatre sols, le conduiront jusqu'à six heures. A ce moment-là, une table d'hôte à vingt sous par tête le voit s'asseoir parmi de pauvres prêtres et des pèlerins au rabais. Ceux-ci ne soupçonnent guère qu'ils ont à côté d'eux le plus fin connaisseur peut-être, en objets d'art, qui soit dans toute l'Europe... Vingt-quatre sous de nourriture, dix sous de logement, — notre homme habite une chambre meublée qu'il paie quinze francs par mois, — et, depuis quarante années qu'il mène cette vie, courant l'Italie d'un bout à l'autre, sans jamais laisser son adresse à son appartement de Rome, le sire de La Rochette a pu, avec trois ou quatre mille francs de rente, ramasser sa merveilleuse collection. Il ne

paie jamais une de ses pierres plus de cinquante francs... J'en ai vu les empreintes — à son insu — chez un de ses amis... C'est un musée et il est unique! »

— « Est-ce qu'il n'augmente pas ces revenus en envoyant quelques articles d'art à un journal ou à une revue? On m'a montré une philippique de sa façon, si je me rappelle bien, contre nos jeunes gens de la *Villa Médicis* et une de leurs expositions. Le morceau avait causé quelque rumeur, me semble-t-il, dans ce petit monde. Est-ce exact?... »

— « Très exact, » reprit Maxime, « et c'est même par un de ces articles, consacré à ton serviteur, que je fis sa connaissance, un très dur article, ma foi, sur mon arrivée à Rome, et qui ne me laissait guère pressentir que je lui devrais un jour ce divin Pesellino. Mais tu sais mon opinion sur la critique. Qu'est-ce que vaut le jugement de gens qui n'ont jamais tenu un pinceau, et qui ne savent pas comment un tableau est fait?... Nous en étions là de nos relations, c'est-à-dire que j'avais entendu parler de sa collection et de son avarice, de ses manies et de sa sagacité, de ses enthousiasmes pour l'antiquité ou la Renaissance, et j'avais éprouvé à mes dépens l'intransigeance de sa sévérité contre les modernes... Un hasard me fait assister aux derniers moments d'un de ses amis intimes, dont tu connais au moins

le nom : Sauviat, l'archéologue ?... Quoi ! pas même le nom ?... Ayez donc du génie, pour sombrer ainsi tout entier... Sache seulement que cet inconnu a renouvelé l'histoire de l'architecture chez les Romains. Je t'expliquerai cela en détail. Il était savant, celui-là, comme La Rochette est collectionneur, avec l'âme de son âme, l'être de son être, ce qui l'a mené à mourir dans un garni de la *via Sistina,* tellement pauvre que si je ne m'étais pas trouvé là, moi et un autre, il n'aurait eu ni remèdes dans sa dernière maladie, ni enterrement convenable, ni tombeau... Quelle pitié !... »

Maxime paraissait avoir oublié, à ce souvenir, le Pesellino qui continuait à m'envelopper de son magnétisme de beauté sans que je saisisse par quel détour la mort misérable de l'archéologue Sauviat et les manies du sire de La Rochette se rattachaient à cette adorable peinture vers laquelle mon regard revenait toujours. Fauriel s'en aperçut, et répondant à ma muette interrogation, il continua :

— « J'arrive aux rois mages, prends patience. Rappelle-toi le proverbe, toscan comme ce panneau : *Siedi e sgambetta, e vedrai la tua vendetta,* — assieds-toi et balance tes jambes, et tu auras ta vengeance... Mets le mot histoire à la place de vengeance, et écoute... Il y avait huit jours que nous avions suivi, à sept personnes, le prêtre

compris, le convoi du pauvre Sauviat, lorsqu'un matin, mon domestique m'apporte, dans l'atelier que j'avais loué pour la saison, place de la Trinité-des-Monts, la carte de M. de La Rochette. — « Pour « de l'audace, c'est de l'audace! » pensai-je, en me remémorant l'article dont je t'ai parlé, — puis tout haut : « Faites entrer. » Je vois apparaître le fantastique individu que je t'ai décrit, et aussitôt : « Monsieur, » me dit-il, « je vous ai attaqué, parce « que je n'aime pas votre peinture. Non, mon- « sieur, je ne l'aime pas, et, vous-même, *vous ne* « *pouvez pas l'aimer,* avec le don que vous avez reçu « de Dieu. Mais vous vous êtes conduit vis-à-vis de « mon cher et grand Sauviat en homme de cœur. « Je n'étais pas là. On n'a pas pu me prévenir. On « n'avait pas mon adresse. Sans cela, je vous au- « rais dit plus tôt : Merci, malgré votre peinture, « monsieur... »

— « C'est une entrée en matière, » fis-je en riant. « Et qu'as-tu répondu ?... »

— « J'aurais dû me fâcher, n'est-ce pas ? » repartit Maxime. « Car enfin, monsieur, si vous n'aimez pas ma peinture, qui vous force à la regarder et à m'en parler ?... Hé bien! je n'eus, sur le coup, qu'un sentiment, celui que cet original bonhomme était d'une parfaite bonne foi, et que, de sa part, cette sortie extravagante était légitime. — Ce que je lui répondis ? — Tout uniment que je le remerciais moi-même de sa fran-

chise et de sa démarche. La conversation continua, comme il était naturel, sur cet infortuné Sauviat, et elle tourna, puisque nous étions en Italie, non moins naturellement sur les choses de l'art... Toi et moi, nous avons assisté à des milliers et des milliers de discussions esthétiques, depuis quelque quinze ans, n'est-ce pas ? Eh bien ! jamais ni toi ni moi n'avons entendu une parole plus éloquente que celle de cet homme parlant du treizième, du quatorzième et du quinzième siècle. Pour lui, la décadence commençait avec Raphaël. Il aurait, je crois, traité l'adorable Sanzio de malfaiteur, s'il l'avait osé. Beaucoup de tes confrères et de gens du monde qui professent des opinions de ce goût, confondraient d'ailleurs Giotto et Botticelli, l'Angelico et le Pérugin ! Chez La Rochette, la passion pour les primitifs était d'une autre qualité. Au fond, ce collectionneur de pierres antiques avait une nature de moine. Il éprouvait, et ne s'en cachait pas, une constante et furieuse révolte devant le monde moderne. Il en haïssait tout, passionnément et enfantinement : l'irréligion et les machines, les idées démocratiques et le téléphone, l'idolâtrie de l'argent et le phonographe. Sa misanthropie contemporaine, encore exaltée par une dévotion fervente, trouvait son apaisement dans cet art incomplet des premiers maîtres, tout pénétré de sérieux tragique et de foi profonde, d'ardent civisme et de conscience

professionnelle, avec son réalisme idéaliste, si l'on peut dire... Dès ce premier entretien, et quand j'eus constaté que cet homme connaissait, tableau par tableau, fresque par fresque, rétable par rétable, cette immense, cette infinie production Italienne, il m'apparut comme le plus étonnant amateur d'art que j'eusse jamais rencontré. Un amateur? non. Un véritable artiste, oui, un artiste en regard et en compréhension, tant il avait joui et souffert de ces innombrables peintures contemplées de ses yeux des heures entières. Ce n'était point là sa spécialité, pourtant, puisqu'il était célèbre chez les dilettantes par son petit musée de pierres gravées, travail patient de quarante années et plus!... Et il trouvait encore le temps de composer des articles, comme celui qu'il m'avait consacré et qu'il publiait dans je ne sais quel journal imprimé en français à dix exemplaires... »

— « Ces poètes d'idées sont tous des fanatiques, » lui répondis-je; « il est probable qu'il croyait accomplir une œuvre pie en exécutant l'art actuel dans ta personne. Tu n'as pas eu la curiosité de le faire causer là-dessus?... »

— « Je n'ai pas eu le temps, » reprit Maxime. « Au cours de cette première visite il eut le bon goût — ou la faiblesse, comme tu voudras — de ne plus m'entreprendre sur ma peinture. Que pou-

vait-il, d'ailleurs, ajouter à un jugement exprimé avec cette netteté tranchante comme un couperet de guillotine?... J'aurais dû dire au cours de cette unique visite : il était venu me voir en janvier et jusqu'en avril il ne remit plus les pieds dans mon atelier. Je ne le rencontrai plus dans les rues de Rome. Je n'en entendis plus parler. Pourtant il m'avait dit en me quittant : — « *Vous serez récompensé de ce que vous avez fait pour mon cher Sauviat,* » — d'un ton si solennel et si affirmatif, qu'il ne m'avait pas laissé de doutes sur son intention d'acquitter lui-même cette dette de reconnaissance. J'attendais, avec une curiosité singulière du procédé qu'il emploierait. J'avais imaginé vingt hypothèses. La réalité devait toutes les démentir... C'était à la fin de mon séjour à Rome, dans les premiers jours d'avril. Un beau matin, je reçois une large enveloppe, avec l'adresse écrite d'une écriture carrée, presque dessinée, à croire les caractères calqués sur un ancien manuscrit, et dans cette enveloppe un billet de cinq lignes : *malgré tout* j'étais laconiquement prié, *si j'avais gardé le respect de mon art,* de me rendre à Sienne par le prochain train, et d'entrer à une certaine heure dans un certain café... Le tout signé Gaspard de La Rochette, avec un G et un R dignes des incunables!... »

— « Et tu es allé à ce rendez-vous, avec le *malgré tout ?...* »

— « Et j'y suis allé sans hésiter. Je venais de finir mon meilleur portrait, je crois : celui de Miss Marsh, la plus jolie *girl* de la colonie américaine à Rome. Ma saison avait été très heureuse de toute manière. J'étais d'humeur à recevoir les pires coups de boutoir sans en souffrir. J'ai mon étiage, moi, pour ce que je fais. Il est humble, mais infaillible : c'est le contentement de mes modèles. Qu'est-ce que je veux peindre ? Des femmes d'aujourd'hui. Et, si elles se reconnaissent, si elles se retrouvent dans ma peinture, telles qu'elles se voient dans leur glace, j'ai réussi. Les plus savants critiques n'ont jamais ébranlé en moi ces certitudes... Donc, solidement cuirassé contre les épigrammes possibles du *quattrocentiste* La Rochette, je débarque à Sienne, la vieille ville rouge, par le plus adorable matin du printemps toscan. Je sens encore la fraîcheur, délicieuse sous ce ciel brûlant, de ces rues étroites, — des couloirs d'ombre entre des palais. — Je me revois, suivant le labyrinthe des lacis dallés. Je demande mon chemin à un promeneur complaisant qui me répond : « Et « moi aussi je descends dans *Campanse.* » Il parlait d'un autre quartier de la ville comme d'une autre ville, tant cette cité du moyen âge est demeurée intacte dans ses divisions d'autrefois... Une devanture d'un humble café se dessine dans un angle, avec une vue sur le *Campo,* cette place en fer à cheval que domine la svelte tour du *Mangia* ad-

mirée par Léonard. Et, derrière la vitre, penché sur une *Divine Comédie* ouverte à côté d'une demi-tasse, se dessine le sévère profil du vieil ami de Sauviat... Ah! c'était un homme de peu de paroles quand il ne s'agissait pas de théories d'art. Bonjour, bonsoir, et, cinq minutes après mon arrivée, nous étions en voiture, qui roulions de compagnie vers San Biagio... »

— « Le château derrière Belcaro, dont le propriétaire avait cette galerie pleine de faux Sodomas, et il en demandait vingt mille francs l'un?... Ce n'est pas là que vous avez déterré le Pesellino? J'y ai tant fouillé, moi qui te parle, voici quatre ans!... »

— « Tu n'avais pas le vieux La Rochette pour guide, » continua Maxime. « Puisque tu te rappelles le château, tu dois apercevoir en pensée les chemins sur les collines pour y accéder, leurs chênes verts, leurs pins parasols, les fûts ajourés des antiques oliviers, les carrés de vignes sur la terre jaune des pentes, et les créneaux guelfes des remparts, découpés en queues d'hirondelles? Peut-être n'as-tu pas oublié non plus le propriétaire, cet étonnant comte de San Biagio, à qui tu aurais donné deux sous dans la rue, un rustre qui fleurait le *gorgonzola* et le vin, avec des yeux futés dans une face hirsute de *contadino?* La Rochette m'avait dit: — « Vous allez acheter les tableaux

« que je vous indiquerai en les marchandant « ferme, puis vous demanderez, pour les com- « pléter, deux panneaux qui sont en haut d'un « meuble, dans la sacristie de la chapelle. Vous « direz que c'est à cause des cadres... » Et il s'était tu, sans plus répondre à mes questions. Je m'attendais à rencontrer, dès le premier regard, un chef-d'œuvre inconnu dans le lot. Juge de ma désillusion quand je me heurte, une fois le pont-levis passé, au sordide buveur de *chianti* qui possédait ce romantique manoir, et lorsque je vois dans cette sacristie où il tenait le reste de sa collection, la cinquantaine de toiles, toutes falsifiées, truquées ou retouchées, celles qu'il n'avait pu brocanter même à des gogos anglais!... Pourtant il émanait du passionné La Rochette une telle autorité que je marchandai les quatre tableaux désignés, quatre abominables rossignols que le comte osait présenter comme *roba di cinque cento!* Il me les avait faits mille francs chacun. J'offre mille du tout. La discussion dura une mortelle demi-heure, après quoi je feignis de découvrir les deux panneaux hissés sur le haut de l'armoire. Les cadres en étaient du plus banal caractère, et les peintures! Sous une enluminure ignoble d'or criard et de bleu de Prusse, impossible d'y reconnaître la touche d'un maître. A la seconde où j'articulai cette offre, je regardai La Rochette. Je pus voir que l'émotion lui faisait

trembler les mains. Bref, pour douze cents lires, nous emportons les six pièces. Une fois remontés dans la voiture, mon compagnon prit un des deux panneaux, et me le montrant : — « Il y a vingt « ans que je suis à la recherche de ceci, » me dit-il. « C'est un fragment d'une predella de Pesel-« lino. J'en ai trouvé la première trace dans les « archives d'Arezzo, et j'ai suivi la filière jus-« qu'ici... Vous allez voir... Vous allez voir!... » Et ce que je vis, en effet, quand, enfermés dans une chambre d'hôtel, nous commençâmes à nettoyer cette peinture avec de l'esprit-de-vin, délicatement, couche par couche, ce fut un miracle de résurrection. L'or et le bitume partaient sous l'éponge et la serviette, par grumeaux et par rouleaux, et, au fur et à mesure que les repeints disparaissaient, ce chef-d'œuvre se dévoilait. Il était trois heures quand nous attaquâmes cette besogne, à dix heures nous y étions encore... »

— « Le vieil amateur n'avait pas menti ! » m'écriai-je en regardant de nouveau le petit chef-d'œuvre. « S'il a voulu te payer ta bonté pour Sauviat, il l'a fait royalement... Douze cents francs cette merveille ! Mais elle en vaut cinquante mille, cent mille!... »

— « Ce n'est pas un cadeau d'argent qu'il a entendu me faire, » interrompit le peintre. « Cet adorateur des Primitifs était plus compliqué que cela... Entre parenthèses, j'ai su depuis qu'en me

procurant cette occasion d'un pareil achat, il avait manqué au plus invétéré de ses principes. Personne, tu m'entends bien, personne n'a jamais pu lui soutirer un conseil sur le plus ou moins de valeur d'une œuvre : « L'art ne s'achète ni ne se « vend. » C'était une de ses maximes. Non, le vrai motif de ce que tu appelles si justement un royal cadeau, tu le comprendras : une fois le panneau nettoyé et quand nous l'eûmes là, devant nous, qui remplissait de sa splendeur de chef-d'œuvre cette misérable chambre d'hôtel, le vieillard posa sa main sur mon épaule avec la même solennité qu'il avait eue pour me promettre une récompense de ma bonté envers Sauviat; puis, fixant ses yeux sur les miens avec une fureur presque haineuse : « Donnez-moi votre parole, » me demanda-t-il, « que jamais vous ne vendrez « cette *Adoration des mages?* — Je vous en donne « ma parole, » lui dis-je. — « Et qu'elle restera « toujours dans votre atelier? — Et qu'elle restera « toujours dans mon atelier. — Et que vous la « léguerez au Louvre après votre mort? — Et que « je la léguerai au Louvre après ma mort. — « Alors, » continua-t-il, « si cette noble et haute « chose ne vous fait pas sentir que vous ne *devez* « pas continuer à déshonorer votre talent par « des œuvres indignes, c'est que vous êtes un « criminel, entendez-vous? *un criminel...* » Et avant que j'eusse pu lui répondre, il avait disparu, me

laissant plus stupéfié de cette brutale et insolente sortie que je ne l'ai jamais été de ma vie, en tête-à-tête avec ce joyau... »

— « Et tu n'as plus revu cet étrange homme ? » interrogeai-je après un silence.

— « Je ne l'ai plus revu, » répondit Maxime, « et j'en suis bien heureux, car je lui dois les plus mauvais moments de ma vie d'artiste. Mais oui... Croirais-tu cela, toi qui me connais si ferme, si indifférent à ce qui se dit ou s'imprime sur mon travail ? Cette furieuse haine de ma pauvre peinture, quand je la rencontre chez des confrères, je me dis : c'est la basse envie ; chez les journalistes : c'est la crasse ignorance. — Chez un homme que j'avais constaté si fin, si intelligent, si délicat, puisque je l'avais vu à ce point touché de mes procédés pour son ami, une telle sévérité ne pouvait plus s'expliquer de la sorte. — Peut-être aussi un irrésistible hypnotisme émane-t-il de certaines personnalités très volontaires, très convaincues... Bref, rentré à Rome, j'examinai par le menu toutes les esquisses et tous les tableaux de mon hiver. Quarante-huit heures plus tôt j'en étais si content, si fier. Il me sembla soudain que des écailles me tombaient des yeux et que toute cette œuvre dont je m'enchantais était profondément, irréparablement médiocre. Je me souviens. Comme si j'eusse obéi malgré moi à l'injonction de ce passionné La Rochette, j'avais placé cette *Ado-*

ration sur un chevalet. Je la regardais. Je regardais mes toiles et mes pastels. Le frisson d'un doute mortel m'envahit, que je n'avais jamais éprouvé auparavant, que je n'ai jamais éprouvé depuis... Et le résultat ? Veux-tu le savoir ? Rentré en France, j'ai peiné trois mois durant sur une énorme machine dans laquelle je voulais mettre une pensée, une conviction, un symbole, est-ce que je sais, moi ?... M'en suis-je donné du mal à cette besogne, et pour rien ! Et puis, une après-midi, comme je me promenais sur le boulevard, découragé de ce travail que je sentais manqué, je passe devant la boutique d'un marchand de tableaux. Je reconnais derrière la vitrine une toile de moi, ma *Paresseuse,* — tu te souviens : cette jolie femme qui sort du bain et fume une cigarette, nue, couchée sur une fourrure ? Deux petites bourgeoises étaient là, arrêtées, — mais des bourgeoises de Paris cela vaut des grandes dames d'ailleurs, — et l'une disait à l'autre : « Ah ! Ce Fau-« riel, c'est mon peintre, je ne comprends pas, « quand on est riche, qu'on se fasse faire son « portrait par un autre... — Comme elle est jolie, « ma chère, » répondait l'autre, « comme elle est « jolie. Et puis, c'est charmant avec lui, ses « femmes sont tellement des femmes d'aujour-« d'hui... » Et leurs yeux brillaient à toutes deux, à travers leurs voilettes. Ce naïf éloge surpris là, sur cet angle de trottoir, me fit un si vif plaisir, que je

m'attardai moi-même, une fois les deux promeneuses reparties, à étudier mon tableau, comme s'il eût été d'un autre. Et du coup, une évidence absolument contraire à celle de Rome me fit m'écrier : — Mais voilà le vrai !... Je venais de me ressaisir, de comprendre à nouveau que pour un artiste la seule règle est de travailler dans sa nature. La mienne est de faire du joli, de l'élégant, du froufroutant. Pourquoi pas ? Celle d'un Pesellino ou d'un Angelico était de faire du grave, du sévère, du mystique. Ils avaient raison et j'ai raison... »

Et il riait orgueilleusement aux silhouettes, mi-sentimentales, mi-galantes, éparses sur les murs de son atelier, avec la complète satisfaction de l'artiste facile pour qui l'art est une gaieté, une joie, un bonheur, et qui ne peut pas plus admettre ceux pour lesquels ce même art est une douleur, qu'il ne peut être admis par eux. J'eus la sensation que me réservait cette courte causerie, la dispute éternelle qui sépare à jamais deux races d'intelligences et de sensibilités. Et je me dis à moi-même qu'après tout Fauriel avait eu raison, comme il disait, de recommencer sa besogne de joliesse, si sévèrement condamnée par le vieux *quattrocentiste*. Qui sait ? En s'acceptant, comme il s'accepte, quelqu'une de ses Parisiennes restera peut-être, de même que restent ces fragiles mignardises de

terre cuite que nous appelons les Tanagras et qui nous racontent les frivolités d'il y a deux mille ans,—attendrissantes dans ce recul démesuré de vingt siècles. Et puis, il se sera plu à lui-même en essayant de plaire au public, comme un La Rochette, s'il avait su peindre, se serait plu en essayant de déplaire au même public. Qui décidera laquelle de ces deux manies est la plus respectable?... Et enfin cet art un peu frelaté, en irritant à ce point le vieux collectionneur, l'a décidé à ce don de cette *Adoration des mages,* qui vaudra au Louvre un Pesellino de plus et un de moins à la *Galerie nationale.* Au train dont se comporte notre budget d'achat, nous en sommes à compter les belles choses que nous pouvons encore disputer à nos insatiables voisins d'Outre-Manche. Et à cause de cela, toutes ses *Paresseuses* et toutes ses *Baigneuses* devraient être pardonnées à Fauriel, — même s'il n'avait pas tant de talent!

Le Plantier. Janvier 1897.

VIII

Une Confession

Une Confession

I

L'abbé Cheminat était assis dans son confessionnal depuis deux heures déjà, et le digne prêtre se sentait bien lassé d'avoir entendu la longue suite de mesquins péchés et de peccadilles souvent imaginaires qui chargent la conscience des jeunes et des vieilles pénitentes d'un curé de province. Celui-ci était connu pour sa profonde et paternelle indulgence, pour sa patience à écouter les interminables détails des scrupules, pour sa haute vertu aussi, et sa pieuse clientèle se faisait chaque année plus nombreuse, plus exigeante, tandis que lui, hélas! ne se faisait pas plus jeune. C'était un homme de cin-

quante-cinq ans qui n'avait jamais été très robuste et qu'une vie d'austérités dans un trop dur climat avait prématurément usé. Par ce soir de la fin de février, il frissonnait de froid au fond de cette petite église des Minimes que tous les habitants de Clermont-Ferrand connaissent bien et qui dresse sa façade grise à l'angle de cette longue et mélancolique place de Jaude, d'où l'on peut voir, la moitié de l'année, la cime du Puy-de-Dôme blanche de neige. Enfin il était seul. Encore cinq minutes, et il remonterait dans l'appartement qui lui servait de presbytère; là il se réchaufferait au feu de sa cheminée, dans sa bibliothèque, et il reprendrait le long travail sur l'histoire du clergé d'Auvergne auquel il rêvait de consacrer sa vieillesse, une fois retiré dans le canonicat plus paisible que Monseigneur lui promettait pour une époque très rapprochée. Pourtant, si pressé fût-il de retourner à son fauteuil et à ses papiers, comme il confessait jusqu'à cinq heures et que le premier coup de ces cinq heures n'était pas sonné, il demeurait à son poste de soldat en faction tout en écoutant avec délices le silence de tombeau, à peine traversé par quelque remuement de chaise, qui remplissait le sanctuaire. Ce silence, c'était la preuve qu'aucune personne n'avait plus besoin de son ministère et qu'il était libre de partir. Aussi, malgré son habituelle domination de lui-même, ne put-il réprimer un mouvement d'hu-

meur lorsque avec cette finesse d'ouïe du prêtre qui connaît les bruits de son église, comme une ménagère les bruits de sa maison, il entendit la porte d'entrée s'ouvrir et des pas rapides s'approcher, puis s'arrêter auprès du confessionnal. Quelqu'un s'agenouillait et frappait doucement à la grille derrière laquelle une planche mobile faisait cloison.

A la nervosité à la fois timide et hâtive de ce geste, comme au froissement d'étoffe dont il s'accompagnait, l'abbé Cheminat devina une femme. Il pensa qu'il devrait encore écouter un récit de manquements au maigre canonique, de petits mensonges, de petites colères, de petites gourmandises, comme on lui en faisait par centaines, qui le contraignaient d'assister en imagination à tant d'innocentes et si médiocres existences. Il se dit que cette dernière pénitente aurait bien pu attendre jusqu'à demain. Puis se reprochant aussitôt cette peu charitable contrariété, il fit une oraison mentale, et il tira la planchette. Malgré l'ombre qui s'épaississait, à la silhouette de la femme agenouillée auprès de lui, il reconnut qu'elle était jeune, et à son regard qui traversait un double voile, qu'elle était en proie à la plus douloureuse agitation. Dès lors, la contrariété de M. Cheminat céda la place à une pensée purement professionnelle. Il en est du vrai prêtre — et celui-là en était un — comme du vrai médecin.

L'un et l'autre, devant un malade ou de corps ou d'âme, abolissent en eux d'instinct tout ce qui n'est pas leur fonction. Le vieux curé des Minimes avait écouté dans sa vie des milliers de confessions. Aujourd'hui même il en avait ouï une dizaine. Mais quand il pencha sa tête grisonnante pour ne pas perdre un mot de celle-ci, la pénitente put voir, derrière le grillage, un profil aussi profondément, aussi pieusement attentif que si elle eût été la première à s'agenouiller devant lui. L'ascétique aspect de ce visage creusé de nobles rides et qu'éclairaient deux prunelles noires d'une sévérité candide, si l'on peut unir ces deux mots, donnèrent à la jeune femme un battement au cœur, — d'espérance ou de crainte ? Qui sait ? — Sa respiration se fit plus courte, et elle récita la prière : « Je me confesse à Dieu... »

II

— « Mon père, » commença-t-elle d'une voix presque convulsive, après que le prêtre lui eut adressé quelques questions auxquelles elle répondit à peine, « j'ai recours à vous dans une heure terrible de mon existence... Je suis à la

veille de commettre un crime, et un crime auquel je ne survivrai pas... Ne me demandez pas quel crime. Je ne vous le dirai point. Mais je le commettrai, je dois le commettre, » ajouta-t-elle, en insistant sur ce mot : *je dois*. — « Mon père, malgré cela, je ne suis pas mauvaise. Vous voyez. J'ai encore la foi. Je viens vous supplier de m'accorder d'avance l'absolution pour ce que je veux faire, afin que je ne meure pas damnée... Je comprends. Ma démarche paraît insensée, puisque je sais que c'est un crime, puisque je l'avoue, « *ne le commettez pas,* » allez-vous me dire... Si je pouvais vous raconter tout, mon père, vous mesureriez ma misère, vous la plaindriez, vous sauriez aussi que c'est inévitable... Ah! » gémit-elle en appuyant son front contre la grille, comme incapable de supporter le fardeau de douleur qui pesait sur elle, et un sanglot la souleva tout entière, tandis qu'elle répétait ce « Ah! » désespéré, en ajoutant : « Mon Dieu, ayez pitié de moi !... »

Quoique l'abbé Cheminat eût toujours exercé son ministère dans un milieu où les fautes sont d'un ordre très médiocre, il avait reçu parfois d'étranges confidences. L'âme humaine, remuée dans ses profondeurs, rend toujours le même sinistre son de folie et de malheur, même parmi les plus déprimantes pauvretés des circonstances. Et puis, le prêtre ressemble au médecin sur ce point en-

core : il ne s'étonne jamais du *cas*, de l'anomalie qui, pour tout autre, serait monstrueuse. Cependant le vieux confesseur demeura épouvanté devant l'aberration morale que révélait la démarche de la jeune femme. Comment cette malheureuse créature, dont le souffle haletant disait l'agonie, pouvait-elle unir tant de piété à tant d'égarement, croire au pardon de Dieu, le rechercher, l'implorer et, dans la même haleine, parler d'un crime à commettre et d'un suicide ? Car c'était bien cela que son aveu signifiait : elle voulait commettre un crime et se tuer ensuite ! Quel crime ? La première idée du prêtre fut qu'il s'agissait d'un drame de jalousie. La jeune femme avait été trahie, par un mari ? par un amant ? Peu importait. Elle avait été trahie, et elle se préparait à se venger. Dans ces crises aiguës de passion, l'unique remède est de gagner du temps. Le prêtre ne l'ignorait pas. Aussi commença-t-il de répondre avec sa plus pénétrante onction :

— « Ma fille, ce que vous demandez là est impossible. Vous savez bien que la seule pensée d'une faute est déjà une faute, lorsque cette pensée est acceptée. Vous le savez aussi, puisque vous êtes restée chrétienne : si la miséricorde de Dieu est infinie, elle exige notre repentir pour descendre sur nous... Cette idée que vous avez eue de venir à son tribunal, c'est une grâce, une grande grâce. Ne la laissez pas échapper. Repen-

tez-vous d'avoir prémédité une action que vous-même qualifiez de criminelle. Remerciez le Seigneur de l'avoir préméditée seulement. Renoncez-y de tout votre cœur, de toute votre âme, et dites avec moi : Ne nous induisez pas en tentation... »

Il la vit qui secouait la tête d'un mouvement de révolte, et, d'un accent où frémissait une volonté indomptable, elle répondit :

— « Non, mon père. C'est inutile... Mon parti est pris. Je ferai ce que j'ai résolu, et je mourrai ensuite, je mourrai damnée, » et elle répéta : « Damnée, damnée... »

— « Revenez demain, » dit le prêtre que cette exaltation accrue effrayait davantage encore. « J'aurai consulté mes supérieurs ecclésiastiques, » continua-t-il prudemment, « et peut-être... »

— « Et si je ne peux pas revenir?... » interrompit-elle, « si demain j'ai déjà fait la chose?... Je me suis traînée jusqu'ici ce soir par un dernier effort, pour ne pas la faire, cette affreuse chose, sans en avoir demandé pardon d'avance. Non, » dit-elle, en s'affaissant sur elle-même, « je suis perdue. Dieu me repousse comme les autres... Où trouver du secours? Comme je souffre! Mais comme je souffre!... »

L'abbé Cheminat demeura quelques instants silencieux. Il regardait de nouveau l'étrange pénitente, en essayant de discerner un signe de ce

qu'il soupçonnait maintenant. La décomposition des traits du visage n'était pas seulement due à l'émotion. Il y reconnut ce masque hagard et contracté que la grossesse inflige aux femmes. Le manteau dont s'enveloppait l'inconnue s'était entr'ouvert dans l'abandonnement de son dernier geste, et la déformation de la taille était apparue. La jeunesse de la malheureuse, la pauvreté décente de sa mise, l'épaisseur de son voile, l'heure choisie par elle pour se glisser dans l'église, tout révélait que la cause vraie de son désespoir était, non pas la jalousie, comme le confesseur l'avait cru d'abord, mais la honte de la fille-mère à la veille d'accoucher. Le prêtre fut saisi, à cette découverte, d'une angoisse affreuse. Toute la responsabilité du sacerdoce s'émut en lui. Il eut l'intuition, l'évidence plutôt, que s'il essayait d'en savoir davantage, le sursaut plus violent de cette honte précipiterait cette créature, malade dans son âme plus que dans sa chair, à quelque attentat immédiat. En même temps l'idée de la décision audacieuse, presque hérétique, qu'il lui fallait prendre, le faisait trembler tout entier. Mais ce simple et noble desservant de province était un homme de foi profonde, un de ces croyants aux lèvres de qui monte spontanément, dans les grandes épreuves, la prière suprême : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* Il éleva son âme à Dieu, avec toute l'ardeur dont il était

capable, pour obtenir un peu de lumière, une inspiration qui lui permît de découvrir la parole qui fût bienfaisante à cette âme affolée, qui empêchât le double crime auquel ce désespoir était résolu. Il lui sembla qu'une grâce d'en haut avait en effet conduit à lui la jeune femme. Dans le rapide, dans le foudroyant éclair de cette brève méditation, il comprit que l'amour de la vie et l'espérance n'étaient pas tout à fait arrachés de ce cœur. Oui. La fille-mère aimait encore la vie, puisqu'elle ne s'était pas tuée dès les premiers symptômes de grossesse, et elle aimait déjà l'enfant, puisqu'elle n'avait pas eu recours à l'avorteuse. Le prêtre pria de nouveau avec une ferveur que redoublait son scrupule, et, d'une voix attendrie et sévère, il dit :

— « Je vais demander à Dieu, ma fille, de vous pardonner d'avance ce que vous voulez faire... Seulement j'y mets une condition irrévocable. »

— « Laquelle, mon père ? »

— « *Avant de le tuer, vous lui donnerez le sein.* » Et, comme s'il eût eu peur de ses propres paroles, il murmura plutôt qu'il ne récita la formule d'absolution : « *In nomine...* » et sa vieille main tremblait en refermant la grille du confessionnal.

III

La femme restait là, incapable de bouger, tant la perspicacité du prêtre l'avait attérée. Elle l'entendit qui sortait de la guérite du confessionnal, et elle frémit de terreur à l'idée qu'il allait s'arrêter, l'attendre, lui parler. Mais non, il s'éloignait du côté de la sacristie. Elle se dit qu'il reparaîtrait dans quelques minutes, le temps de dépouiller le surplis. La pensée de croiser, même dans l'ombre des piliers, cet homme qui savait son secret, lui rendit la force de se lever. Elle crut qu'elle accoucherait là, sur une dalle de cette froide église où elle était entrée chaque soir depuis un mois, — *son dernier mois,* — et sans oser ce qu'elle avait enfin osé. — « Avant de le tuer... » avait dit le confesseur, et le pauvre enfant encore à naître avait remué dans le sein de l'infanticide, comme s'il eût, lui aussi, compris la funeste parole. Ces douloureux coups de pied, combien de fois Juliette — c'était le nom de la fille-mère — en avait écouté le poignant appel retentir dans les profondeurs vives de sa chair! Jamais comme à cet instant et avec cette émotion. Elle eut l'é-

nergie de gagner la porte en s'appuyant aux murs, de héler sur la place une voiture vide, — un de ces berlingots, élevés sur roues et à vitres pliables, qui servent de fiacres dans le centre de la France. Elle y monta. Les rudes secousses sur le pavé pointu en pierres de Voloie lui furent un supplice physique, à en crier. Elle ne retrouva quelque bien-être, si un tel mot peut s'appliquer à une telle misère, qu'une fois couchée dans le lit de la sordide chambre de l'hôtel à bon marché où elle s'était réfugiée cinq semaines auparavant et lorsqu'il était devenu impossible de cacher son état davantage. Un feu qu'elle avait allumé éclairait d'une mouvante lueur le papier flétri de la tenture, les meubles d'acajou dépareillés avec leur reps, jadis rouge, le tapis de feutre rapiécé qui couvrait à peine les malons dévernis du carreau. Ce décor de détresse et de pauvreté, c'était pourtant un abri! Grelottante, Juliette se pelotonnait entre les draps de coton rapiécés et sous les couvertures minces, sur lesquelles elle avait jeté ses hardes pour en augmenter l'épaisseur. Au dehors des gens marchaient. Des appels partaient et des rires. C'était l'heure du dîner, à la table d'hôte. Quelqu'un tenta même de pénétrer dans la chambre. C'était un homme qui se trompait de porte et qui jura en reconnaissant le numéro. La malade trembla que le verrou ne fût pas suffisant, et elle se releva pour rouler sa malle contre le bat-

tant. Son ventre si lourd l'accablait d'un tel poids : à peine eut-elle la vigueur de cet effort. Elle se recoucha, glacée, et l'enfant remua d'un nouveau sursaut, si violent qu'elle se dit : « C'est pour maintenant... » Elle attendit. La douleur passa, et, l'énervement de cette secousse ayant achevé de briser en elle le ressort moral, elle se mit à pleurer, pleurer, indéfiniment, silencieusement.

La fièvre l'avait saisie. Ses idées allaient et venaient dans son cerveau, où ses veines battaient à croire que sa tête éclaterait. Un par un, les épisodes de la banale aventure qui l'avait amenée à cette heure sinistre, se représentaient à sa mémoire surexcitée. Comme les noyés aperçoivent leur existence entière déployée devant eux, elle se rappelait son enfance écoulée à Paris, au dernier étage d'une morne maison de la rue Saint-Jacques, près du lycée Louis-le-Grand, où son père professait la cinquième. Ils étaient quatre enfants à vivre sur le maigre traitement de l'universitaire. Quelle pitié ! Faire figure de demoiselle quand on aura moins de dot un jour que la fille d'un fermier, qu'une saine et robuste paysanne qui ne reçoit pas d'instruction, qui n'apprend ni le piano, ni l'histoire, ni les langues, mais aussi elle n'a pas de rêves en elle, d'impossibles, de dangereux rêves. Puis Juliette revoyait la mort de sa mère, et, coup sur coup, celles de sa sœur cadette, de

son second frère, enfin de son père... Où se tourner? Plus d'intérieur et pour toute fortune un brevet d'institutrice! Avec la protection d'un des collègues du mort, elle était entrée comme gouvernante dans une famille riche... Comment s'était-elle laissé séduire par le jeune baron de Querne, un des familiers de la maison? — Est-ce qu'elle savait? Il flotte dans une atmosphère de luxe les germes de trop funestes tentations. Malgré la bienveillance des parents, que de froissements elle avait subis, qui l'avaient rendue mauvaise! Quelle involontaire et irrésistible levée de vilains sentiments s'était faite en elle, rien qu'à l'approche des jeunes femmes de son âge, qui, venues en visite, montaient parfois jusqu'à la chambre d'étude, en haut, pour embrasser ses petites élèves! Respirer le parfum de leurs toilettes, deviner leur libre et belle vie de plaisir, de fantaisie, et, pour quelques-unes, d'amour secret, lui dépravait le cœur. Puis, quand au salon, où elle descendait chaque soir, M. de Querne avait commencé de s'occuper d'elle, où aurait-elle trouvé la force d'arrêter net cette cour, comme elle devait? Cela l'avait flattée d'être aimée, comme une de ces femmes trop enviées, par un jeune homme dont elle savait les succès. Car elle avait cru qu'elle était aimée. Elle avait cru en cet homme, qui, pourtant, ne lui avait jamais parlé de l'épouser. Et un jour, de faiblesse

en faiblesse, de rendez-vous en rendez-vous, il était devenu son amant. Deux mois d'ivresse, de joie profonde, insensée, — pour elle seule! S'il l'avait aimée, lui, fût-ce une heure, aurait-il eu la cruauté de cet abandon subit, outrageant, aussi atroce qu'inexplicable : — « Je ne vous aime plus, ce n'est pas ma faute?... » Ah! quelle phrase, et comment cette bouche d'homme, qui lui avait donné de si ardents baisers, avait-il pu la prononcer?

Les images se faisaient plus nettes, plus affolantes. Juliette se revoyait à l'époque où la terrible perspective s'était découverte, puis imposée à son esprit: elle était enceinte! Dans cette épouvante, pas une minute elle n'avait eu la pensée de recourir au séducteur, trop fière pour subir les doutes dégradants de cet homme qui n'avait même pas cru qu'il était son premier amant. Il lui avait dit cela encore lors de leur rupture, il avait osé lui dire cela! Qu'aurait-il vu dans cet aveu? Une tentative de chantage. Et Juliette s'était tue. Des jours et des jours s'étaient succédé pour elle dans l'angoisse. Tant qu'elle avait pu, elle avait dissimulé au regard des parents de ses élèves. Quand elle avait compris que sa ceinture la trahissait, elle avait prétexté une maladie de son frère, alors petit professeur au lycée de Clermont. Elle s'était rendue en effet dans cette ville. Puis arrivée à la gare, elle n'avait pas eu le courage d'aller chez ce frère. Elle

s'était fait conduire dans un hôtel écarté, au hasard. Elle s'était inscrite sous un faux nom, et, là, depuis six semaines, elle attendait, hypnotisée par l'idée de ce crime dont elle avait voulu demander pardon par avance au prêtre. Si la destinée voulait qu'elle accouchât avant terme et que l'enfant ne vécût pas, elle vivrait, elle. Son honneur serait sauvé. Elle pourrait refaire son existence après cette unique faute. Si l'enfant naissait à terme et vivait, eh bien! elle et cet enfant mourraient tous deux. Pourquoi, si c'était une fille, l'exposerait-elle à un sort pareil au sien, pire peut-être? Si c'était un fils, au sort de son père et de son frère dont elle connaissait les misères de forçat bourgeois? Non. Pour les malheureux qui n'ont pas d'argent, et qui ne sont pas des ouvriers ou des paysans, mieux vaut ne jamais naître, ou mourir aussitôt...

A travers le tourbillonnement de ces idées, la douleur recommençait, plus aiguë, plus lancinante, si cruelle que, pour ne pas crier, Juliette mordait son oreiller, en tordant son pauvre corps. Elle était entrée dans la période suprême du travail. Combien de temps dura cette agonie, qu'elle eut l'énergie de supporter sans que ses gémissements franchissent le seuil de cette chambre garnie qui devait garder son secret? Elle n'aurait su le dire. A un moment la souffrance devint si forte

qu'elle crut qu'elle allait mourir et que tout se confondit dans sa tête. — Et l'enfant naquit.

IV

C'était le matin, — un matin froid et gris d'Auvergne qui filtrait son jour terne à travers les rideaux. Juliette avait l'enfant là, tout près d'elle. La connaissance lui était revenue, après la torture finale. Elle le sentait qui vivait, et elle n'avait pas encore étendu les mains pour le toucher. L'horrible projet lui hantait de nouveau la pensée. Le mieux serait de le saisir tout de suite, de lui fermer la bouche avec la main et de l'étouffer. Un geste suffisait, — quel simple geste! Elle n'en avait même pas l'énergie. Une fatigue démesurée l'envahissait, comme si, avec le sang qu'elle avait perdu dans cet affreux accouchement solitaire, sa volonté se fût en allée d'elle. Tout à coup, dans le silence de la maison et de la place, à peine éveillées, un vagissement se fit entendre, aigu et faible à la fois, qui la tira brusquement de la léthargie où elle s'abandonnait. Elle se dit: « Il faut agir. » Elle prit l'enfant avec un frémissement. Ses doigts errèrent sur le fragile corps,

tout humide et tiède des entrailles maternelles. Elle voulut le voir. A la clarté du demi-jour elle regarda... C'était une fille. L'innocente et informe créature remuait ses petites jambes, plissait ses petites paupières, tendait ses petites lèvres. Soudain Juliette entendit en pensée la voix du prêtre : « *Avant de le tuer, donnez-lui le sein...* » Et, docilement, presque servilement, elle défit sa chemise, découvrit sa gorge maigre, et elle appliqua contre le mamelon cette bouche instinctive qui hésita d'abord, puis commença de téter avec avidité. La mère aidait à cette succion encore maladroite en pressant son sein de sa main libre. Et à mesure que les gouttes de son lait passaient dans cette chair issue de sa chair, des larmes montaient à ses yeux, de douces, de bienfaisantes larmes, où se noyait son désespoir, et voici qu'elle se mit à murmurer parmi ses sanglots : « Ma fille ! ma fille ! » et au lieu d'étouffer la chétive et misérable créature, elle la berçait amoureusement... Le prêtre avait eu raison de l'absoudre. Elle était sauvée de son double crime.

Le Plantier. Janvier 1897.

IX

Humble Exemple

Humble Exemple

I

« Et à quelle influence avez-vous dû votre guérison? » interrogea la marquise de Tillières. « Je le connais trop, ce funeste attrait du désespoir, » ajouta-t-elle de sa voix basse, à demi voilée, en fixant ses yeux bleus sur la flamme souple du foyer. Le chagrin violent de son précoce et tragique veuvage, la mélancolie de sa solitude auprès de sa mère, durant les deux ans qui avaient suivi la mort du marquis Roger dans le combat de Wissembourg, d'autres tristesses inexprimées passèrent dans ses beaux yeux. (Voir *Un Cœur de Femme.)* Puis elle les releva vers le comte Henry de Poyanne, avec cette pitié respectueuse, presque

le vers célèbre : « *Amour, amour, quand tu nous tiens !...* » Mais la digne dame s'était retirée depuis une heure déjà, le temps pour le comte de rappeler une par une les principales scènes de sa vie; sa triste jeunesse d'orphelin auprès d'un père misanthrope, son mariage, la trahison de sa femme, son duel malheureux avec l'ami félon, puis son départ désespéré pour la guerre d'Allemagne, la fureur avec laquelle il avait cherché la mort, son inutile blessure sous Orléans, sa lente convalescence et sa rentrée forcée au château de Poyanne, dès février, dans un coin perdu de Franche-Comté. Là, une immense, une irrémédiable lassitude physique et morale l'avait terrassé, et il avait rêvé de s'enterrer vivant dans cette solitude, parmi les détresses de cet universel écroulement privé et public. Et il continuait, répondant à la question par laquelle sa gracieuse interlocutrice l'avait convié à pousser plus avant ses réminiscences d'un récent passé et déjà si lointain, puisque deux ans seulement l'en séparaient, et qu'entré dans la politique dès ce mois de février 1871, il s'y était fait cette place si active, si haute et si courageuse.

II

— « A quelle influence j'ai dû ma guérison ? » disait-il. « Ah ! elle m'est venue de bien bas, d'un bien humble exemple, et ceux qui ressuscitèrent en moi le croyant, l'homme d'action, d'énergie et d'espérance, ne s'en sont jamais doutés. Ils ne s'en doutent guère encore. Et moi-même je ne me doutais guère que j'étais à une date si décisive de ma vie par le matin de ce fatal hiver auquel ce souvenir se rapporte. J'étais rentré à Poyanne depuis six jours à peine, écrasé du chagrin de cette affreuse guerre. Les médecins m'avaient fait, du retour dans l'air natal, une prescription absolue. Vous pensez que je n'avais guère la tête aux programmes législatifs. A peine si je savais la date exacte où les électeurs étaient convoqués. Et que m'importait leur verdict ? Rendrait-il la vie à tant de braves gens tués depuis le mois de juillet, et pourquoi ? Rendrait-il au pays sa gloire perdue ? Aussi demeurai-je singulièrement surpris lorsque je reçus ce matin-là d'un de mes amis de Besançon le télégramme m'annonçant que j'étais nommé député sur la liste du Doubs, et l'un des

premiers, sans avoir posé ma candidature. C'était cette balle reçue sous Orléans au milieu de mes soldats, qui me valait cette élection, et aussi l'ancienneté de notre famille. C'était surtout l'autorité à demi légendaire que mon père avait su acquérir dans toute la Comté. Cet homme rude était aussi un homme parfaitement juste. Nous ne nous sommes guère entendus quand il vivait, il a été plus que dur, cruel pour ma pauvre mère, pourtant je serais très ingrat si je ne lui reconnaissais pas ce grand mérite de s'être montré, dans les temps modernes, un vrai féodal, un de ces seigneurs terriens, orgueilleux, sans doute, et brutaux, mais chez qui la tyrannie se double d'un irréprochable sentiment de responsabilité. Et puis, lors de mes terribles difficultés dans mon funeste ménage, j'ai trouvé dans ce caractère antique un si ferme appui. C'est moi qui ai reçu le coup d'épée de mon adversaire dans notre rencontre. C'est mon père qui en est mort, oui, mort de chagrin, de m'avoir poussé, presque contraint à cette union maudite... »

— « Comme j'aimerais à en parler avec mon vieil oncle de Nançay qui a dû siéger à la Chambre des pairs avec lui sous la Restauration, » interrompit Juliette. Elle arrêtait ainsi le comte sur la pente de ces pénibles souvenirs conjugaux — pour lui, afin qu'il ne s'y meurtrît pas le cœur, et pour elle-même. Elle voulait bien se faire la

consolatrice de cette tragédie domestique. Il ne lui plaisait pas que Poyanne la lui racontât trop souvent. Les meilleures des amies ont de ces nuances d'amour-propre, quand elles s'improvisent les sœurs de charité du mal qu'une autre femme a fait à leur ami.

— « Votre oncle vous dira quel orateur fut mon père dès sa trentième année, » reprit Henry, « et c'est lui que ces braves Comtois auraient eu le bon sens de nommer s'il avait été là. Je me souviens. Quand cette dépêche m'arriva, j'éprouvai une sensation plus aiguë encore de l'injustice des destinées. Mon père avait brigué trois fois le suffrage de nos compatriotes, et trois fois la préfecture l'avait fait échouer, sous Louis-Philippe, en 1848, et sous l'Empire. Toute administration savamment organisée l'eût combattu de même. Ce monarchiste intransigeant avait laissé une trop éclatante légende d'éloquence pour n'être pas désigné d'avance comme le plus dangereux adversaire, et moi qui, jusque-là, n'avais jamais montré le moindre talent de parole, moi qui n'avais même pas signé de profession de foi, voici que ces injustes électeurs m'accordaient, me prodiguaient leurs suffrages, et à quel moment ? Lorsque toutes choses autour de nous attestaient l'inutilité de l'effort humain, l'universelle loi d'avortement... Ma patrie ? Je l'avais défendue de mon sang, moi chétif parmi tant d'autres. Je la voyais vaincue

et d'une défaite que je jugeais, à cette époque, irréparable. Mon foyer ? Je l'avais quitté vide, abandonné par celle qui eût dû en être la joie et la fierté, je le retrouvais encore vide et, de plus, souillé par l'occupation étrangère. Même ce château de ma famille, respecté par la Révolution, des garnisaires de hasard l'avaient pillé dans leur marche contre l'armée de l'Est. Barbarement, inutilement, ils avaient dévasté la bibliothèque, brisé des meubles, crevé des toiles, enfin détruit sans but ce que leur sauvage ivresse avait eu sous leur main. Mes amis politiques ? Ils me nommaient député, à mon insu. Mais pourquoi encore ? Je savais que jamais M. le comte de Chambord n'accepterait de rentrer avec le drapeau de 89, et, je connaissais trop ce pays-ci pour en douter, autant valait dire : « Je ne veux pas régner. » — Moi-même je me sentais si épuisé de ces longues semaines d'ambulance, ma blessure à peine fermée me faisait encore tant souffrir... Oui, je me souviens, j'eus là, devant ce télégramme, qui m'annonçait cette élection, un de ces accès de découragement absolu où tout le fiel de la vie vous crève à la fois sur le cœur. C'est la dernière étape avant cette autre lassitude qui nous met le pistolet en main, pour en finir. Je ne pensai certes pas au suicide à cet endroit-là, mais l'esprit de lutte et de bonne volonté, mais ce vieux génie de la race qui nous souffle le conseil de marcher, de combattre,

de ne pas nous rendre, comme il était mort dans mon être, et comme j'étais peu le fils de mon père, de cet acharné d'espérance qui dans son agonie appelait encore son Roi! Je me trouvais dans le cabinet de travail qui avait été le sien, vaste pièce éclairée d'un sombre jour du nord. Les étroites et longues fenêtres, percées dans l'épaisseur des énormes murs du château, donnaient sur une plaine couverte de neige. La pensée des années que ce gentilhomme si énergique et si prématurément paralysé dans cette énergie, avait vécues là, entre ses chiens et sa collection de pamphlets royalistes, me serra le cœur. Cette image, bien loin de me susciter, acheva de briser en moi tout ressort, et, avec le porte-plume dont mon père avait coutume de se servir, avec son encrier, sur une feuille de son papier, j'écrivis à mon correspondant une lettre par laquelle je refusais le mandat qui m'était offert si spontanément. J'avais un trop légitime prétexte dans ma santé compromise, — et, cette lettre signée, l'enveloppe fermée, l'adresse tracée, je regardai autour de moi avec une sensation de bien-être intérieur que je ne connaissais pas depuis très longtemps. Je ne quitterais plus jamais ce coin du monde où j'étais né. Non. Jamais! Je me préparais à m'y ensevelir vivant, et ce m'était une étrange douceur que cette abdication définitive de tout rêve d'avenir. A défaut du bonheur qui m'avait déçu, de l'amour qui

m'avait trahi, de la famille qui me manquait, de l'amitié à laquelle je ne croyais plus, j'aurais la paix. *Implora pace,* cette épitaphe d'un tombeau d'Italie, tant admirée par lord Byron, serait la devise de mon existence entière. En disant adieu, avant même d'y être entré, à ce rôle politique dont mon adolescence avait pourtant caressé la chimère, n'achevais-je pas de tuer en moi l'homme jeune, l'homme actif et dévoué à une ambition, à des idées, à une cause, pour ne plus laisser subsister que le vaincu de la vie, vaincu comme était mon pays, comme etait mon parti, — mais un vaincu qui a signé le revers, comme on disait après Sedan, et qui n'a même plus le droit de se battre ? »

III

— « Sont-elles jamais bien vraies, ces abdications ? » interrompit Mme de Tillières en souriant, « et la preuve, c'est que vous n'avez pas envoyé la lettre. Vous sentiez frémir en vous le talent d'orateur que vous avez montré depuis, et un orateur qui renonce à la tribune, c'est comme une jolie femme qui renonce au monde. Il y en a un

cas par cent ans, de quoi justifier le proverbe sur les exceptions... »

— « Hé bien! madame, j'ai été cette exception ce matin-là, » reprit Henry, « et très sincèrement. Ma lettre écrite, je la cachetai, toujours avec le cachet de mon père, par un ironique besoin de l'associer jusqu'au bout à ce suicide moral. Puis, comme le facteur qui recueillait le courrier à Poyanne était déjà passé, et qu'il faisait un admirable temps de février, bleu, sec et froid, je me résolus à porter cette lettre moi-même au prochain village. Je fis seller le plus doux des chevaux de l'écurie. Il m'en restait trois qu'un vieux cocher, demeuré au logis, avait trouvé le moyen de conserver. J'étais si faible, et c'était ma première sortie. Je me revois trottant lentement sur cette belle route grise, dont les arbres sans feuilles montraient partout la trace d'un combat qui s'était livré l'autre mois dans ces gorges de nos montagnes. Les balles avaient éraflé l'écorce des troncs, brisé les branches, et des éclats d'obus pointaient, tout noirs sur la neige durcie des coteaux. Je reconnaissais — avec quelle mélancolie! — le pays où s'était écoulée mon enfance. Mais ici une maison éventrée, ailleurs un mur écroulé m'attestaient quelles scènes épouvantables s'étaient déroulées dans cet horizon, associé pour mon souvenir à des tableaux d'une vie campagnarde et presque idyllique. Ces traces funestes n'étaient

pas faites pour ranimer ma fermeté défaillante, et encore moins les impressions qui m'étreignirent à un carrefour que je traversai pour gagner le village de la poste. Une histoire tragique et trop récente se rattachait pour moi à ce détour de ma route. A une petite heure, par un des quatre chemins coupés là en croix, on gagnait une ferme à nous, où je n'avais pas osé faire visite depuis ma rentrée à Poyanne. Le paysan qui l'exploitait et sa femme étaient presque deux vieillards. Ils avaient chacun une pièce de cinquante-quatre, cinquante-cinq ans, comme on dit chez nous. Je les avais connus, gérant cette ferme depuis ma première enfance, et ils travaillaient pour mon père bien avant. Ces malheureux s'étaient avisés, quelque vingt ans plus tôt, se trouvant trop seuls, et sans enfants, d'adopter un garçon pris à l'hospice de Besançon. Ils l'avaient élevé et aimé comme leur fils, et moi qui crois savoir un peu distinguer la vérité des cœurs sous les mensonges des phrases et des attitudes, je n'ai pas vu beaucoup de fils aimer leur père et leur mère comme Bernard — c'était le nom de ce jeune homme — aimait et respectait les vieux Gouhot. Ce fils, cet appui préparé longuement à leur vieillesse par ces deux braves gens, cet orgueil et ce bonheur de leur charité, je l'avais vu, quatre mois plus tôt, dans le premier engagement où donnèrent mes mobiles, tomber devant moi, la poitrine fracassée par un

boulet qui l'avait tué raide. J'avais dû annoncer cette nouvelle aux malheureux fermiers par une lettre à laquelle ils ne répondirent que quelques lignes, dictées sans doute au maître d'école le plus proche, — car eux ne savaient pas écrire. Mais la douleur empreinte dans ce billet de commande était si navrante que, depuis ma rentrée, je n'avais pas eu le cœur d'aller jusqu'à leur maison. Ils n'étaient pas non plus venus chez moi, soit qu'ils ignorassent mon retour, soit que, le sachant et le cœur saignant, ma vue leur fît vraiment trop de mal. Cette dernière explication me paraissait la plus vraisemblable, bien que la dureté simple de ces gens de la campagne ignore toutes nos mièvreries... »

— « J'ai connu à Nançay, » dit la marquise, « une vieille paysanne qui était ainsi. Depuis la mort de sa fille, qui avait été baptisée et qui avait fait sa première communion le même jour que moi, elle ne voulait plus me voir, parce que je la lui représentais trop. Les âmes les plus frustes ont de ces subtilités qui prouvent que l'on n'apprend pas à sentir... »

— « C'est bien cette raison, » reprit Poyanne, « qui me fit hésiter une minute, si près de chez eux, à pousser jusqu'à leur ferme. Puis la curiosité, la pitié aussi, peut-être la destinée, l'emportèrent, et j'engageai mon cheval sur le chemin qui menait chez eux, quoique ce fût un détour de

quatre kilomètres. En suivant cette route, je me rappelais avoir assisté, très jeune encore, à la visite que Gouhot avait faite à mon père pour demander un conseil sur les formalités d'adoption. J'entendais ce terrible homme dire au paysan avec cette gouaillerie qui m'a tant supplicié : « Adopter un garçon, la belle idée que tu as là, « et tous mes compliments ! Que va-t-on te don- « ner aux Enfants-Assistés ? Un fils de mauvais « père et de mauvaise mère, du sang de bâtard « qui ne mentira pas. A dix ans il te pillera tes « fruits, à quinze ans il te boira ton vin, à vingt « il te dérobera ton argent, et à vingt-cinq il « vous assassinera, toi et ta femme, et vous l'au- « rez bien voulu... » Et je me souvenais du fermier et de la fermière se regardant, décontenancés par cette féroce sortie. Et j'entendais la femme répondant : « Ça sera comme ça sera, monsieur « le comte ; on l'élèvera de son mieux, et le bon « Dieu fera le reste. » Le reste !... Comme mon père avait prévu juste, tout de même, en prévoyant le pire ! Le malheur était arrivé, sous une autre forme, mais le complet malheur. Quel symbole de la vanité de nos meilleurs efforts que cette sinistre issue d'une si généreuse adoption ! Ces deux paysans, en caressant ainsi la chimère d'une tendresse filiale auprès d'eux, qu'avaient-ils obtenu, sinon d'offrir une place à l'injuste sort où enfoncer son couteau ? Car c'était là ce qu'ils avaient

rêvé, tout rustres qu'ils fussent, une chaude, une reconnaissante affection, au coin de leur cheminée qui ne suffisait plus à attiédir leur chambre solitaire. Ils étaient riches pour leur condition, et ils n'avaient jamais voulu que Bernard travaillât aux champs. Ils en avaient fait presque un bourgeois, quelqu'un d'aussi instruit qu'ils l'étaient peu, la vraie revanche de leur laborieux destin, avec la sorte de romanesque naïf qui tourmente les cœurs plébéiens. « Mon fils saura lire. Il saura parler. Il « n'aura pas mes mains calleuses, mes épaules « voûtées, mes dures journées. » Ils pensent ainsi quand ils ont l'âme fine sous leur rude enveloppe. Puis une guerre éclate, sans que le pouvoir les ait consultés autrement que pour leur demander leur confiance en leur promettant la paix, et le coup de canon tiré par un gars du même âge échappé de quelque autre hameau de Bavière ou de Souabe achève le roman de famille, dans la fosse commune d'un soir de bataille. C'est parmi ces pensées que je débouchai sur le pittoresque vallon où se tapit la ferme des Gouhot. Y étais-je assez souvent venu à d'autres époques! Avais-je assez souvent aperçu Bernard, dans mes journées de chasse solitaire, depuis ces vingt ans, tour à tour petit garçon et qui jouait avec les chiens, puis grandelet et il s'occupait à quelque menu ouvrage, puis adolescent et il lisait, par les beaux jours de septembre, assis au pied d'un vieux noyer. Ce

noyer se dressait, lui, toujours à la même place. Et rien n'avait bougé de ce paysage d'une grâce un peu farouche, qui entourait la maison. — La nudité triste de la prairie brûlée par les gelées en achevait le pittoresque. Les arbres dépouillés brillaient sous le givre, le ruisseau était emprisonné de glaçons et le couvert de sapins sur le coteau retenait par-dessus ses branches sombres de larges plaques de blanche neige. C'était l'hiver, avec sa taciturne désolation, qui s'harmonisait si bien à mes sentiments. Mais une charrue dételée attendait à l'angle d'un champ, destiné à l'ensemencement de l'orge et à demi labouré. Elle proclamait que le deuil des habitants de la ferme ne les empêcherait pas de recommencer le labeur de chaque année. Pauvre vieux Gouhot! Pauvre serf, si infatigable à la tâche! Pauvre vieille compagne de ce dur ouvrier, si laborieuse aussi! A quoi bon avoir tant peiné? »

— « Si j'avais été votre amie alors, » dit tendrement Mme de Tillières en voyant que le comte se taisait, absorbé sans doute par ce souvenir, « je vous aurais défendu ces émotions, dans la crise morale que vous traversiez!... »

— « Ces émotions-là ne devaient pas m'être funestes, » reprit Poyanne. « Comme j'avais mis mon cheval au pas dans l'étroit sentier qui tourne vers la ferme, je vis accourir à moi un chien de basse-cour que je ne connaissais pas. Il aboyait

sauvagement, comme pour m'interdire l'entrée d'un seuil où j'allais raviver une inconsolable douleur. Je ne fus pas peu surpris d'entendre aussitôt une voix d'enfant calmer cet aboiement en interpellant la bête par son nom peu original de César, et une fillette s'échappa de derrière une haie où elle était en train de jouer avec un autre chien, tout jeune, celui-là, qu'elle tenait dans ses bras. Cette petite avait sept ans peut-être, et son visage, plus délicat que ne l'est d'ordinaire celui des campagnardes, ne montrait pas le hâle accoutumé des champs. Elle était plutôt blanche de cette blancheur du teint, presque souffrante, et qui décèle la mauvaise nourriture, l'air confiné, l'hérédité suspecte. Elle était proprement et chaudement vêtue d'habits simples, mais neufs. Quand elle m'aperçut qui avais arrêté ma bête à la porte de l'enclos, elle rougit vivement, sauvage et intimidée, tandis que Médor bondissait autour d'elle avec des aboiements affectueux; ils étaient inspirés par la jalousie pour l'autre chien que la petite fille continuait de caresser, afin de se donner une contenance. Évidemment ce chien de garde la connaissait, c'était son amie et une amie très intime. « Ce sera l'enfant de quelque voisin, » pensais-je, et je l'interrogeai : « Le père Gouhot est-il là, « ma gentille enfant? » Après tout ce que je vous ai raconté de mes impressions, vous comprendrez quelle fut ma stupeur en voyant cette fille courir

vers la maison, et elle criait : « Maman, un mon-« sieur qui te demande... » et je vois sortir de cette maison, qui? la mère Gouhot avec sa large face ridée, aussi jaune et aussi desséchée que les pommes qui finissaient leur hiver dans le grenier dont la fenêtre ouvrait au-dessus de sa tête grise. Presque aussitôt après elle, maître Gouhot lui-même paraît sur le pas de la porte, avec son bon regard où l'honnêteté du brave homme et la réflexion futée du cultivateur se lisaient également. Tous deux demeuraient là sans avancer, si visiblement confus, si émus, que leurs grosses mains cordées de veines en tremblaient. Enfin ils s'approchèrent de mon cheval, toujours avec cette étrange timidité : « Ah! c'est nous qui aurions dû aller au « château, monsieur le comte... — Monsieur le « comte est revenu pour longtemps au pays?... » Enfin toutes sortes de phrases comme désorientées et qui contrastaient d'autant plus avec l'accueil auquel je m'attendais, qu'ils ne prononcèrent même pas le nom de Bernard. J'eus bien vite le mot de cet embarras, quand je fus descendu de cheval, et quand, entré dans la maison, après un silence durant lequel je les observai tous trois, le mari, la femme et la petite fille, étonné de ce que je croyais deviner, Gouhot en personne commença : — « Alors on vous a tout rapporté, mon-« sieur le comte, et vous nous trouvez bien durs « pour lui... » — « Ma foi, » lui dis-je, « mon brave

« Gouhot, personne ne m'a rien rapporté et je ne « vous comprends pas. » — De fait, les tragiques impressions que les gens du château venaient de traverser expliquaient seules qu'on ne m'eût pas dénoncé le singulier événement que j'allais apprendre des acteurs eux-mêmes de ce drame moral : « C'est que vous voyant arriver comme cela, » dit-il plus embarrassé encore, « j'aurais cru... » — « Laisse-moi, mon homme, » fait alors la femme d'une voix résolue, et, toute tremblante, mais avec des yeux droits, des yeux loyaux de brave créature : « Monsieur le comte sait comme nous avons « aimé Bernard et il comprendra... Oui, monsieur « Henry, » continua-t-elle en m'interpellant familièrement par mon nom, afin de me toucher, car ils m'aimaient, « quand nous avons reçu votre lettre, « nous avons tant pleuré !... Nous lui voulions tant « de bien, à notre garçon, nous en étions si fiers !... » Sa voix s'altéra en parlant, et du pan de son tablier bleu elle essuya deux larmes qui coulèrent le long de ses joues tannées. « Nous étions si tristes, si « tristes, le soir, au coin de cette cheminée, en pen- « sant que jamais plus nous ne le verrions, et que « nous vieillirions tout seuls ainsi, sans personne à « qui penser, sans rien aimer de jeune, qui gran- « dît, qui poussât entre nous deux... Alors voilà « qu'un soir, comme nous nous étions plus mor- « tifiés que d'habitude, Gouhot me dit après un « silence : — Tu te rappelles, quand nous avons

« été pour prendre Bernard, que tu voulais un « garçon et que je voulais une fille?... — C'est « vrai, que je lui dis, si nous avions pris une fille, « nous ne serions pas là tous les deux à nous des- « sécher de chagrin pour le restant de nos jours... « — Hé bien! qu'il me dit, après un autre si- « lence, si nous la prenions?... Et la voilà! » — continua-t-elle en s'agenouillant pour embrasser la petite fille et me la montrer. « Nous sommes « allés la chercher à Besançon aux Enfants-As- « sistés, juste comme l'autre. Il avait si bien « réussi, il était si gentil, si bon! Nous l'avons « baptisée Bernardine, parce que, pour nous, c'est « sa sœur... N'est-ce pas, monsieur Henry, qu'il « n'en est pas jaloux et qu'il trouve là-haut que « nous avons eu le droit?... Je ne dis pas, si nous « avions adopté un second fils, mais une fille, et si « mignonne!... Je suis sûre que son frère la voit, « qu'il l'aime. Il n'y a que douze jours qu'elle est « ici, et elle est déjà si accoutumée à nous... Pour « l'amener de Besançon il a fallu traverser les « lignes Allemandes. Pensez, s'ils nous l'avaient « tuée aussi par hasard, comme la petite à la Li- « sette qu'une balle perdue a périe, — et nous « avions peur pour la ferme. Heureusement, ce « n'était pas sur leur passage. Nous l'avons « choisie pas trop *chetiote* tout de même, vous « voyez, parce que nous sommes vieux. Je vou- « drais vivre assez pour la marier et pour être

« *mémé** ... » — Et elle continuait sans aucune timidité maintenant, et toujours ces deux mots : « nous avons le droit », et « son frère Bernard » repassaient dans ce discours que j'écoutais les yeux fixés sur ce visage de vieille femme où je suivais les allées et venues de ses simples idées... »

— « Simples peut-être mais aussi bien étranges, » dit Juliette, « et elles devaient vous paraître plus étranges encore, presque révoltantes, à vous qui aviez vu tomber à côté de vous le malheureux Bernard... »

— « J'ai éprouvé en effet un déconcertement à la première minute, » reprit Poyanne, « mais il a été tout de suite remplacé, faut-il vous l'avouer? par une admiration profonde pour le courage de ces deux vieilles gens à espérer, à recommencer!... Après être remonté à cheval et leur avoir affirmé que je ne jugeais pas mal leur affection pour celui que vous appelez le malheureux Bernard, je tombai dans une de ces méditations qui sont une date dans la vie. La vigoureuse et primitive énergie avec laquelle ces deux paysans s'obstinaient à fonder une famille ne me sembla plus ni étrange, comme vous dites, ni dure. J'y reconnus, sous une forme particulière aux conditions de leur humble destinée, un de ces actes de foi dans la bonté de la vie qui résument et sym-

* Mot franc-comtois pour dire *grand'mère*.

bolisent en eux les meilleures vertus des peuples forts. Ils avaient mis vingt ans de leur vie à faire un homme, à travailler, à peiner pour lui. La mort le leur avait ravi, réalisant avec d'autres circonstances la prophétie de malheur jetée autrefois à leur projet d'adoption par la misanthropie de mon père. Ils n'avaient pas accepté cette prophétie. Ils ne voulaient pas davantage accepter le coup qui avait brisé ce patient ouvrage de leurs vingt années. Ils allaient recommencer la même œuvre d'amour et d'espérance, repétrir une âme, travailler pour un autre être, arroser, cultiver une autre plante humaine, la voir grandir et pousser, comme avait dit rustiquement la femme, qui, sans doute, pensait à des arbres ou à des fleurs... Le croiriez-vous ? Devant la mâle simplicité de ce dévouement, la modeste fierté de ce vouloir invincible, ce courage enfin, j'éprouvai une honte soudaine de mes langueurs. Ce fut le brusque et irrésistible revirement du soldat qui fuit, et, voyant des camarades courir bravement à l'ennemi, il s'arrête, il se dit à lui-même : « Tu n'es qu'un lâche, » — et se retourne pour charger. J'avais machinalement, à travers ces réflexions, suivi la route qui menait au bureau de poste où je devais jeter ma lettre. Arrivé là, je la pris, cette lettre, et, tout d'un coup, je la déchirai en morceaux. Mon père m'apparaissait avec son regard, si sévère pour les illusions des autres, mais qui, pour lui-même,

n'eût jamais admis une abdication. Moi aussi, je voulais vivre, je voulais agir. Ce renouveau d'existence dont les pauvres Gouhot avaient cherché le principe dans le dévouement à cette seconde enfant de leur adoption, ne l'avais-je pas, moi, à ma portée, dans le dévouement à la France, si malade, si blessée, et quand l'occasion de la servir m'était offerte, si belle, si large, si inespérée?... Huit jours après, j'étais à Bordeaux, et je m'étais mis à la tâche. J'étais guéri... »

IV

— « Les pauvres morts ont pourtant des droits! » dit Mme de Tillières après avoir regardé fixement devant elle, et tous deux restèrent longtemps sans parler, comme il arrive lorsqu'il vient de se prononcer, dans un tête-à-tête, de ces phrases qui sous-entendent des milliers de choses inexprimées. Tout l'avenir de la passion d'Henry de Poyanne tenait dans le mot de la jeune veuve. Un roué n'aurait pas manqué de le relever, ce mot mélancolique, et il eût osé une protestation qui le menât jusqu'à un aveu. Poyanne, lui, se prit à trembler de honte à l'idée que son amie

imaginait une allusion à ses espérances d'amour dans l'histoire qu'il avait racontée, par la moins calculée des confiances; et comme elle vit ce tremblement et qu'elle en comprit la délicatesse, Juliette en fut touchée jusqu'au fond du cœur.

Hyères. Octobre 1891.

X

Pendant la Bataille

Pendant la Bataille

RÉCIT DE JULIEN DORSENNE

Je voudrais raconter aujourd'hui quelques épisodes de la guerre des rues auxquels j'ai assisté par hasard, lors de cette terrible semaine de mai 1871, où les héroïques petits chasseurs emportèrent d'assaut sur les insurgés le quartier du Panthéon. Ces souvenirs, d'il y a vingt-quatre ans, sont précis pour moi comme s'ils dataient d'hier. Pourquoi ne les ai-je pas notés plus tôt? Peut-être à cause de cette précision même. Elle me rend présentes jusqu'à l'hallucination les heures les plus affreuses de ma jeunesse, celles où j'ai eu, adolescent, presque enfant, une trop précoce révélation de la férocité de la vie. Et puis le temps a fait son œuvre, même

sur ces souvenirs. S'il n'en a pas diminué la sensation d'horreur, ce puissant maître en scepticisme m'a enseigné à en dégager leur part d'ironie, et cela seul en corrige le tragique. Lorsque j'entends déplorer les révolutions futures et le danger dont elles menacent le vieil édifice lézardé, mais protecteur, de notre civilisation, je pense à ces épisodes, et si j'y trouve de quoi m'attrister sur les perspectives d'autres guerres sociales, j'y découvre aussi de quoi me rassurer sur le lendemain de ces guerres, quelle que doive être leur violence. Certes le civilisé cache un sauvage qui se réveille trop vite, et ce récit ne le montrera que trop, mais que ce sauvage a vite fait aussi de redevenir l'animal apprivoisé qu'il était avant la crise! C'est tout l'enseignement, ou, comme disaient les fabulistes d'antan, la moralité de cette aventure.

I

Au cours de ce terrible mois de mai qui eut avec cela de si lumineuses, de si tièdes journées de douceur printanière, — j'ai presque honte de l'avouer, — j'achevais ma philosophie au lycée

Louis-le-Grand. J'y suivais cette classe en qualité d'externe, et j'étais interné tout à côté, dans l'annexe d'une célèbre école préparatoire. Cette annexe était installée à l'angle de la rue des Sept-Voies, au coin d'une impasse aujourd'hui détruite, la rue de Reims, et dans une vieille maison croulante, adossée à ladite école et surnommée *Baldé*. Ç'avait été autrefois un hôtel meublé de ce nom, et la bâtisse, appropriée tant bien que mal aux exigences de la vie scolaire, enfermait le plus incroyable dédale de corridors et d'escaliers, d'études grandes et petites, de chambres et de dortoirs. Tout un peuple y logeait en temps habituel. Le médecin y avait un appartement à l'entresol. Des maîtres d'étude mariés y résidaient, le préparateur de physique, les chefs des garçons, les lingères, et parmi les élèves, les plus âgés seulement parmi les vétérans de rhétorique et de philosophie. A l'époque dont je parle, c'est-à-dire vers la fin du second siège de 1871, ces élèves étaient momentanément réduits à quatre, que surveillait, très peu, un maître d'étude de quarante ans, étudiant en médecine à cet âge, M. Vincent Finouy, pauvre diable de *minùs habens* qui préparait ses examens avec autant de patience que si le continuel grondement des coups de canon ne nous eût pas avertis à chaque moment que nous étions dans une ville bloquée. On se fait à tout, et quand je pense

à cette période qui aurait dû être affreuse d'angoisse, ce que je revois le plus distinctement, c'est le patient Finouy courbé sur un atlas d'anatomie, et nous accoudés sur des livres d'esthétique ou de psychologie, à moins que l'excellent homme ne nous dît :

— « Allez vous promener au Luxembourg, mais tâchez de ne pas rencontrer l'inspecteur. »

L'inspecteur, M. Dupuy, dit Poche, — qui saura jamais pourquoi ? — se souciait fort peu de nous, lui qui avait un fils dans l'armée de Versailles ! Nous nous échappions donc vers le vaste jardin de la rue de Médicis, verdoyant désert, empli de l'arome des lilas en fleurs. Il n'était plus interdit de marcher sur les gazons. Nous nous y couchions des après-midi entières, manquant certaines classes, celles des sciences entre autres, — avec délice, et si jeunes, si naïfs, si peu pénétrés du sentiment de la réalité que nous nous félicitions de ces demi-vacances improvisées en nous disant : « Pourvu que cela dure... »

Des trois camarades que j'avais avec moi durant cette étrange époque de la Commune, un surtout m'était particulièrement cher. C'est aussi le seul dont je parlerai. Il est aujourd'hui doyen d'une Faculté de lettres en province, et, pour des raisons de discrétion que la suite de ce récit expliquera, je tairai son vrai nom pour le déguiser sim-

plement sous celui de Jean Renaud. C'était un garçon très pauvre, venu chez nous comme boursier, afin de piocher le prix d'honneur du Concours et l'École normale. Il avait profité de l'amnistie pour reprendre sa place aussitôt à son pupitre de *Baldé* — et surtout au réfectoire du collège. Il était de Lyon et le type le plus étonnant que j'aie rencontré de ce que nous appelions — autre nom d'une étymologie aussi mystérieuse que celui de Poche — un *potasseur*. Lourd d'esprit, sans facilité aucune, son application prodigieuse triomphait des pires obstacles. Il avait dix-sept ans à peine : — petit, de larges épaules, une figure grise d'enfant mal nourri, où luisaient de beaux yeux noirs pleins de flamme. J'aurai, je crois, donné une idée exacte de son assiduité scolaire quand j'aurai dit qu'il profitait du désarroi général des classes pour se perfectionner dans le vers latin, sa partie faible ; et, s'étant imposé la tâche d'en composer vingt par jour, il ne manqua pas une fois à son programme, — excepté durant cinq jours, les cinq premiers de la sanglante semaine.

Elle s'ouvrit pour nous, cette semaine, fantastiquement, — par une leçon sur l'Impératif Catégorique de Kant ! Notre professeur de philosophie, M. Émile André, était un républicain de la génération des Jacques et des Despois, plus ou moins persécuté au lendemain du 2 Décembre. Les

désordres de l'insurrection communaliste l'atteignaient au vif de ses chères utopies. Il nous avait dit avec une émotion si profonde que nous n'avions pas pensé à en rire, vers le début de ce mois :

— « Messieurs, par des temps tels que celui-ci, il faut que la conscience se retrempe aux vérités éternelles. Tant de honte et de crimes ne doivent pas nous faire douter qu'il y ait un bien, un mal, des devoirs, des droits. Messieurs, nous laisserons là l'esthétique, pour commencer la morale... »

Je ne crois pas que jamais cet excellent homme ait soupçonné notre perspicacité. Il était si peu démonstratif et nous étions si enfants. Nous devinions pourtant la tragédie intérieure qui se jouait en lui : sa muette et poignante douleur devant ce démenti infligé par les faits à ses déraisonnables idées sur la bonté du monstre à mille têtes qui est le peuple. Quant à Renaud, il prenait ses notes sur la morale avec la même indifférence attentive que sur les volcans de la lune ou les religions de l'Océanie. Du moins j'en jugeais ainsi par son flegme de bon élève. Je devais bientôt reconnaître qu'il y avait en lui quelque chose d'autre encore : un civisme latent que cette fois je ne soupçonnais pas.

Cette classe du lundi matin allait finir comme toutes les autres, quand le professeur, sur le point de nous quitter, nous tint ce discours :

— « Messieurs, nous ne travaillerons sans doute pas de la semaine. Les troupes régulières sont entrées dans Paris. On va se battre, et la circulation sera interrompue. On ne sait ni qui vit ni qui meurt. Permettez-moi de vous remercier de m'avoir aidé par votre application à faire ma besogne pendant ces amères journées... J'espère que nous nous reverrons. Mais, enfin, les balles et les obus frappent souvent au hasard. Et si nous ne devons pas nous revoir, rappelez-vous, messieurs, que toute la dignité de l'homme tient dans ce mot : *ne jamais pactiser avec l'injustice...* Adieu, messieurs... »

Je vois encore le vieil homme traverser la cour après cette courte allocution. Nous nous regardâmes avec une émotion que mon voisin traduisit par une formule horriblement vulgaire. Dans notre argot de collégiens, elle était très expressive :

— « Voyons, Julien, c'est tout de même un *type très chic,* le père André!... »

— « C'est vrai, » disais-je quelques minutes plus tard à Renaud, « c'est vrai que le bonhomme serait bel et bien fusillé par les fédérés, s'il s'avisait de parler un peu trop haut. Et ce ne sont pas des phrases, chez lui. Il mourrait comme un philosophe de Plutarque... En attendant, veux-tu que nous fassions un tour dans notre quartier? Nous n'aurons pas ce spectacle deux fois dans notre vie... »

— « Je veux bien, » répondit Renaud, et voici que, sans réfléchir davantage, nous dévalons par la place de la Sorbonne, le boulevard et les petites rues avoisinantes. Tout dans le tableau qui s'offrait à nos yeux portait le double caractère de la bataille approchante et de l'incurable légèreté parisienne. Plus de voitures naturellement et plus d'omnibus, mais une quantité de promeneurs et surtout de promeneuses, en train d'errer, comme nous, par badauderie. Ici un groupe de gardes nationaux à pied défilait tout en armes. Là une batterie d'artillerie roulait vers quelque destination inconnue. Ailleurs des filles, bras dessus bras dessous, cheminaient en chantant à tue-tête. La plupart des cafés restaient ouverts et les échoppes des marchands de vin. Des consommateurs y étaient attablés. Beaucoup de boutiques avaient leurs volets à demi dépliés, comme prêtes à s'abriter au premier signal sous ces fragiles carapaces de bois. La matinée était belle et claire, et cette population avait un air alerte et gai, plutôt que tragique et consterné. Autant que ma mémoire m'est fidèle, — et elle doit l'être sur ce point, — une constatation nous frappa beaucoup, Renaud et moi : les seuls visages âprement décidés et, à vraiment parler, sinistres, étaient ceux des très vieux ou des très jeunes gardes nationaux. Nous en vîmes circuler une dizaine qui avaient notre âge : et leur visible excitation nerveuse annonçait

une volonté irrémissible de vaincre ou de mourir. Et nous allions tous les deux, mêlés à ce peuple, nos casquettes d'uniforme à galons dorés sur la tête, nos serviettes de toile cirée sous le bras, nous arrêtant, musardant, causant, avec une inconscience de la situation qui devait cesser à notre retour. Nous étions descendus de Louis-le-Grand jusqu'au quai par le boulevard Saint-Michel, pour remonter par ce boulevard et les petites rues parallèles à la rue Soufflot. Arrivés à la hauteur de la place du Panthéon, une funeste idée nous fit nous approcher d'une énorme barricade que l'on construisait en ce moment à l'entrée de la place. Elle reliait les bâtiments de l'École de droit à ceux de la mairie. Des fédérés y travaillaient avec une activité fébrile. Les uns descellaient les pavés avec des pics, tandis que d'autres les amoncelaient en ayant soin d'y ménager des angles qui constituaient de véritables fortins. Le trottoir demeurait libre sur les deux côtés et à chaque passant nouveau un soldat disait la même phrase :

— « Citoyen, un pavé... »

Le passant, ouvrier ou bourgeois, regardait régulièrement l'homme avec hésitation, puis, aussi régulièrement, il se baissait, ramassait le pavé qui allait s'adjoindre au tas déjà formidable, et, non moins régulièrement, les ouvriers permanents de ce bastion improvisé raillaient la maladresse de

l'ouvrier de hasard, avec cette gouaillerie qui chez le Français accompagne même la révolution, et l'on entendait des phrases comme celles-ci :

— « Prends garde à la casse, petit père, c'est du cristal... »

— « Dis donc, *Auguste,* fouille dans ton *buste :* une paire de gants pour les prêter à monsieur?... »

— « Il ne l'a seulement pas mis d'aplomb, le propre-à-rien!... »

— « A la bonne heure. Celui-là est placé chouettement. C'est d'un frère... »

J'ai encore ces interjections et d'autres semblables dans les oreilles. J'entends avec plus de netteté encore la voix d'un vieux garde national qui nous regardait depuis quelques minutes, et qui, s'adressant à moi, me demanda brusquement en me tutoyant :

— « Et toi, moucheron, l'as-tu porté comme les camarades, ton pavé?... »

— « Nous sommes venus par la rue Cujas, » répondis-je, « et nous n'avons pas passé la barricade. »

— « Et puis, nous l'aurions passée, que nous n'aurions pas mis de pavé. »

C'était Renaud qui répondait maintenant, et il regardait en face l'insurgé. Je vis sur le visage ridé de ce dernier — Dieu! le terrible masque de misère et de haine! — se dessiner un rire féroce. Jetant son fusil à terre, il nous harponna,

Renaud et moi, par les épaules, et interpellant vivement les compagnons qui s'amassaient soudain autour de nous :

— « Hé! là-bas! les aminches ! » criait-il, « arrivez donc cueillir ces deux petits bourgeois et me les coller à la besogne, tout de suite... Ces feignants-là prétendent ne pas manier les pavés comme les camarades... Au travail, les morveux, et plus vite que ça... »

— « Nous ne mettrons pas les pavés, » disait Renaud en se débattant, et je répétais comme lui : « Laissez-nous aller, nous ne mettrons pas les pavés... »

— « Vous ne mettrez pas les pavés? » dit un jeune homme qui tenait un fusil à la main. Il fit sur Renaud qui était près de lui un geste de menace. L'éclair de son sabre-baïonnette frôla la serviette de mon condisciple. Celui-ci s'était écarté d'un mouvement instinctif et, se tournant vers les gardes nationaux réunis autour de lui, il leur cria :

— « Assassins! Assassins! Vous êtes des assassins!... »

— « Voyons, qu'y a-t-il? » dit en fendant la foule un homme qui portait aux manches plusieurs rangs de galons. Ce chef était aimé de sa troupe, car les phrases de menace se turent à son approche. Il pouvait avoir quarante ans. Sa face fine et soucieuse d'idéologue devint plus soucieuse encore

quand le plus âgé des gardes nationaux, celui qui continuait à nous tenir par les épaules, lui eut expliqué notre affaire.

— « D'où venez-vous, messieurs? » nous demanda-t-il d'un ton impératif, mais d'une politesse affectée. Et quand nous lui eûmes expliqué que nous retournions dans notre collège au sortir d'une classe, il haussa les épaules avec un air de mépris :

— « Lâchez ces messieurs, Hardy, » fit-il; et quand nous fûmes libres : « Vous mettrez vos deux pavés, » continua-t-il, « ou je vous fais arrêter. C'est la consigne et vous vous y conformerez... Croyez-vous que moi qui vous parle, je n'aimerais pas mieux être ailleurs qu'ici? Je suis horloger, messieurs, et j'ai quitté ma maison pour ne jamais y rentrer sans doute, comme c'était votre devoir de quitter votre collège... Faites comme moi, servez le peuple. Ce qu'on vous demande est peu de chose, et c'est juste... »

— « Ce n'est pas juste, » dit Renaud, « puisque nous n'avons pas vos idées. Je réprouve la Commune et je ne mettrai pas le pavé. »

Le commandant se tourna vers moi, et comme je marquais par un signe que je pensais comme mon ami :

— « A votre aise, messieurs, » reprit-il. « Hardy, vous me garderez les deux citoyens jusqu'à ce qu'ils aient exécuté la consigne... »

Hardy ramassa son fusil, nous fit signe de mar-

cher devant lui, et nous poussa plutôt qu'il ne nous conduisit dans la boutique d'un pharmacien, située à droite, en haut de la rue et près de la mairie. Cette boutique était ouverte et abandonnée. Une femme s'y tenait, vêtue d'un fantaisiste uniforme de cantinière, avec une profusion de boutons d'argent qui cliquetaient sur ses manches et d'aiguillettes d'or qui étincelaient sur sa poitrine. Elle avait près d'elle, sur le comptoir, un lot de revolvers d'ordonnance qu'elle chargeait. Elle était jeune, très pâle et très jolie. Tandis qu'elle maniait les cartouches de ses doigts délicats, elle fredonnait un air à la mode, le célèbre morceau de la *Belle Hélène :*

... Au mont Ida, trois déesses ...

Notre arrivée ne l'interrompit ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux occupations. Elle continua de chanter à mi-voix et de remplir les chambres des revolvers, tandis que Hardy lui expliquait la cause de notre arrestation. Le seul signe d'intelligence qu'elle donna fut le mouvement de grâce railleuse avec lequel elle accentua les deux vers :

... Evohé, que ces déesses
Ont de drôles de façons !...

Cette voluptueuse et gaie mélodie fredonnée

dans cette boutique et à cette heure, l'occupation de cette jolie fille, la barricade à deux pas, nous, pauvres collégiens, en vestes d'uniforme, assis sur des chaises, avec nos serviettes sous le bras, notre surveillant allumant sa pipe, son fusil posé contre la devanture, — tous ces détails me reviennent à mesure que j'écris ces lignes, et aussi la stupeur qui nous saisit dix minutes plus tard, Renaud et moi, devant l'issue inattendue de notre imprudente escapade :

— « Tiens, » dit tout à coup la jeune femme, en s'arrêtant de chanter, « il y a du nouveau. »

Nous vîmes, en effet, à travers les vitres de la devanture, qu'une estafette à cheval arrivait au grand trot vers la barricade, et que les soldats couraient de son côté. Hardy lui-même n'y put tenir, et il fit comme les autres, non sans avoir crié derrière lui à la chargeuse de pistolets :

— « Tu me réponds de mes petits bourgeois, la blonde?... »

— « Mais f...-moi donc le camp, espèce de gosses... » nous dit la jeune femme aussitôt que nous fûmes seuls, « et plus vite que ça... »

Nous la regardâmes, et nous comprîmes qu'elle était sincère. A quel sentiment obéissait-elle? D'où cette pitié aussi peu en rapport avec la cause qu'elle servait et avec la besogne qu'elle accomplissait en ce moment? Nous ne pensâmes pas à

nous le demander. Cinq minutes plus tard, nous nous étions glissés le long de la barricade déjà haute de deux mètres, nous avions gagné la rue Saint-Jacques, puis de nouveau le lycée Louis-le-Grand. Le traverser, ressortir par la porte de derrière qui communiquait avec la rue de Reims, nous faufiler dans notre vieux *Baldé,* — comme des lièvres chassés rentrent au gîte, — ce fut l'affaire de cinq autres minutes. Là seulement, quand nous nous trouvâmes en sûreté dans l'escalier qui conduisait à notre étude, nous dûmes nous asseoir sur une des marches. Nous tremblions de tout notre corps. Nous éprouvions cette peur *d'après* que tous les novices ont connue, une fois la bataille finie.

— « Au fond, » dis-je à Renaud, « nous avons été bien absurdes de ne pas mettre le pavé, et sans cette fille... »

— « Voyons, Dorsenne, » me répondit-il avec un accent de blâme étonné, « et notre devoir ? »

— « Es-tu sûr que ce fût notre devoir ? Si on nous avait fusillés, cependant, notre mort eût été un crime de plus pour ces coquins, et crois-tu qu'elle eût été très utile à la France ? »

— « Je n'en sais rien, mais le père André eût été content de nous. »

La discussion que nous engageâmes à ce sujet dure encore quand nous nous rencontrons, après vingt-cinq ans. Je trouve dans ces quelques répli-

ques une preuve de plus à l'appui que l'homme reste pareil à lui-même à travers toute sa vie. J'étais déjà l'inguérissable dilettante que j'espère continuer d'être jusqu'au bout, et Renaud, lui, le Puritain un peu Prudhomme qu'il est demeuré. Mais un Puritain de dix-sept ans est romanesque encore, et notre discussion de principe céda vite la place à d'autres causeries d'un ordre moins théorique. Notre inexplicable bienfaitrice en devint aussitôt l'unique objet. Qui pouvait-elle être? Nous étions bien innocents, — d'une innocence mal dissimulée chez moi sous un cynisme d'ordre *livresque,* et chez Renaud sous la plus comique affectation de *misogynie.* — Mais nous n'avions pu nous abuser sur la physionomie de cette créature. C'était assurément une femme galante. De quelle catégorie? Pour quels motifs s'était-elle jetée dans l'insurrection au point d'y prendre la part active qu'attestaient et son uniforme et sa besogne? Était-ce l'amour qui la poussait? Faisait-elle la guerre de rues en compagnie de quelque officier fédéré dont elle était folle? Était-ce une de ces révolutionnaires convaincues dont Théroigne de Méricourt demeure le type légendaire? Qu'elle fût capable de délicatesse et de générosité, nous l'avions éprouvé nous-mêmes. Nous nous répétions : « Enfin, elle nous a sauvé la vie... » — Au fond, tout au fond, nous nous rendions compte que ce n'était pas très exact. Nous ne nous serions

pas laissé fusiller, comme je l'avais dit tout à l'heure, pour ne pas faire le geste de ramasser un pavé! A la dernière minute nous eussions cédé. — Ce qu'elle nous avait réellement sauvé, c'était cette dernière minute, l'humiliation vis-à-vis de nous-mêmes de démentir l'héroïque attitude improvisée, moi, je dois l'avouer, par imitation de Renaud, et lui, — son mot sur le père André l'avait révélé, — par fanatisme de bon élève pour un professeur admiré! Et nous nous confondions en exclamations sur la beauté de la jeune insurgée. Nous célébrions sa pâleur, ses cheveux blonds, ses yeux bleus, ses doigts fins, le charme de distinction répandu sur toute sa personne, même dans cet endroit et parmi ces armes. Jamais je n'avais vu mon camarade dans un tel état d'exaltation à l'égard d'une femme, et, si j'avais pu douter de son enthousiasme, j'en aurais eu la preuve dans l'obstination qu'il mit, durant les heures qui suivirent, à fredonner, d'une voix d'ailleurs fausse :

... Au mont Ida, trois déesses...

Si cet air, délicat et canaille à la fois, — un paradoxe de grâce musicale dans le chahut, du Mozart de cabinet particulier, — m'avait paru très étrange dans une boutique de pharmacien transformée en arsenal, il ne l'était pas moins sur les lèvres de mon compagnon. Ni la reconnaissance attendrie

pour notre inconnue du Panthéon, ni le frisson récent du danger, ni le voisinage de la bataille approchante, ne l'avaient empêché de reprendre sa tâche quotidienne. Je pus le voir, à l'étude de sept heures, raturer indéfiniment une pièce de vers sur Robinson. C'était une matière donnée l'autre saison par notre maître, le regretté Gustave Merlet, et cette pièce de quatre-vingt-dix hexamètres commençait par celui-ci que j'aperçois, distinctement, recopié en tête de ce devoir :

... Quis miser in solâ solus spatiatur arenâ?...

II

Quel mystère que le souvenir, cette grande fresque intérieure dont certaines portions s'effritent si vite, tandis que d'autres restent si fraîches, si vives, si intactes ? Pourquoi les syllabes combinées par mon patient ami en un vers d'une latinité médiocre ne sont-elles jamais sorties de ma mémoire ?... « *Quis miser ?...* » Et voici qu'en transcrivant ces mots, je revis minute à minute les heures singulières durant lesquelles notre quartier

fut pris d'assaut. — Ces heures furent si pareilles les unes aux autres par la monotonie de l'horrible, que je ne peux plus, à cette distance, les distribuer en jours. Fut-ce le lundi, le mardi ou le mercredi que, la poudrière du Luxembourg ayant sauté, un vent d'ouragan souffla sur notre rue, qui fit voler en éclats les vitres de toutes les fenêtres? A quel moment nous précipitâmes-nous, Renaud et moi, jusqu'au dernier étage de *Baldé,* pour voir les flammes se tordre sur le ciel parmi un nuage de fumée, et le Louvre brûler? A quel autre moment sentîmes-nous se rétrécir l'immense cercle de fusillades qui nous enserrait de tous côtés? Cela faisait une formidable et inexprimable rumeur, qui tenait du grondement de tonnerre et du claquet de moulin. Des sonneries de clairon éclataient, innombrables. Elles marquaient, dans la distance, la ligne mouvante de la bataille. Leur halètement furieux disait l'ardeur de l'action, et de temps à autre, distinct, strident, plus sinistre parmi ces sinistres bruits, le sifflement d'un obus déchirait l'espace... — A quel moment le premier de ces obus décrivit-il son orbe par-dessus notre collège? A quel moment les fédérés installèrent-ils dans ce collège une ambulance, dont les aides, dirigés par un chirurgien galonné jusqu'aux épaules, étaient quatre carabins, trois infirmières et dix sourds-muets? Était-ce enfin le mercredi ou le jeudi que, penchés à la fenêtre sans vitres de notre second étage, nous

aperçûmes de nouveau la femme qui nous avait renvoyés de la pharmacie; mais cette fois elle exécutait une besogne plus terrible que celle où nous l'avions vue s'occuper!. .

Le combat s'était donc rapproché davantage encore. Le directeur du collège nous avait fait donner l'ordre de ne plus quitter *Baldé*, sinon pour revenir par une galerie intérieure dans la cour de l'école préparatoire, où il se tenait, avec ce qui lui restait d'élèves et de maîtres, — une trentaine, en dehors des habitants de l'annexe. Nos deux camarades s'étaient retirés là. Nous étions, M. Finouy, Renaud et moi, demeurés dans notre étude. Tous les deux ils essayaient toujours de travailler. Moi, j'avais renoncé à même ouvrir un livre et j'étais absorbé tout entier par le spectacle de la rue, vide à cette heure.

Notre maison, comme je l'ai déjà dit, faisait l'angle de la rue de Reims et de la rue des Sept-Voies, laquelle s'élargit là subitement pour suivre la bibliothèque Sainte-Geneviève jusqu'au Panthéon. Ce monument et sa place au fond, au premier plan cette rue bordée d'un trottoir, puis la rue de Reims brusquement détachée et finissant à l'autre extrémité en coude sur une étroite ruelle, telle était la topographie de ce coin de Paris. Elle rend seule intelligible la scène à laquelle il me semble encore assister. Il pouvait être une heure

de l'après-midi. Si je ne me rappelle pas le jour, je me souviens bien que nous venions de remonter après le déjeuner. La rue des Sept-Voies était vide, toutes les maisons fermées, et cette solitude comme chargée d'une attente tragique. Subitement je poussai un cri qui fit se précipiter à mes côtés le maître d'étude et mon camarade. Un homme tournait le coin de la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Il s'engageait en courant sur le trottoir. C'était un prêtre en soutane, sans chapeau. A cette courte distance, nous distinguions la pâleur de sa face, réellement hagarde de terreur. Il n'avait pas fait vingt-cinq pas qu'une autre personne, évidemment acharnée à sa poursuite, doublait le même angle. Nous reconnûmes, Renaud et moi, avec un saisissement qui nous immobilisa contre cette fenêtre, la femme que nous avions vue charger les pistolets dans la boutique du pharmacien, celle qui nous avait si spontanément rendu la liberté. Elle tenait à la main un revolver encore, mais pour s'en servir elle-même. Elle n'eut pas plutôt aperçu la robe noire du fugitif qu'elle tira sur lui deux balles qui ne l'atteignirent pas. Elle pressa le chien une troisième fois sans que le coup partît. L'arme était vide. Le prêtre fuyait toujours. La femme jeta le pistolet à terre et courut aussi. Le pied lui manqua contre le trottoir. Elle tomba. A peine relevée et désespérant d'atteindre le fuyard, elle se tourna du côté de la place en poussant

appel sur appel, pour hâter sans doute l'arrivée de quelque autre poursuivant. Un garde national parut qui s'arrêta pour épauler son fusil. La balle érafla le mur du coin de la rue de Reims, juste comme le prêtre se garait derrière. Le malheureux était devant la porte de *Baldé*. Nous savions que cette porte avait été verrouillée, puis fermée avec sa barre sur l'ordre du directeur, dès le matin. Nous demeurâmes stupéfaits de la voir s'ouvrir et le fugitif s'y précipiter. Quelqu'un se tenait sur le trottoir en qui nous reconnûmes M. Finouy. Tandis que nous nous attardions, en véritables enfants, à regarder ce spectacle de terreur, comme un spectacle, en effet, ce simple maître d'étude avait, lui, couru droit au danger, dans l'instinctif élan d'un homme de cœur qui peut en sauver un autre. Sa conduite était un tel reproche à la nôtre qu'instinctivement aussi nous descendîmes les escaliers, quatre marches par quatre marches, pour voler à son secours. Nous nous trouvâmes en bas juste à temps pour assister au dialogue qui s'engageait entre le maître d'étude et le garde national dont le coup de fusil avait manqué la soutane noire de si près :

— « Mon curé est ici, » disait le fédéré. « Pas de bêtises. Il me le faut. »

— « Il n'est pas ici, » répondait Finouy, « c'est moi qui viens d'ouvrir la porte... »

— « Il n'est pas ici?... » reprit l'autre. « Hé

bien! nous verrons... » D'un coup de crosse il écarte le pion, nous d'un revers de main, et il se rue dans l'étroite cour où s'était, hélas! engagé le pauvre prêtre. Finouy nous crie :

— « La porte, fermez la porte! »

Puis, tandis que nous mettons la barre et les verrous, il s'élance lui-même à la poursuite du soldat. Cette action avait été si rapide que le fugitif n'avait pas même essayé de se cacher. Il n'en avait pas eu le temps. Il avait fait en courant le tour de l'étroit préau. Ayant trouvé une étude ouverte, il s'y était jeté. Là, il s'était mis à genoux et il priait. Le soldat de la Commune et le maître d'étude le surprirent dans cette attitude :

— « Hé! l'abbé! » criait le premier quand nous arrivâmes à notre tour, « assez de gyries comme cela. Les camarades attendent. Tu vas retourner là-bas ou je te brûle... » et il esquissa le geste d'épauler son arme.

— « Ce n'est pas vrai, » disait Finouy avec autant de calme qu'il mettait souvent de colère à reprendre nos peccadilles d'écoliers. « Vous ne tuerez pas monsieur l'abbé!... » et il écarta de sa main le canon du fusil. « D'abord nous ne le laisserons pas tuer sans le défendre et sans le venger. » Il tira lui-même un revolver de sa poche, que je lui connaissais pour l'avoir vu souvent dans son pupitre : « Et puis, vous le tueriez, voulez-vous me dire à quoi cela vous avancerait? »

L'homme tenta de dégager son arme, mais Finouy nous avait fait signe. Nous étions trois à tenir le canon, — et le maître d'étude continuait, avec une présence d'esprit qui nous émerveillait, même dans ces tragiques circonstances, à la constater :

— « La porte est fermée derrière vous. Il y a quarante hommes dans le collège. Ils accourront si nous crions... Mettons que je vous manque et que vous nous tuiez tous quatre. Il faudra sortir, et *vous ne sortirez pas*... Et, quand vous sortiriez, ne savez-vous pas que vous êtes perdu ? que les troupes de Versailles seront ici ce soir, demain matin ?... Pas un des vôtres n'échappera... Hé bien ! moi, je suis le directeur de ce collège, » — il avait pris pour usurper ce titre un air d'autorité froide qui acheva d'en imposer au misérable, — « et, je vous en donne ma parole d'honneur, si vous voulez me livrer votre prisonnier, et vous fier à moi, vous aurez la vie sauve... »

Le prêtre s'était levé pendant ce discours. Il se rapprocha de notre groupe. Je verrai toujours ce masque terreux, presque gris, qui portait l'empreinte d'une agonie de plusieurs heures. Nous avons su depuis qu'arrêté par les fédérés rue Notre-Dame-des-Champs, à six heures du matin, on l'avait traîné de barricade en barricade, et contraint de s'exposer, à chaque retraite, au feu des assiégeants, pour ralentir l'attaque. Sur la place du Panthéon, la panique s'était emparée du martyr,

une de ces paniques animales qui fuient devant elles, au hasard. Il s'était échappé, poursuivi par la femme que nous avions vue faire feu et glisser sur le trottoir, et par le garde national à qui notre maître d'étude essayait d'arracher cette proie. Maintenant il avait prié. L'esprit avait vaincu la chair. Il nous voyait, Renaud et moi-même, deux adolescents, presque deux enfants, sur le point d'aider notre maître dans une lutte dangereuse et pas seulement pour nous. Il savait que les désespérés dont il avait été le prisonnier étaient très capables de tout dans ces heures suprêmes : à des barbares qui brûlaient le Louvre, que pouvait coûter l'incendie d'un collège?

— « Monsieur, » fit-il en s'adressant à notre soi-disant directeur, « le bon Dieu m'a déjà protégé, il me protégera encore. Je ne veux pas que vous risquiez pour moi votre vie, celle de ces enfants, celle de vos autres élèves... Je suis prêt à retourner à la barricade... »

Le fédéré avait écouté M. Finouy d'abord, puis le prêtre, avec une physionomie encore égarée par la fièvre de la bataille. Cependant il s'y démêlait déjà une hésitation. Cet homme, de trente ans peut-être, blond, gras et rose, n'avait pas sur son visage l'irréductible haine dont nous avions lu l'expression dans les yeux de Hardy. On devinait en lui le petit employé ou le modeste ouvrier parisien, sans initiative ni résistance, enrôlé dans

la garde nationale pendant le siège, ayant continué à servir sous la Commune naturellement, pour les trente sous par jour, et naturellement arrivé, dans cette guerre sinistre des rues, au coup de feu criminel sur un prisonnier fugitif. Il y eut une minute, sans aucun doute, pendant la scène dont je traduis mal la rapidité à la fois et la simplicité, — une minute, non, une seconde, où un geste d'un de nous, une intonation de voix, un regard eussent suffi à le rejeter au même sauvage délire. Il y eut une autre seconde où le calme énergique du maître d'étude, notre jeunesse, l'héroïsme résigné du prêtre, l'isolement et aussi l'espérance soudain évoquée du salut réveillèrent en lui le bon garçon de la vie normale. Il ne répondit pas à l'abbé, mais s'adressant à M. Finouy :

— « Vous en parlez à votre aise, vous, monsieur le directeur, » dit-il ; « et les camarades ? »

— « Les camarades ? » reprit le maître d'étude. « Et vous croyez qu'il y en a un seul qui hésiterait à sauver sa peau, s'il en avait le moyen ? »

— « Mais s'ils ne me voient pas revenir avec mon homme ?... »

— « Ils croiront que M. l'abbé s'est sauvé ou a été tué, vous, que vous avez été pris ou blessé... »

— « Et s'ils cherchent ici ? »

— « Ils ne chercheront pas. Vous voyez bien qu'ils n'ont pas frappé à la porte. Ils auront cru

que M. l'abbé et vous aviez passé par l'autre rue, au bout de celle-ci... Voyons, » ajouta le tentateur, « vous n'êtes pas un méchant homme, cependant. Vous avez quelque part une maman à revoir, une femme, quelqu'un à qui vous tenez .. Dites que vous me donnez la vie de monsieur, et suivez-moi que je vous mette en sûreté. Est-ce oui? Est-ce non? Nous n'avons pas un moment à perdre... »

— « Hé bien! c'est oui! » répondit l'insurgé après un instant du plus terrible silence.

— « Alors, suivez-moi, » dit M. Finouy, « et vous aussi, monsieur l'abbé. Je vais vous cacher tous les deux. »

Les deux hommes se regardèrent, et le soldat fit signe au prêtre de passer devant lui. Le sens du respect social l'avait déjà reconquis! Le maître d'étude les emmena dans une pièce en sous-sol qui servait de salle d'armes et il nous envoya prévenir le directeur, en nous donnant la clef de la porte du couloir par où *Baldé* communiquait avec l'école préparatoire. Quand nous reparûmes avec cet important personnage, Finouy était seul. Il avait appréhendé notre étourderie d'écoliers et employé le temps de notre absence à l'exécution de sa promesse. Le fait est que nous ne sûmes jamais dans quelle chambre ou dans quelle cave il avait prudemment enfermé — sous la même clef — le prêtre fugitif et son poursui-

vant. Nous comprîmes seulement, à quelques mots prononcés par le directeur, que la parole donnée serait maintenue, et tout de suite une succession quasi foudroyante d'incidents nouveaux nous empêcha de pousser nos investigations plus avant.

Ce fut d'abord l'ordre intimé par ce même directeur aux quelques personnes demeurées dans *Baldé* de se rendre dans la cour de l'école. On annonçait que les caveaux du Panthéon étaient remplis de poudre, et que l'on mettait le feu à cette poudre. Tout le quartier, construit sur des catacombes, devait s'écrouler. S'échapper du collège quand les fusillades et les claironnées de plus en plus proches attestaient le voisinage immédiat de la mêlée, il n'y fallait pas songer. Des matelas avaient été jetés au milieu de la cour principale. Nos maîtres nous y firent asseoir, et on attendit. J'ai encore dans l'oreille la voix de cet inspecteur farouche, M. Dupuy, — dit Poche, — qui, d'ordinaire, ne nous parlait que pour nous terroriser, me confiant ses inquiétudes avec la familiarité du péril commun :

— « Je voudrais beaucoup être plus vieux de deux heures, mon cher Dorsenne!... »

Ce fut ensuite, vers le milieu de l'après-midi, cette installation soudaine dont j'ai déjà parlé, dans cette même cour et dans les études qui

ouvraient sur elle, d'une ambulance communaliste, présidée par un médecin-major, qui commandait à quatre carabins, tous imberbes, à trois infirmières de mine effrontée et à une dizaine d'infirmiers sourds-muets. Ils apportaient l'appareil habituel des hôpitaux militaires, qu'ils disposèrent, avec une hâte et un étalage où se devinait le besoin, quand la troupe régulière serait là, de fournir une évidente preuve de leur philanthropique occupation. Et ce fut enfin l'arrivée de cette troupe elle-même, annoncée par des coups de feu si voisins que l'on entendait les balles claquer de l'autre côté du mur de la cour. Plusieurs de ces balles ricochèrent, aplaties, jusque parmi nous. Nous étions maintenant au centre de la bataille et tout le monde se taisait. Soudain nous distinguons les gestes désespérés des deux sourds-muets que le chef de l'ambulance avait placés en plantons contre la porte. Ces malheureux relevaient le canon du fusil d'un chasseur qui nous avait aperçus et qui couchait en joue ce groupe compact au milieu de cette cour. Un autre chasseur apparaît, puis un officier, un capitaine, le pistolet au poing, la jugulaire au menton, les yeux brûlants de fureur et d'énergie dans un maigre visage, creusé par dix mois de guerre, de combats et de captivité :

— « Mais c'est un collège, ce sont des en-

fants! » s'écrie le garçon de loge, qui, après s'être retiré peu courageusement devant le fusil braqué du premier chasseur, s'était jeté sur le capitaine comme sur un sauveur.

— « Où est le directeur? » demanda ce dernier, et quand le savant distingué qui gouvernait l'école préparatoire avec tant de bonté et de justice se fut approché : « Combien comptez-vous d'élèves? Combien de maîtres? Combien de domestiques? Il faut m'en faire une liste que vous remettrez à mon sergent... Bon, » ajouta-t-il, « quatre hommes ici, » et il indiqua la porte, « quatre ici, » et il indiqua le coin de l'ambulance, « et en avant, vous autres, » cria-t-il aux chasseurs entrés avec lui, qui repartirent vers la rue et vers la bataille.

III

Elle s'éloignait, cette bataille, et nous l'entendions s'éloigner. Ce fut la subite, l'étrange sensation d'un vaste silence immédiat, tandis qu'au loin le crépitement de la fusillade, le sifflement des obus, le grondement de la canonnade continuaient, ininterrompus... Il y avait dans cet apaisement soudain de la furieuse tempête autour

de nous je ne sais quoi de déconcertant et de sinistre. De combien de morts notre actuelle sécurité était-elle faite? — Pour Renaud et pour moi, cette prise du Panthéon suggérait encore une image plus précise, celle de la jeune femme que nous avions vue, cette même après-midi, poursuivre le malheureux prêtre à trente pas de nous, et elle nous avait pourtant délivrés, peut-être sauvés, quelques jours auparavant! Avait-elle continué sa chasse à l'homme, et, voyant la porte de *Baldé* fermée, pensé que le prêtre et le garde national s'étaient engagés dans l'autre rue? Avait-elle essayé de s'y engager aussi ou bien était-elle retournée à la barricade? Dans l'un et dans l'autre cas, que de chances pour qu'on l'eût tuée! S'était-elle retirée avec les insurgés sur le Jardin des Plantes? Son sort ne valait guère mieux.

— « Si seulement elle était entrée chez nous avec le prêtre? » me dit Renaud quand nous eûmes regagné notre petite étude.

— « Mais, si elle avait été là, le fédéré aurait-il consenti à se rendre? » répondis-je.

— « Nous essaierons toujours de visiter la barricade... » répondit Renaud. « Si elle n'était que blessée?... »

A dix-huit ans, de pareilles idées ne semblent pas déraisonnables. L'événement devait, pour une fois, dépasser encore notre plus romanesque

attente. Dieu! quelle sinistre expédition nous entreprîmes vers la place du Panthéon, — à la nuit tombée, — lorsque le chef de l'ambulance fédérée prit sur lui d'aller avec quatre de ses infirmiers sourds-muets examiner l'endroit où l'on s'était battu au milieu du jour! Nous lui demandâmes de l'accompagner. Il y consentit. Chacun de nous était muni d'une lanterne, tous les conduits à gaz étant coupés. D'ailleurs à peine s'il était besoin de falots pour cette nuit de mai claire et transparente. La douce lune et les douces étoiles rayonnaient sur le plus lamentable spectacle. Au long des trottoirs de la place, des cadavres étaient couchés, tous pieds nus et reconnaissables à leurs uniformes : ceux des gardes nationaux qui avaient défendu jusqu'au bout l'énorme barricade dont la masse bouchait toujours la large rue. Par une précaution féroce, que justifiait trop l'exaspération du combat, les vainqueurs avaient achevé les vaincus en leur brisant le crâne à coups de crosse. Des débris de cervelle engluaient le pavé, mêlés à des touffes de cheveux et à des filets de sang à peine figés. Ces vainqueurs cependant, épuisés par cette dure journée, s'étaient couchés sur des bottes de paille à même le sol. Ils dormaient en plein air, à côté des cadavres, d'un sommeil que notre marche ne dérangea même pas. Les sourds-muets penchaient leur lanterne sur chaque mort tour à tour, et tour à tour nous distinguions des

barbes grises et des faces imberbes, — preuve nouvelle de ce fait qui nous avait tant frappés, lors de notre imprudente sortie du lundi : la haine sociale à ses deux âges, avant l'expérience et après l'expérience. Arrivés à l'endroit où nous avions été arrêtés l'autre jour, l'impression devint plus terrible encore : les cadavres, placés tout droits contre le rempart de pavés, semblaient le garder encore. Frémissants, nous hâtâmes le pas et nous arrivâmes seuls au bâtiment de la mairie. La cour en était vide et noire. Un escalier, éclairé par une lampe, montait sinistrement vers le premier étage. On entendait les officiers qui s'y tenaient causer et rire la porte ouverte. Nous nous mîmes à parcourir cette cour, au fond de laquelle se dressait un amoncellement énorme de tragiques débris. Des fusils, des pistolets, des sacs, des gibernes, des képis, des bidons avaient été jetés là pêle-mêle et formaient, dans un angle, un tas plus haut qu'un homme. — Quelle curiosité enfantine nous poussa à regarder par derrière? — Renaud avait avancé sa lanterne qu'il laissa aussitôt tomber en poussant un : « Ah! mon Dieu! » dont l'épouvante me figea le sang dans les veines. Une main avait saisi son bras et une voix disait :

— « Ne me vendez pas! »

Cette voix, où l'avions-nous entendue? J'avançai ma lanterne à mon tour, et je reconnus, couchée sur le pavé, à l'abri de ce sinistre amas, qui? Cette

femme même dont le souvenir avait été la cause de notre promenade nocturne à travers ce charnier humain. Oui, c'était bien ce même visage, joli et déjà fané, que nous avions vu une première fois souriant d'un sourire de pitié gouailleuse dans la boutique du pharmacien, puis une seconde fois, animé d'une telle fureur de sauvagerie tandis que le prêtre fuyait sous les coups de revolver. Maintenant c'était sur ces traits lassés, dans ces yeux fiévreux, sur cette bouche hagarde, ce frisson de la bête traquée qui sait le chasseur à côté. Comment avait-elle échappé à l'investigation des vainqueurs, dans cette mairie dont chaque coin avait été fouillé à coups de baïonnette? Encore aujourd'hui, je ne le comprends pas. Elle nous regardait, sans plus parler, Renaud et moi. Elle nous avait reconnus, et tremblait très fort, mais pas plus que nous! Certes, c'était une scélérate et que nous avions vue accomplir le plus lâche des attentats. Si elle avait tiré devant nous sur le pauvre prêtre, de cette même main qui tenait toujours le bras de Renaud, quels autres meurtres n'avait-elle pas commis dans la frénésie de la dernière bataille? Mais cette scélérate était une femme, et nous lui devions de la reconnaissance. Faisions-nous bien, faisions-nous mal en essayant de la sauver à notre tour? Nous ne nous le demandâmes pas, tant notre instinct fut irrésistible et irraisonné.

— « Dorsenne, il faut absolument qu'elle sorte d'ici, » dit Renaud, « ou elle est perdue. »

— « Rien de plus simple, » répondis-je après un moment de réflexion, « je vais lui donner mon manteau et ma casquette... Nous la mettrons entre nous deux, et on la prendra pour un de nos camarades. Mais où la conduire ? »

— « A *Baldé,* d'abord, » dit Renaud, « nous verrons après... »

— « Je vous remercie, messieurs, » dit la jeune femme. Elle nous avait écoutés sans parler, et elle ajouta : « Mais, cette maison, est-ce loin ? »

— « Vous êtes blessée ? » lui demandâmes-nous.

— « Presque rien, » fit-elle, « une égratignure à la jambe. Seulement je n'ai pas mangé depuis ce matin, et je n'aurais pas la force de marcher longtemps... »

— « Il n'y a que cinq minutes, » dit Renaud, « et vous vous appuieriez sur nous. Mais vite, vite... Ah ! c'est trop tard !... »

Deux personnes apparaissaient en effet au haut de l'escalier. On ne voyait que leurs silhouettes qui révélaient des officiers, et les points rouges de leurs cigares. J'avais éprouvé, depuis le commencement de cette semaine, bien des émotions. Laquelle était comparable à l'angoisse qui m'étreignit quand ces deux hommes regardèrent de notre côté ? Ils pensèrent sans doute que nous

étions des employés de la mairie, occupés à quelque besogne de nettoyage, car ils continuèrent de causer, appuyés au parapet de cet escalier, sans plus faire attention à nous. Ce fut là, au bruit de la voix de ces deux témoins, qui heureusement nous tournaient le dos, mais dont un seul soupçon eût coûté la vie à notre compagne, ce fut là que nous aidâmes cette dernière à passer un de nos pardessus d'uniforme. Nous coiffâmes ses cheveux, heureusement coupés courts, d'une de nos casquettes, et nous voici, recommençant, avec la malheureuse entre nous, le chemin que nous avions suivi une demi-heure auparavant, sur cette place où les sourds-muets se penchaient toujours sur les morts! Qu'elle nous sembla longue, cette traversée, et lent le pas de notre compagne, et léger le sommeil des chasseurs endormis sur la paille, qui parfois faisaient un mouvement!... Si l'un d'eux se réveillait?... Si la porte de *Baldé* était fermée?... Si nous rencontrions le directeur, et surtout l'inspecteur, ce terrible Poche, dont la haine pour les insurgés s'était accrue de tout l'amour qu'il portait à son fils en train de se battre contre eux?... Si nous nous trouvions face à face avec le prêtre que notre protégée avait tenté d'assassiner à cet endroit même?... Mais non. A de certaines heures on dirait qu'il n'y a vraiment place qu'à des hasards favorables au milieu des circonstances les plus follement périlleuses. Pas

un des chasseurs ne se réveilla. Une patrouille militaire que nous croisâmes fut trompée par nos uniformes et ne prit pas garde à nous. La porte de *Baldé* était ouverte, la loge du concierge vide, vide l'escalier. Nous introduisîmes l'insurgée dans un dortoir, abandonné à cette époque de vacances forcées, — et, rentrés dans notre petit dortoir à nous, nous employâmes notre nuit à combiner un plan dont le détail assez compliqué devait réussir comme notre équipée de la veille, jusqu'à la minute où cette hypothèse d'une rencontre avec le prêtre se réalisa d'une manière si simple, — si effrayante aussi, que la seule idée m'en fait tressaillir, après tant d'années!

Ce plan consistait à prévenir le médecin en chef de l'ambulance communaliste installée dans l'école, et à obtenir de lui qu'il enrôlât notre protégée dans son équipe. Il suffisait qu'une des trois infirmières possédât un costume en double et consentît à le prêter. Nous consacrâmes la journée du lendemain à cette négociation et à ce déguisement, si bien qu'à la nuit tombante, l'ex-cantinière de la barricade, installée au chevet d'un des blessés, parfilait de la charpie avec ces mêmes mains qui, trente-six heures plus tôt, jouaient si hardiment du revolver. Le bonnet dont elle était coiffée changeait sa physionomie autant que le long tablier blanc à épaulettes. Quand nous la

vîmes ainsi, au matin, nous jugeâmes qu'elle était méconnaissable. Elle-même en jugeait sans doute ainsi, car après avoir subi, durant la journée de la veille, une folie d'inquiétude qu'elle ne nous avait pas cachée, elle retrouvait, pour vaquer à ce travail d'effilochage, le seul dont elle fût capable, presque son sourire de notre première rencontre, et, au moment où nous la croisâmes, nous l'entendîmes qui fredonnait en nous regardant :

Au mont Ida, trois déesses...

Sa gaieté devait vite céder la place à une nouvelle et plus terrible appréhension. Nous étions venus, comme en flânant, jusqu'à la salle des pansements vers les neuf heures. A dix heures, un ordre courait le collège que tous les habitants de la maison, depuis les élèves jusqu'aux maîtres et depuis les domestiques jusqu'aux hôtes de hasard, eussent à se réunir dans la cour où un colonel devait les passer en revue !

Je le vois encore, cet inspecteur inattendu, avec son rude et sévère profil d'ouvrier de guerre, avec le regard dur de ses prunelles bleues. Je revois les uniformes flétris des officiers qui l'accompagnaient. Comment l'infirmière improvisée subirait-elle cette dernière et suprême épreuve ? Quand elle parut, au milieu du groupe suspect de l'ambulance, nous n'eûmes plus d'yeux que pour elle. Nous crûmes mourir d'épouvante en aper-

cevant, à quelques pas, au milieu de nos maîtres, l'abbé Broussais, — c'était le nom du prêtre que M. Finouy avait préservé! Il y avait aussi dans un troisième groupe, celui des domestiques, le fédéré à qui ce même M. Finouy avait promis la vie sauve. La pâleur de cet homme et son tremblement le désignaient trop aux perçantes prunelles bleues du colonel. Mais sous la livrée du collège, et présenté dans le tas par le directeur, il ne fut même pas remarqué. J'observai, au contraire, avec une mortelle inquiétude, qu'un des jeunes officiers de l'escorte, un lieutenant de chasseurs, fixait d'un regard aigu la soi-disant infirmière. Cette fille, heureusement, avait reconquis assez d'énergie pour se faire un masque impassible. Pourtant, si l'officier, devant cette physionomie, se demandait où il avait déjà rencontré cette femme, il doutait encore, au lieu qu'elle avait été reconnue par M. l'abbé Broussais. Nous en eûmes la preuve au geste de saisissement involontaire qui échappa au prêtre. Il le réprima aussitôt pour suivre le reste de l'inspection avec un mutisme attentif qui nous rendit, à Renaud et à moi, un peu d'espoir. L'instant critique approchait: le colonel était arrivé devant le personnel de l'ambulance. Il questionnait le médecin major. Au cours de cet interrogatoire, qui dura plus longtemps à lui seul que n'avaient duré jusqu'ici tous les autres, le prêtre remarqua-t-il le regard du jeune

lieutenant ? — Éprouva-t-il un de ces élans de charité passionnée comme en inspire à certaines âmes très pieuses la gratitude d'un mortel danger évité récemment ? — Nous le vîmes insensiblement se rapprocher de la jeune femme. Il était maintenant son voisin. Elle le reconnut elle aussi, sans que son visage s'altérât, mais avec une terreur dans les yeux qui se changea en une véritable stupéfaction, quand M. Broussais commença de lui parler. Que lui dit-il ? Que répondit cette fille à l'homme qu'elle avait voulu tuer, deux jours auparavant ? Sans doute il la questionnait afin d'avoir sur elle des détails qu'il pût donner au colonel si on lui demandait qui elle était. Il n'eut pas besoin de s'en servir d'ailleurs. Car à peine avait-il quitté la fausse infirmière que le lieutenant vint à lui et l'interrogea, — c'était tout auprès de nous, et nous entendîmes à la fois la question et la réponse :

— « Vous connaissez cette femme à qui vous parliez tout à l'heure, monsieur l'abbé ? »

— « Si je la connais ! » répondit le prêtre, « beaucoup. Mais pourquoi ? »

— « A cause d'une ressemblance singulière, » fit l'officier ; puis, après un silence : « Ainsi, vous répondez d'elle ? »

— « Assurément, » répondit le prêtre qui ajouta : « Elle est infirmière dans le mauvais camp ; mais il faut bien vivre, et ce n'est pas une mauvaise fille. La preuve, c'est qu'elle me promettait

tout à l'heure d'assister à la messe que je dirai demain pour remercier le bon Dieu de m'avoir sauvé. »

Et il racontait son supplice de l'avant-veille à son interlocuteur, qui insista :

— « Alors, vous avez été sur la barricade de la rue Soufflot ? »

— « Deux heures durant, » dit le prêtre.

L'officier le regarda, puis il regarda la femme. A ce moment même elle défilait avec les autres infirmières devant le redoutable colonel. Celui-ci les dévisagea toutes, et ne diagnostiquant rien de suspect, il dit simplement :

— « C'est bien, allez... A qui le tour ? »

Distinctement, nous vîmes sur la bouche du jeune sous-lieutenant une parole qui ne se prononça pas. De nouveau il regarda la femme, il regarda le prêtre, puis il haussa les épaules, sans que nous pussions deviner si ce geste signifiait : — « Je suis un fou, je me suis trompé, » ou bien : « Si ce prêtre ne veut pas qu'elle soit reconnue, pourquoi la dénoncer ? »

Et l'insurgée fut sauvée.

IV

... Tragiques souvenirs! Bien longtemps ils sont demeurés pour moi comme un cauchemar, associés qu'ils étaient à ces affreuses visions d'une ville prise d'assaut. Partout à l'horizon des incendies, partout dans la rue des ruines, partout des coups de fusil, partout des morts, partout l'inutile frénésie de la destruction!... Aujourd'hui, comme je le disais au début de ce récit, en face de ces tableaux d'autres s'évoquent, — des tableaux, non, de courtes, de vulgaires scènes de la vie de tous les jours, où j'ai retrouvé quelques acteurs de ces épisodes de la semaine sanglante, mais cette fois repris par la vie et redevenus ce qu'ils étaient auparavant, — comme s'il ne se fût rien passé. *Inutile! Inutile! Inutile!*.. C'est le mot, sinistre dans sa simplicité, qu'il faudrait écrire à toutes les pages de toutes les histoires de toutes les Révolutions. C'est aussi le mot que les survivants ou les victimes de ces accès de démence collective ont toujours répété sous d'autres formes, depuis le général qui disait à Napoléon, lors

du Sacre : « Il y manque les trois cent mille hommes qui se sont fait tuer pour supprimer tout ça... » jusqu'au célèbre agitateur, qui mourait sur cet admirable soupir : « Ceux qui ont servi la Révolution ont labouré la mer!... »

La raison en est qu'une fois traversés, les événements les plus terribles nous laissent identiques à nous-mêmes, par suite totalement distincts de l'être scélérat ou sublime que les circonstances ont, pour une heure, tiré au dehors. Et je revois — humble commentaire à cette ironique vérité — l'étude de *Baldé* quinze jours plus tard. Les élèves sont rentrés maintenant. Nous sommes vingt-cinq à nous pencher sous la lampe. Je rédige de mon mieux une dissertation pour M. André sur cet intéressant sujet : *De la théorie du monde extérieur chez les Épicuriens!* Le pédant de collège qui nous a dicté ce sujet en insistant sur son importance, méticuleusement, est-il le même homme qui, l'autre matin, nous faisait un si fier adieu, sur le seuil du collège, au grondement lointain du canon ? Mais le potache, penché sur ses dictionnaires à côté de moi en étude, et qui vient de me dire avec un réel désespoir : — « Il paraît qu'il n'y aura pas de concours général cette année, » — est-il le même que le Renaud de la barricade, refusant de placer le pavé, au risque d'être tué; que le Renaud de la cour de *Baldé,* saisissant à pleines mains le fusil chargé du

fédéré; que le Renaud enfin de la mairie du Panthéon, soutenant de son bras la cantinière de la Commune, à deux pas des officiers et des soldats de l'armée victorieuse? Et moi-même qui me sens si mortifié d'avoir obtenu une place médiocre à la dernière composition, suis-je la même personne qui traversait, avec une si tragique impression du mystère des choses, la place où les vainqueurs dormaient sous les étoiles, à côté des morts? Et notre maître, ce cuistre tatillon et difficultueux, qui distribue des heures de « colle » aux bavards, du haut de son pupitre, et peine, avec sa mauvaise mémoire, sur un traité de pathologie, est-il bien le même que cet héroïque Finouy, qui protégeait, au péril de sa vie, un malheureux prêtre traqué? Et le garçon qui fait les lampes, et se sourit dans le reflet de leur cuivre, poli comme un miroir, est-ce vraiment le garde national qui traquait ce prêtre avec tant de férocité? Il était soigneux et propre. Il paraissait dévoué et reconnaissant. Le directeur l'a gardé, et voilà un bon domestique de plus.

Je le revois, le prêtre lui-même, cet abbé Broussais, que j'avais dans la mémoire, effrayant de terreur, puis sublime d'énergie reconquise quand il s'était relevé de ses prières, — sublime aussi de charité quand il sauvait la fausse infirmière, après qu'elle avait voulu l'assassiner!... Six mois se sont

écoulés. Mon père m'a forcé, à mon grand regret, de passer la soirée — une de mes soirées de congé — chez un ancien recteur de ses amis, excellent homme, mais qui a la fâcheuse manie de me gourmander sur mes religions littéraires :

— « Alfred de Musset, » me dit-il souvent, « tu admires ce garçon-là ? Mais je l'ai connu ! J'ai été à côté de lui au Concours général... Veux-tu savoir ce que c'était qu'Alfred de Musset, mon ami ? Hé bien ! c'était un paresseux ! .. »

Ce terrible sermonneur m'a chambré dans un coin de salon, une pièce outrageusement verte que domine le portrait du philosophe Victor Cousin, avec dédicace. Des universitaires causent debout — en m'enviant; car l'ancien recteur est l'intime du ministre de l'instruction publique, lequel a promis de venir le soir. La porte s'ouvre et livre accès à un ecclésiastique, souriant, mielleux, complimenteur. Le manteau romain sur l'épaule, il salue de-ci de-là, avec une obséquiosité de solliciteur, et l'ennemi de Musset, qui est en revanche un fidèle de Béranger, murmure entre ses dents :

— « Homme noir, d'où sortez-vous ?... » et il ajoute : « En aura-t-il fait des démarches, cet intrigant d'abbé Broussais, pour être nommé évêque !... »

Et enfin, je la revois, elle aussi, la Théroigne

de la barricade, l'énigmatique combattante qui tour à tour s'était révélée à nous comme capable des plus généreux élans et des plus féroces attentats, comme une protectrice bourrue et bienfaisante, et comme une lâche assassine... Une année pleine est révolue depuis la semaine sanglante, et le fantôme de la jolie Théroigne repasse trop souvent dans nos discours, à Renaud et à moi. Le printemps fleurit de nouveau les lilas du Luxembourg, et, par un soir de dimanche, je me suis laissé entraîner en compagnie de camarades, moins consciencieux que ce pauvre Renaud, dans un café servi par de pseudo-Italiennes. Ce repaire de prostituées regorge de collégiens, de saint-cyriens, de polytechniciens, tout l'espoir de cette pauvre France, si cruellement éprouvée. — O pitié! O inexpiable crime du pouvoir qui permettait et qui continue de permettre que ces tentations immondes souillent sans cesse le printemps sacré du pays! — A une table, une fille rit et parle très haut en buvant des bocks, dans laquelle je reconnais l'ancienne cantinière de la Commune. Deux étudiants sont auprès d'elle qui la pressent en riant et causent aussi haut qu'elle. Tous trois ont dîné trop copieusement. Le délicat visage de la jeune femme est un peu plus fané, mais toujours fin, avec des yeux passés au noir et une bouche passée au rouge, qui rendent plus saisissante sa pâleur de goule blonde, et j'entends

un collégien — un Saint-Louis — qui, en la montrant, dit à un autre :

— « Regarde! Voilà Nini-Pétrole! »

— « Cette rousse entre ces deux pipos? Est-ce que c'est vrai que tu as été avec? »

— « Parfaitement, » dit l'autre avec fierté. « Ça m'a coûté un louis. Mais ce n'est pas trop cher... Elle est épatante, d'abord... Et puis, c'est l'ancienne maîtresse de Raoul Rigault!... »

Paris. Décembre 1895.

Table

TABLE

I. Le vrai Père 1
II. Le David 43
III. L'Age de l'Amour 85
IV. L'Adversaire 113
V. Saïda 157
VI. A quarante ans 181
VII. L'Adoration des Mages 199
VIII. Une Confession 223
IX. Humble Exemple 243
X. Pendant la Bataille 269